



Paésies *et* TOME PREMIER *Chansons*

Auguste DAUFRESNE
de la CHEVALERIE
MAJOR

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE

– PARIS: Victor PALMÉ, Directeur-Administrateur, rue de Grenelle, 25
– BRUXELLES: G. LEBROCQUY, Directeur de la Succursale, place de Louvain, 5

1877

Remis en page en avril 2022
par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be

Handwritten note:
Dufresne, T. 1^{er} mai 68

En couverture et en 4^e de couverture :

Dessins de DURBUY réalisés par François BOZIÈRE
(époux d'Élisa Daufresne de la Chevalerie et beau-frère de l'auteur).

— En couverture : Une rue de Durbuy en avril 1868 ;
— En 4^e de couverture : L'église Saint-Nicolas le 1^{er} mai 1868.



Auguste Daufresne de la Chevalerie, soldat-poète (1818-1881)

Auguste Daufresne de la Chevalerie, troisième fils de Mathieu-Joseph Daufresne de la Chevalerie⁽¹⁾ et de Marie-Jacobine De Pouhon, est né à Walcourt le 4 février 1818.

Il est âgé de deux ans et ses frères Jean-Charles et Mathieu, respectivement de six et de quatre ans, lorsque la famille quitte Walcourt pour Couvin. Son enfance se passe dans un climat exemplaire, malgré de fréquents déménagements nécessités par les fonctions du père, brigadier de la maréchaussée.

Très tôt, il embrasse la carrière militaire. Il n'a que douze ans, lorsqu'en 1830, le 1^{er} décembre, il est engagé comme soldat au 1^{er} Régiment de Chasseurs à Cheval. Déjà, il est fier de son pays et le sert avec bonheur.

Dans l'entre-temps, notre premier souverain organise son armée, crée des dépôts et remonte la cavalerie. Auguste Daufresne, qui vient d'obtenir son brevet de sous-lieutenant, est désigné pour le 2^e Régiment de Chasseurs à Cheval. Les années passent, les promotions se succèdent.

Nature d'élite, esprit supérieur, amoureux du beau et des traditions séculaires, Auguste Daufresne peut bientôt exprimer ses talents d'écrivain.

En 1855, encouragé, guidé et conseillé par le poète montois Benoît Quinet, Auguste Daufresne sort son premier recueil de *Chansons* qu'il dédie à ses nombreux amis et aux membres de sa famille. Il y chante l'Ardenne, l'Ourthe et sa vallée, la patrie, la famille et l'honneur.

Alors qu'il est en garnison à Mons, il se marie avec Mademoiselle Adrienne-Isabelle-Joséphine Le Roy, de Bruxelles, le 23 juillet 1855. De cette union naît Augustine-Marie-Joséphine.

Fin 1856, Auguste Daufresne est reçu comme membre-correspondant de la Société Royale des Beaux-Arts et de la Littérature de la Ville de Gand.

Le 30 janvier 1857, M^{me} Daufresne donne le jour à un second enfant : Agathe-Louise-Marie-Roseline-Emilie. Malheureusement, le 16 février 1857, la mort emporte la jeune maman. Et le 26 février, le bébé expire. Auguste Daufresne est désolé. Ses sœurs ramenèrent Augustine à Durbuy auprès de sa grand-mère. Elle y passera son enfance, élevée et instruite par ses tantes qui l'adorent. Désarmé, le lieutenant Daufresne rentre à la garnison et noie son chagrin dans le service et dans le travail. Et il publie *Poésies et chansons nouvelles* en 1857 (reproduites ci-après).

Le 15 février 1859, devenu capitaine, il se remarie dans l'intimité avec Mademoiselle Marie Bouchel d'Audenarde. Le ménage s'installe à Bruges.

Dix années s'écoulent pendant lesquelles Auguste Daufresne, ayant retrouvé le bonheur et sa Muse, écrit des poèmes et des récits nouveaux (entre autres : *Légendes poétiques des saints*, une

biographie du Duc de Montmorency ; et plus tard, vers 1877, ses fameux *Récits d'Ardenne : Aubinette ou l'Orpheline de Durbuy et Les deux conscrits* paru par épisodes).

En juillet 1870, s'ouvrent les hostilités franco-allemandes. Le roi Léopold II met l'armée sur pied de guerre et dirige ses régiments aux frontières menacées. Auguste Daufresne, promu depuis bientôt deux ans au grade de major, y commande un escadron du 2^e Régiment de Lanciers. L'orage passé, Daufresne rentre à Bruges.

Le major demande sa mise à la retraite et l'obtient le 28 mars 1873. En juin de la même année, le ménage s'inscrit à Audenarde et s'établit définitivement au n° 28 de la rue Haute. Daufresne assume alors les fonctions d'archiviste à la ville d'Audenarde.

Le destin frappe encore notre écrivain, grand fumeur. Il est atteint d'un cancer à la langue et doit subir une opération chirurgicale. Il est bientôt contraint d'abandonner ses archives. Après une deuxième intervention, aux premiers beaux jours, il vient une fois de plus prendre un peu de repos à Durbuy. Mais le mal empire et réclame une troisième opération. Daufresne souffre atrocement. L'année 1881 viendra mettre fin à son martyre. Le 28 mars, ce digne serviteur de Dieu et de la Patrie s'endort dans le Seigneur dans sa maison d'Audenarde.

(Texte extrait d'«*Ardenne et Famenne*», n°s 1 et 2, 1964, de l'étude portant le même titre que ci-dessus et signée Joseph BERNARD).

(1) Jean-Charles Daufresne de la Chevalerie, père de Mathieu-Joseph Daufresne, épousa en 1^{re} noces Anne-Barbe Arnoldi, de Verviers, le 16 juin 1760, et en 2^{es} noces Marie-Joseph Nivarlet, de Durbuy, le 23 août 1784. Cette deuxième épouse lui donna trois enfants : Mathieu-Joseph et deux filles décédées très jeunes. Jean-Charles Daufresne mourut à Durbuy dans la maison Nivarlet où il s'était retiré le 8 mars 1793. Mathieu-Joseph, né à Verviers le 20 septembre 1785, épousa, le 2 juin 1813, Marie-Jacobine De Pouhon, née le 28 mai 1791. Enrôlé dans les armées françaises, Mathieu-Joseph participa aux Campagnes d'Italie. En 1809, à la bataille de Wagram, il se couvrit de gloire en reprenant à l'ennemi le drapeau de son régiment. Après Waterloo, il s'engagea dans la maréchaussée. Puis, il prit une retraite bien méritée. Pendant plusieurs années, la famille Daufresne-De Pouhon habita alors dans la maison des Récollectines à Durbuy. Cependant, il mourut dans sa petite maison située près du presbytère le 2 janvier 1848 et fut inhumé dans le vieux cimetière de la Ville où sa croix funéraire existe toujours (bien masquée par un monument contemporain). Sa veuve, dame très pieuse, vécut encore quelques années en compagnie de ses filles Clotilde, Élisabeth, Rosine et Lambertine. Elle s'éteignit le 11 février 1876 à l'âge de 85 ans. Quant aux fils Daufresne : Jean-Charles, Mathieu, Auguste, Xavier et Emile, ils pratiquèrent le noble métier des armes et devinrent de brillants officiers d'état-major à l'armée belge.

LA PATRIE

AIR : *De la sentinelle.*

Où donc est-elle, ô mon cour agité,
Cette patrie, objet de ta tendresse ?...
J'ai tressailli... sol de la liberté,
Noble pays, je t'aime avec ivresse !
L'orgueil, hélas ! veut la nier,
Notre croyance tant chérie ;
Oh ! oui, dans son dédain altier,
Mon cœur, l'entends-tu s'écrier
« Où donc est-elle, la patrie,
» Oui, la patrie ?... »

Elle est partout... dans nos vieux monuments,
Dans les hauts faits de nos vaillants ancêtres,
Dans la grandeur et la foi des serments,
Dans les trésors laissés par nos grands maîtres...
Au malheur elle tend la main...
Ah ! que le monde lui sourie !
Lorsqu'il la voit sur son chemin,
L'exilé bénit son destin,
Il croit retrouver sa patrie,
Oui, sa patrie.

« Elle est aussi dans l'amour d'un bon cœur, »
Nous dit tout bas l'aimable jeune fille ;
Elle est encore, avec le doux bonheur,
Près du foyer de la chère famille.
Elle est partout, lorsque l'amour
En nous à la foi se marie...
Dût l'infortune quelque jour
Accabler nos cœurs sans retour,
L'amour tient lieu d'une patrie,
D'une patrie.

Elle est là-bas, dans le val foudroyé
Où retentit le bronze de la guerre,
Pour le soldat qui défend pied à pied
L'abord sacré de la vieille frontière !
Alors, conscrit ou vétéran,
Chacun lui prodigue sa vie ;
Chacun s'écrie avec élan :
« L'honneur est notre talisman,
» Nous défendons notre patrie,
» Notre patrie ! »

Elle est là-haut pour qui souffre ici bas...
Pour le pasteur fidèle à l'Évangile,
Pour le guerrier qui meurt dans les combats,
Et pour tous ceux dont la vie est utile.
Ô vous à qui le sort fatal
Ravir l'espérance chérie,
N'écoutez pas la voix du mal ;
Contemplez le divin fanal...
Au ciel il est une patrie,
Une patrie.

LA COURONNE DE BLUETS

AIR : *Mon amour était pour Marie.*

Dans le sentier où se balance
La forêt de nos grains dorés,
Je cueille parfois en silence
Les jolis bluets azurés.
En les tressant, je m'abandonne
À rêver au front innocent
Qui, fier de ma simple couronne,
L'accepterait en rougissant.

Voici la gracieuse Laure...
Elle a tout pour séduire un cœur ;
Mais sur sa bouche on voit éclore
Un souris parfois si moqueur !
Quoi ! railler qui n'ambitionne
Qu'un amour vrai, constant et pur !
Laure n'aura pas ma couronne,
Elle a pourtant des yeux d'azur.

Lucy, sur vos cheveux d'ébène,
Que cet ornement irait bien !
Mais une fierté si hautaine
Se lit dans tout votre maintien !
Le dédain rend l'âme moins bonne,
Il effarouche les amours ;
Je garderai donc ma couronne,
Gardez l'orgueil et vos atours.

Là-bas encore, autour d'Adèle
Les Grâces semblent voltiger ;
Chacun n'est heureux qu'auprès d'elle,
Et sous ses lois veut se ranger.
Mais, bien qu'elle n'aime personne,
Elle a des sourires trompeurs...
Ah ! vous n'aurez pas ma couronne,
Vous qui jouez avec les cœurs.

À qui le donner, je vous prie,
Ce diadème de nos champs ?
Dieu ! voici la blanche Marie...
Combien ses attraits sont touchants
Elle est sincère autant que bonne,
Rien de plus pur que sa candeur ;
Marie, oh ! prenez ma couronne
Avec tout l'amour de mon cœur.

SAINT MARTIN

AIR : *du Cuirassier de Waterloo*, par Pierre Dupont

Une grande épée à la taille,
Le panache qui flotte au vent,
Sur son beau cheval de bataille,
Saint Martin s'en allait rêvant.
C'était l'hiver ; la triste neige
Tourbillonnait sur le coteau ;
Et le guerrier que Dieu protège
S'enveloppait de son manteau...
« Mon Dieu » disait le capitaine,
Le cœur brûlant de charité,
« Que d'indigents sont dans la peine !...
» Pitié pour eux, Dieu de bonté ! »

La Charité l'entend sans doute,
Car à l'angle d'un carrefour,
Un malheureux sur cette route
S'était lamenté tout le jour.
Couché sur la neige et la dure,
Sans vêtements et presque mort,
Son corps n'était qu'une blessure
Qu'envenimait le vent du Nord.
« Mon Dieu » etc.

Saint Martin interrompt sa course,
Il arrête son destrier...
Mais, las ! il n'a rien dans la bourse
Pour qui vient de le supplier.
De ce souci l'âme occupée,
Il s'émeut... puis sourit bientôt,
Et, saisissant sa noble épée,
Le saint coupe en deux son manteau.
« Mon Dieu » etc.

« Frère, patience et courage !
» De mon manteau prends la moitié !
» Dieu veut qu'on s'aide et qu'on partage
» Pour avoir droit à sa pitié... »
— « Ah ! » dit le pauvre avec des larmes,
» Soyez béni par le Seigneur !
» C'est dans le beau métier des armes
» Que l'on trouve les gens de cœur. »
— « Mon Dieu, pensait le capitaine,
Le cœur brûlant de charité,
» Que d'indigents sont dans la peine !
» Pitié pour eux, Dieu de bonté ! »

L'ARDENNE

À mon noble bienfaiteur le Général Baron
GREINDL, Ministre de la Guerre

D'un pas agile, vers l'Ardenne
Dirigeons-nous, le cœur joyeux.
Les monts font oublier la plaine...
Voyez leurs sommets radieux.
Ô ciel ! le vaste amphithéâtre !
Admirez la cime bleuâtre
Qui le couronne à l'horizon.
Amis, c'est la terre chérie,
C'est l'Ardenne, c'est la patrie
Dont on est fier avec raison.

Mon pays natal vous honore,
Religion, présent des cieux.
Chez lui se conservent encore
Les bonnes mœurs de nos aïeux.
Dans le château, dans la chaumière,
Partout est reçu comme un frère
Le proscrit ou le voyageur.
À tout étranger qui s'avance
Là, chacun plein de confiance,
Ouvre sa porte avec bonheur.

Je ne connais pas l'Helvétie
Dont on vante les beaux aspects ;
Mais crois que la poésie
Aime autant le sol ardennais.
On trouve dans nos paysages
Les frais vallons, les monts sauvages,
Les bords escarpés des torrents ;
On y voit la ruine antique,
Où, dans un passé fantastique,
Hommes et faits semblent plus grands

L'Ardenne, comme un héritage,
Sait conserver les vieux récits
Qui se transmettent, d'âge en âge,
Des aïeules aux petits-fils.
Chaque soir, le chant des fileuses
Dit ces légendes merveilleuses
Que l'enfant retient à jamais.
Puis, au sein des brumes profondes,
Il voit les lutins et leurs rondes
À la lueur des feux follets.

Aux premiers rayons de l'aurore,
Le vent recueille sur nos monts
Les agrestes parfums de Flore,
Pour les porter dans les vallons.
Il va redire à la campagne
Les doux refrains que la montagne
Lui fit entendre dans la nuit...
Et le beau soleil qui s'élance,
De ses riches couleurs nuance
Les grandes roches de granit.

Dans la forêt, où sur la branche
Chante le chœur des gais oiseaux,
On voit la biche fauve et blanche
Courir et par monts et par vaux.
Oui, les chasseurs l'ont effrayée,
Elle s'enfuit sous la feuillée;
Entendez-vous le son des cors ?
Entendez-vous la meute ardente
Entremêler sa voix stridente
Au bruit des hallalis discords ?

Sur les rochers, dressant la tête,
Le pin, ce géant des hivers,
A vu bien des fois la tempête
Battre ses rameaux toujours verts.
Le noir torrent à ses pieds gronde,
L'éclair fend la voûte profonde,
L'arbre résiste insoucieux.
La teLepête enfin est vaincue;
On voit se dissiper la nue
Et sourire encore les cieux.

Il est parfois d'autres orages
Qui viennent gronder ici-bas.
Si de nouveau, sur nos rivages,
Passait l'ouragan des combats;
Si l'étranger, parlant en maître,
À ses lois voulait nous soumettre,
Ah ! pour repousser l'agresseur,
Pour défendre les droits belges,
L'Ardenne a des bras énergiques :
Ses fils sont tous hommes de cœur !

Noble pays, belle contrée,
Je te salue avec amour !
Dans ton sein mon âme enivrée,
Vit s'écouler plus d'un beau jour.
Au bord de l'Ourthe impétueuse,
A fleuri mon enfance heureuse,
Près d'une mère... quel doux sort !
Là, sont les cendres d'un bon père,
L'honneur incarné sur la terre;
Patrie... à la vie, à la mort !

LE CHEVAL DE BATAILLE

AIR : *du Cuirassier de Waterloo.*

Mon hardi cheval de bataille
Est un bai clair à l'œil brillant;
C'est un coursier de haute taille,
Il est aussi doux que vaillant...
Doux comme l'agneau qui se joue
Dans les prés, loin du loup cruel (1);
Fier comme un lion qui secoue
Sa crinière au souffle du ciel.

Mon bon cheval, oui, je l'admire!
Ami dévoué d'un soldat,
Ta noble ardeur semble me dire,
Je brillerais dans un combat.

Parfois, quand l'amitié m'oublie
Je me console près de lui;
Car il me donnerait sa vie.
Si je la voulais aujourd'hui.
À ma voix il dresse l'oreille,
Il accourt me lécher la main,
Chez lui la bonté de la veille
Sera celle du lendemain.
Noble cheval, oui, je t'admire, etc.

Quand nous parcourons la bruyère,
Soit au pas ou bien en chargeant,
Il faut voir sa démarche altière,
Ses fers plus polis que l'argent.
Quelle ivresse il porte en mon âme
Quand il galope à fond de train !
Chacun de nous alors s'enflamme,
Et Mars nous chante son refrain.

Noble cheval, oui, je t'admire, etc.

Une main craintive et jolie
A caressé son cou nerveux;
C'était celle de mon amie...
Jugez si nous fûmes heureux !
« Je te confie un ami tendre »
Lui disait-elle doucement;
« Sain et sauf tu dois me le rendre... »
Et lui, hennissait fièrement.
Noble cheval, oui, je t'admire, etc.

Au bivac, dans la nuit obscure,
À mes côtés il a dormi;
Pour me réchauffer sur la dure
Il m'a prêté son corps ami;
Et, quand la trompette d'alarmes
Ralliait chaque cavalier,
Moi, je m'élançais sur mes armes
Et lui sur ses jarrets d'acier.
Noble cheval, oui, je t'admire, etc.

Il hennit et frappe la terre
Au son du clairon, du tambour;
En flattant sa longue crinière,
Je rêve de gloire et d'amour.
Ah ! si jamais tu nous appelles
À défendre ce beau pays,
Honneur, mon cheval a des ailes...
Honneur, commande, et j'obéis !

Mon bon cheval, oui, je t'admire !
Ami dévoué d'un soldat,
Ta fière ardeur semble me dire :
Je brillerais dans un combat.

(1) Cette image, qui pourrait sembler un lieu commun, est très naturelle dans la bouche de l'auteur dont la famille habite les Ardennes.

(Note de l'éditeur.)

LA FLEUR D'AZUR

Un enfant à mine rosée,
Les yeux fixés sur une fleur,
Lui demandait avec candeur,
Et son doux nom et sa pensée ?

« Du printemps gracieux
» J'annonce la venue;
» De ma tige menue
» Je vois les vastes cieux,
» L'azur teint mes pétales
» De couleurs virginales;
» On me nomme ici-bas :
» Ne m'oubliez pas.

» Je n'ai pas le parfum
» Du lis ni de la rose;
» Mais, quand je suis éclos,
» Je souris à chacun.
» Dès que l'aurore brille,
» La bergère gentille,
» Sur moi, jette en passant,
» Un œil caressant.

» Vraiment, mon sort est doux;
» Car tantôt l'hirondelle
» Me frôlait de son aile,
» En volant près de nous.
» Écoutez l'alouette,
» Au-dessus de ma tête,
» Moduler, dans les airs
» Ses joyeux concerts.

» Près de ce chêne altier,
» Ma taille est bien chétive.
» Sous l'herbe de la rive,
» Je dois m'humilier.
» Mais la majesté sainte
» M'a donné son empreinte,
» J'ai le reflet si pur
» D'un beau ciel d'azur. »

Et l'enfant à mine rosée,
Les yeux fixés sur cette fleur,
Lui répondit avec candeur :
Oh ! que jolie est ta pensée !

LE FACTEUR DU RÉGIMENT

AIR : *Ermite, bon ermite.*

On me choie, on m'accueille
Dans tout le régiment,
Car dans mon portefeuille
J'ai ses destins, vraiment.
Mort, naissance, héritage,
Amour, projets humains,
Tout... jusqu'au mariage,
Me passe par les mains.

Vite, ouvrez donc la porte
Au vieux et bon facteur,
Surtout lorsqu'il apporte
Des lettres de bonheur.

— De notre pauvre Ardenne
N'avez-vous rien reçu ?...
Me dit Monsieur Daufresne,
Tout pâle à son insu.

— Voici, voici la lettre
D'une mère à son fils...
Le bonheur va paraître
Dans vos yeux attendris. —

Vite, ouvrez donc la porte
Au vieux et bon facteur,
Surtout lorsqu'il apporte
Des lettres de bonheur.

Quelle est cette missive
Avec un cachet vert
Dont le parfum m'arrive ?...
Voyons... je suis expert...
Quoi ! pour mon capitaine !
C'est vrai... prochainement
Il va traîner la chaîne
Dans le grand régiment.

Vite, ouvrez donc la porte
Au vieux et bon facteur,
Surtout lorsqu'il apporte
Des lettres de bonheur.

Je lis sur cette adresse :
« Dix francs à découvert... »
Pour toi, je le confesse,
Ah ! je rougis, Robert.
Pour gagner cette somme
Que tu boiras ce soir,
Ton père, vieux brave homme,
A mangé du pain noir.

Fâche-toi... peu m'importe ;
Je parle à ton honneur,
Je veux rouvrir la porte
La porte de ton cœur.

Mais pour qui cette lettre ?
Cachet noir !... ça fait mal.
Hélas ! je vais remettre
Un message fatal !
Après tout, c'est la vie,
Et commun est le sort.
Tiens, soldat, pleure et prie...
Chez toi quelqu'un est mort.

Partons... j'ai l'âme forte,
Et cependant mon cœur
Se serre quand j'apporte
Des lettres de malheur.

Conscrits, moi, j'ai naguère
Servi Napoléon...
Dans ce temps-là, vos pères
S'acquirent du renom.
Je n'en veux point démordre.
Encore bien souvent
J'espère apporter l'ordre
De marcher en avant !

Ah ! vite ouvrez la porte
Au brave et vieux facteur,
Si jamais il apporte
Ce message d'honneur !

RETOUR A DURBUY

AIR : *de la vallée.*

Du sommet de la roche,
Frères, voyez Durbuy ;
Notre mère est bien proche,
Quel bonheur aujourd'hui !

Hâtons le pas, notre mère est là-bas !
Hâtons le pas, elle nous tend les bras !

Oui, voilà bien l'église
Où pour nous chaque jour,
Sa prière est promise
Et faite avec amour
Hâtons le pas ! etc.

Rochers, sombre bruyère,
Que vous avez de prix !
Le pays d'une mère
Est si beau pour ses fils !
Hâtons le pas ! etc.

Non rien ; non rien n'égale
Sa tendresse à nos yeux...
Ni l'amitié loyale,
Ni l'amour radieux !
Hâtons le pas ! etc.

Anxieuse, sans doute,
Elle attend et pâlit...
À la porte elle écoute,
Tremblant au moindre bruit...
Hâtons le pas ! etc.

Quand le devoir austère,
Éloigne l'un de nous,
Que de pleurs, pauvre mère,
Coulent de ses yeux doux !
Hâtons le pas ! etc.

Cent ans dussions-nous vivre,
Aimons-la sans dédit,
Car sa vie est un livre
Où la vertu se lit.

Hâtons le pas, etc.

Après plus d'un orage
Elle savoure enfin
Un bonheur sans nuage...
Mon Dieu qu'il soit sans fin !

Hâtons le pas, etc.

L'émotion me gagne,
Mon pas se ralentit...
Au pied de la montagne
Son séjour nous sourit !

Hâtons le pas, notre mère est là-bas !
Hâtons le pas, elle nous tend les bras.

LE CHANT DE LA FILEUSE

À MA SŒUR ROSINE.

AIR : *du chant des ouvriers*, par Pierre DUPONT.

Au léger bruit de ce rouet,
Mon fuseau doucement s'agite...
Le vent gémit dans la forêt...
Au coin du feu pressons-nous vite.
Les fruits rouges des églantiers
Rayonnent sur la blanche neige,
Qui dérobe jusqu'aux sentiers...
Voyageur que Dieu te protège !

En hiver, quand les aquilons
Semblent déchaînés sur la terre,
Ah ! qu'on est bien près d'une mère !
Aimons, rêvons, filons,
À l'abri de son toit tutélaire.

Il faut voir les jolis yeux bleus
Des fleurs du doux lin que je file,
Quand le soleil darde ses feux
Sur la campagne si fertile !
L'abeille y vient chercher du miel,
Et l'alouette harmonieuse
Du beau champ de lin vole au ciel,
Pour charmer sa compagne heureuse !

En hiver, quand les aquilons, etc.

Ma mère raconte souvent,
Sa noble vie à la veillée,
Pendant qu'au dehors le grand vent
Mugit au fond de la vallée.
Quand elle chante de Noël
Le naïf et pieux cantique,
Je vois Jésus venir du ciel,
Des anges j'entends la musique...
En hiver, quand les aquilons, etc.

Mes frères, soldats pleins de cœur,
Servent noblement la patrie ;
Mais ils savent comme l'honneur
Aimer notre mère chérie.
Des pleurs souvent voilent mes yeux...
Alors mon rouet fait silence ;
Je rêve la gloire pour eux,
Puis je souris à l'espérance !
En hiver, quand les aquilons, etc.

Mon rouet cesse de marcher ;
L'angelus tinte à la chapelle,
Et derrière le vieux rocher
L'étoile du soir étincelle...
Seigneur miséricordieux,
Écoutez ma voix suppliante :
Aux pauvres morts ouvrez les cieux,
Ne prolongez pas leur attente !
En hiver, quand les aquilons, etc.

Filons... le travail plaît à Dieu,
Il donne à l'âme un saint courage ;
Le pauvre tisserand du lieu
Par mes soins aura de l'ouvrage.
L'amour du travail et l'honneur
Font la fierté d'une famille ;
Ils font encore son bonheur ;
Chantons près du feu qui pétile :

En hiver, quand les aquilons
Semblent déchaînés sur la terre,
Ah ! qu'on est bien près d'une mère !
Aimons, rêvons, filons,
À l'abri de son toit tutélaire.

LES TROIS GRACES

Au jour béni de sa naissance,
On vit les Grâces accourir ;
Et de bonheur, et d'espérance
Elles vinrent à discourir.

Ainsi s'exprima la cadette :
« Je commence par la doter
» D'une affabilité parfaite,
» De l'art de plaire et d'enchanter. »

La deuxième approuva l'augure
Et dit : « Je lui donne à mon tour
» Le goût charmant de la nature,
» Les doux pensers, le pur amour. »

Enfin, d'une voix plus sonore :
« Moi, » reprit la troisième sœur,
« À ces dons je veux joindre encore
» Les nobles élans d'un grand cœur. »

Au jour béni de sa naissance,
On vit les Grâces accourir...
Et nul ne peut en sa présence
S'empêcher de s'en souvenir.

LE CHASSEUR

AIR : *des deux Edmond.*

Un jour, si nous avons la guerre,
Qui le premier à la frontière
Pourra déployer sa valeur ?...
C'est un chasseur !
Qui jette le gant à la face
De l'ennemi qui le menace,
Et veut la victoire ou la mort ?...
C'est un chasseur encor.

Qui donc promet à la plus belle
D'être son chevalier fidèle,
Et de l'aimer de tout son cœur ?
C'est un chasseur !
Mais dès que la trompette sonne,
Qui dit : « Adieu !... l'honneur l'ordonne »
Et suit la gloire aux ailes d'or ?...
C'est un chasseur encor !

Qui, fuyant l'ennui du grand monde,
Aime les couplets à la ronde
Et les refrains chantés en chœur?...
C'est un chasseur!
Dans un repas, convive aimable,
Qui, faisant honneur à la table,
À la gaîté donne l'essor?...
C'est un chasseur encor!

À Kermpt (1) qui se montra si brave
Alors que le jaloux Batave
Vers nous arrivait en vainqueur?...
C'est un chasseur!
Qui saura mordre la poussière
Plutôt que de rendre à la guerre
Son drapeau, glorieux trésor?...
C'est un chasseur encor!

Qui charge à travers la mitraille,
Et, s'il tombe dans la bataille,
Regarde la mort sans frayeur?...
C'est un chasseur!
Pourtant la vie est chose bonne;
C'est un présent que Dieu nous donne;
Qui là-dessus tombe d'accord?...
C'est un chasseur encor!

Hourrah!... qui toujours, l'âme fière,
Est prêt à finir sa carrière
Dans les combats, au champ d'honneur?...
C'est un chasseur!
Car pour son Roi, pour sa patrie,
Qui jura de donner sa vie
Avec bonheur, avec transport?
C'est un chasseur encor!

(1) Lors de l'invasion hollandaise de 1831, le 2^e chasseurs à cheval fit des prodiges d'héroïsme dans sa rencontre, à Kermpt, avec l'ennemi.

LA SEMAINE

AIR : *Tout le long, le long de la rivière.*

« Gaîment commençons le lundi,
» Nous rions jusqu'au samedi... »
Oui, mes amis, dès mon jeune âge,
J'ai pratiqué ce vieil adage;
Car vous savez que la gaîté
Fait les trois quarts de la santé.
Tenons donc bien le plaisir en haleine
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Dans un noble et beau régiment,
Je sers très agréablement.
Tout me plairait dans le service...
N'étaient la salle de police,
Puis l'amusante instruction,
Puis le cours d'équitation,
Qui, maintes fois, m'ont donné la migraine,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Quand je vois un vieux créancier,
Bon Dieu, quand serai-je rentier!
Monsieur, dis-je, veuillez me croire,
On soldera votre mémoire...
— Oui, oui, me répond le surnois,
C'est le même air depuis six mois. —
Et, malgré tout, encore je le mène
Tout le long, le long, le long d'une semaine,
Tout le long, le long d'une semaine.

En ces lieux le sexe est charmant...
Je le répète à tout moment;
Mais, pour peu qu'on soit inflammable,
Son influence est redoutable.
Voyez... Paul néglige Momus,
Il ne boit ni ne mange plus.
Puis il soupire à renverser un chêne,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Je n'aime point le buveur d'eau
Ni le précieux damoiseau,
Ni les gens à double visage,
Ni le bigot, ni le faux sage;
Mais lorsque je suis un peu gris,
Avec de gais, de francs amis,
Je bois, je ris, je chanterais sans peine,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Qu'est-ce donc?... veuillez écouter...
Huit heures!... je dois vous quitter.
Diable! c'est un dur sacrifice,
Mais enfin je suis de service.
Un dernier verre... un tout petit...
Et puis je pars, je suis parti;
Et très gaîment je cours traîner ma chaîne,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Malines, 1838.

(1) L'auteur n'était encore que sous-officier lorsqu'il composa cette chanson.

LA FIN DE L'HOMME

Il disparaît ainsi qu'une ombre...
Il naît, et disparaît soudain
Dans cette nuit profonde et sombre
Au mystérieux lendemain.

Il disparaît comme la flèche
Que décoche un bras vigoureux...
Dans le but elle a fait sa brèche,
Et reste silencieux.

Il disparaît comme un nuage
Dans les champs du ciel emporté,
Comme l'éclair dans un orage,
Comme une fleur dans sa beauté.

Il disparaît comme une paille
Que vient à dévorer le feu,
Comme un soldat dans la bataille,
Comme un beau jour au doux ciel bleu.

Il disparaît aussi rapide
Que la fumée au gré du vent,
Comme un ruisseau frais et limpide
Dans le grand fleuve ou le torrent.

Il disparaît comme la trace
Du vaisseau sillonnant les mers,
Comme un cri jeté dans l'espace,
Comme l'oiseau qui fend les airs.

Il disparaît dès son aurore...
C'est un mirage à l'horizon,
C'est un parfum qui s'évapore,
C'est un soupir, c'est un vain son.

Il disparaît comme la gloire,
Comme l'ardeur d'un fol amour,
Comme s'efface la mémoire
Des hôtes qu'on n'a vus qu'un jour.

Il disparaît... et sa poussière
Devient le jouet des autans;
Et son souvenir, ô misère!
Ne lui survit que peu d'instants.

Oui, l'existence n'est qu'un rêve!...
Mais pour qui suit la Vérité,
Plus tard, quel beau soleil se lève,
Quel beau jour que l'Éternité!

2 janvier 1854,
jour anniversaire de la mort de mon père.

JEAN DANS LE DÉSERT

Vêtu d'une blanche toison,
A travers bois, monts et ravine,
Le beau petit saint Jean chemine
Plus radieux que l'aube à la jeune saison.

Le désert devient son partage,
Il y pénètre sans trembler;
Livrant son velouté visage
Au soleil qui va le hâler.

Dieu lui destine une auréole...
Le Saint-Esprit enseigne Jean
Loin des hommes et de l'école;
Jean est pieux et plein d'élan :
Dieu lui destine une auréole.
Vêtu d'une blanche toison, etc.

Le jeune et charmant Jean-Baptiste
Est protégé de l'Éternel.
À sa candeur nul ne résiste
Tout lui sourit sous le beau ciel.
Comme aux jours purs d'Adam et d'Ève,
Agneau, lion, colombe, autour,
Aux pieds de Jean refont leur rêve
De paix, d'innocence et d'amour,
Comme aux jours purs d'Adam et d'Ève.
Vêtu d'une blanche toison, etc.

Le bâton qu'il tient sur l'épaule,
A la figure d'une croix :
Une traverse en bois de saule
Au bout en fait quatre angles droits.
C'est un mystérieux symbole...
À ce bâton, souple et léger,
Jean a mis une banderolle
Que les brises font voltiger.
C'est un mystérieux symbole.
Vêtu d'une blanche toison, etc.

Tenez, voyez, sous cet ombrage
Le petit Jean s'est arrêté :
Maint rossignol au doux ramage,
Vole aussitôt de son côté :
Le bâton divin les attire,
Ils vont tous se percher dessus;
Et saint Jean avec un sourire
Leur apprend le nom de Jésus.
Le bâton divin les attire.
Vêtu d'une blanche toison, etc.

Seul avec Dieu l'Enfant sublime
Aime à s'enfoncer dans les bois.
Ou bien à gravir quelque cime
Pour y prier à haute voix.
Et la nature l'initie
Au Dieu qui le fera si grand!
Saint Jean savoure l'ambrosie
Dans les eaux claires du torrent.
À Dieu la nature initie.
Vêtu d'une blanche toison, etc.

Le lait d'une chèvre sauvage,
Parfois un doux rayon de miel,
Du blé noir, les fruits du bocage
Le nourrissent sous le beau ciel :
Le cœur pur fait aimer la vie.
Et quand se taisent les oiseaux,
Jean, calme, heureux et sans envie,
S'endort sur un lit de roseaux :
Le cœur pur fait aimer la vie.
Vêtu d'une blanche toison, etc.

Ce jeune et vaillant solitaire
Se prépare aux mâles vertus,
À l'épreuve, au saint ministère...
Espoir ! pauvres cœurs abattus !
Saint Jean est plus qu'un grand prophète,
Du Christ il est le Précurseur :
Il versera sur notre tête
L'eau du baptême et du bonheur.
Saint Jean est plus qu'un grand prophète.

Vêtu de sa blanche toison,
À travers bois, monts et ravine,
Le beau petit saint Jean chemine,
Plus radieux que l'aube à la jeune saison.

WATERLOO

C'est là, c'est là ! faisons silence.
Qui ne s'émeut à ce tableau ?
Je suis donc sur la tombe immense
Des combattants de Waterloo !
Que la pitié, que la prière
S'exhale ici de tous les cœurs.
Car le pied foule la poussière
Et des vaincus et des vainqueurs !...

Aux lieux où Bellone en furie
Broyait vingt peuples excédés,
En ces lieux où notre patrie
Se jouait sur un coup de dés :
Dans ces champs où la grande armée
S'ensevelit dans son drapeau,
Aujourd'hui l'herbe est embaumée ;
Le pâtre y mène son troupeau.

Qu'est-il resté de cette gloire,
Du suprême effort d'un géant ?
Une énigmatique victoire,
Planant sur un vaste néant.
Mais, comme un sphinx hiératique,
Un lion domine en ces lieux :
C'est là que le char despotique
Vint briser ses puissants essieux...

Quand le laboureur se repose
Aux lieux fécondés par sa main,
Que son pied heurte quelque chose...
C'est le débris d'un crâne humain.
Alors, il exècre la guerre,
L'ambition, le fol orgueil ;
Et ces exploits, dont chaque mère
A porté si longtemps le deuil.

C'est du travail, de la paix douce,
Que naît le bonheur et la foi.
Oh ! sachez bien que Dieu repousse,
Qu'il hait toute féroce loi.
Voyez, sur ce champ de bataille,
Ces morts, ce sang et ces débris !
La patrie en larmes tressaille :
Ces cadavres étaient ses fils !...

Que me font, nous dit la Nature,
Les jeux, les combats des humains ?
Majestueuse, sainte et pure,
De Dieu j'accomplis les desseins.
Grands héros, que la guerre enfante,
Insatiables conquérants,
Sur vous je plane triomphante :
La mort vous couche dans mes flancs.

Oh ! quand viendront les temps prospères,
Où nous pourrons, joyeux, unis,
Nous aimer tous et vivre en frères,
Sous ton ciel, ô mon cher pays ?
Doux sol natal, que Dieu contemple
Et qu'il protège avec amour,
Aux grands peuples donne l'exemple,
Ouvre l'aube de ce beau jour !

Mont S-Jean, 3 décembre 1854.

LA FILLE DE L'INVALIDE

A MA BIEN-AIMÉE FILLE, MADAME MARIE-IGNACE,
RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-ANDRÉ.

Au pied de l'arbre où sur la branche,
L'oiseau module un chant d'amour,
Un invalide, à tête blanche,
Se repose au déclin du jour,
Au pied de l'arbre où sur la branche
L'oiseau module un chant d'amour.

Belle de grâce et d'innocence,
Voyez sa fille s'avancer :
Tout s'illumine à sa présence,
Au doux ciel elle fait penser.
Belle de grâce et d'innocence,
Voyez sa fille s'avancer.

Vers le soldat elle s'incline,
Souriante et grave à la fois.
Elle rougit, c'est l'églantine
Qui vient d'éclore au fond des bois.
Vers le soldat elle s'incline,
Souriante et grave à la fois.

« Mon bon père, avant que s'achève
» Ce jour suave du printemps,
» Je veux te dire le beau rêve
» Qui m'agite depuis longtemps.
» Mon bon père, avant que s'achève
» Ce jour suave du printemps. »

Les vieillards ont le don de lire
Dans l'avenir mystérieux.
Le soldat sourit sans rien dire,
Contemplant sa fille et les cieux.
Les vieillards ont le don de lire
Dans l'avenir mystérieux.

« Mon père, eh bien, j'admire et j'aime
» La noble Sœur de charité ;
» Plus que le royal diadème
» Resplendit son humilité.
» Mon père, oh oui ! j'admire et j'aime
» La noble Sœur de charité !

» J'héritai du mâle courage
» De celle à qui je dois le jour.
» Des cieux, ô Christ, elle m'engage
» À pratiquer ta loi d'amour,
» J'héritai du mâle courage
» De celle à qui je dois le jour.

» Tes neveux servent la patrie
» Comme eux je veux servir mon Dieu !
» Qui le sait ! ta fille chérie
» Peut les sauver, un jour, au feu.
» Tes neveux servent la patrie
» Comme je veux servir mon Dieu.

» Père, j'irai, zélée et tendre,
» Égayer le sombre hôpital :
» À nos soldats je saurai rendre
» Les doux soins du foyer natal.
» Père, j'irai, zélée et tendre,
» Égayer le sombre hôpital.

» J'irai dans l'affreuse mêlée,
» Sans peur et la Croix à la main ;
» Priant pour l'âme inconsolée.
» Pensant les blessés en chemin.
» J'irai dans l'affreuse mêlée,
» Sans peur et la Croix à la main !...

» Au bain, où le crime s'expie,
» J'irai soigner les malheureux ;
» Montrant au coupable, à l'impie,
» Le Christ miséricordieux.
» Au bain, où le crime s'expie,
» J'irai soigner les malheureux.

» Ou j'apprendrai ta Loi divine
» Aux enfants, fleurs du genre humain.
» Ô mon Bon Maître, ta doctrine
» Sera mon guide souverain.
» Oui, j'apprendrai ta Loi divine
» Aux enfants, fleurs du genre humain. »

— Ô divin rêve du jeune âge !
Espérons tout de l'avenir.
La fille enchante le vieux sage
Qui s'empresse de la bénir.
Ô divin rêve du jeune âge !
Espérons tout de l'avenir...

DANS LA FORÊT

Dans la forêt mystérieuse
La brise passe mollement ;
Aux échos la colombe heureuse
Répète son roucoulement.

Amis, c'est l'instant où l'Aurore
Retire ses voiles rosés
Devant l'astre du jour qui dore
La cime des pins élancés.

Tout parle en cette solitude
De poésie et de bonheur ;
On sent l'aimable quiétude
Envahir l'esprit et le cœur.

Mais non... regardez sous ce chêne..
Des fleurs émaillent le gazon...
Là, va se produire une scène,
Scène d'horrible trahison (1) !

La main fratricide est armée,
Voyez ce couple menaçant
Qui s'arrête sous la ramée
Altéré de haine et de sang !

Ces jeunes gens sont du même âge ;
Leurs cœurs n'en faisaient qu'un hier ;
Dans leurs yeux brillent ce courage
Dont leur pays eût été fier..

Mais, pour un regard, un caprice,
Un fol amour, un ris moqueur,
Le monde exige un sacrifice
À l'idole du point d'honneur !

Maudite à jamais soit leur haine !
Elle veut un duel à mort !
Et nul témoin dans cette arène
Que Dieu, l'arbitre de leur sort !

Si quelque penser salutaire,
Si l'image d'un pur amour,
Si le souvenir d'une mère
Arrêtaient leurs bras en ce jour !...

Plus d'espoir ! la lutte est ouverte ;
Le fer impie, ils l'ont croisé !
Un cri part... sur la mousse verte
Un combattant tombe épuisé...

Et l'autre d'une main tremblante
Retire son épée... horreur !
Il voit une source sanglante
À grands flots s'échapper du cœur !

« Mort, mort ! » dit-il avec délire...
Et frémissant, blême d'effroi
Il s'enfuit... et tout de lui dire :
« Fratricide, malheur à toi ! »

Et dans son âme un trait rapide
Vient le percer... c'est le remord...
Il voit partout le front livide
Et l'œil fixe et vitreux du mort.

Du mort il voit la pauvre mère,
Terrible et pâle, elle lui dit :
« C'est mon fils, mon seul bien sur terre, »
Toi, son meurtrier, sois maudit !... »

ENSEMBLE JE LES AI VUS

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline,
Deux amants, deux cours ingénus ;
J'étais près d'eux sur la colline.
Naïve ainsi qu'à dix-sept ans,
Elle semblait heureuse et fière ;
Et lui, joli comme un printemps,
Souriait à toute la terre.

J'ai soupiré, mon doux trésor ;
Vers toi mon cœur a pris l'essor.

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline,
Deux églantiers frais et touffus
Parmi les buissons d'aubépine.
Leurs fleurs, leurs odorantes fleurs,
Dont la brise était embaumée,
Semblaient avoir pris leurs couleurs
À ton front, ô ma bien-aimée !

J'ai soupiré, mon doux trésor ;
Vers toi mon cœur a pris l'essor.

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline,
Deux petits oiseaux descendus
Dans les bosquets de la colline ;
À leurs accents doux et perlés
J'ai bien reconnu la fauvette ;
Et longtemps, sans être troublés,
Ils m'ont dit leurs chansons de fête.

J'ai soupiré, mon doux trésor ;
Vers toi mon cœur a pris l'essor.

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline...
Mais, alors, je ne voyais plus
Que ton image, enfant divine.
Oh ! oui, mon cœur suivait tes pas,
Mon cœur, mon pauvre cœur fidèle...
Amants, fleurs, oiseaux, n'est-ce pas,
Vous ne m'avez parlé que d'elle ?

J'ai soupiré, mon doux trésor ;
Vers toi mon cœur a pris l'essor.

LES FILS DE LA BELGIQUE

AIR : *de la colonne.*

Sol protégé du ciel, de la nature,
Foyer des arts et de la loyauté,
Oui, tes enfants, le front haut, sans souillure,
Portent partout ton nom avec fierté.
Avant Septembre, un pouvoir tyrannique
Sur mon pays voulut s'appesantir...
Mais ils ont su l'anéantir,
Les dignes fils de la Belgique !

De nos aïeux la valeur est citée ;
N'étaient-ils pas les plus forts des Gaulois ?
Pendant dix ans, cette race indomptée
Du grand César balançait les exploits.
Naguère encor, sous un règne homérique,
Napoléon (1) proclamait leurs hauts faits...
Ils ont égalé les Français,
Les dignes fils de la Belgique !

Lassus, Rubens, Juste Lipse, et Vésale,
Et Godefroid, l'immortel pèlerin,
D'autres encor, de renommée égale,
Ont de l'histoire émoussé le burin.
Tous ces grands noms, ceints d'un rayon magique,
Causeront l'orgueil de la postérité.
Que de fois le monde a cité
Ces dignes fils de la Belgique !

Sol généreux, Belgique, ô ma patrie,
Ton avenir est glorieux et beau ;
La Foi, la Paix, les Arts et l'Industrie
Pour tes enfants font briller leur flambeau.
Mon Dieu ! qu'ici ma voix soit prophétique !
Protégez-nous, et que, dans tous les temps,
Ils soient pieux, libres et grands,
Les dignes fils de la Belgique !

(1) Napoléon 1^{er}.

LE NENNI DE LA FAUVETTE

Demandez à la fauvette
Dans la saison de l'amour,
Lorsque, pour lui faire fête,
Le printemps est de retour ;
Demandez-lui de se taire
Dans les buissons, près du nid...
Aimante, vive et légère,
Elle répondra : « Nenni ! ».

Dites-lui : « Dans son envie
» Le cruel et laid coucou
» Veut troubler ta belle vie
» Et médite un méchant coup.
» Ta voix amoureuse et tendre
» A des échos par ici...
» Il faut te taire ou te rendre... »
Elle répondra : « Nenni ! ».

Dites-lui que Philomèle
Sait éclipser tous les chants ;
Que nulle voix ne se mêle
À ses concerts dans les champs.
Dites-lui : « La renommée
» Laisse tes sons dans l'oubli ;
» Ne dis rien sous la ramée... »
Elle répondra : « Nenni ! ».

Elle dira : « La nature
» Me créa libre ici-bas ;
» Le ciel, l'amour, la foi pure,
» Pour mon cœur ont tant d'appas !
» Que le vautour dans l'espace
» Me guette au fond du doux nid...
» Dieu lui cachera ma trace ;
» Mais ne plus chanter... Nenni ! ».

LES PIEDS MARQUÉS DANS LA NEIGE

AIR : *Des adieux de Marie Stuart.*

Pieds mignons, marqués sur la neige,
Où portez-vous vos pas ?
Vous avez le doux privilège
De me faire rêver tout bas.

Dans cette plaine solitaire,
C'est à peine si, le matin,
On peut voir l'empreinte légère
De ces petits pieds de lutin ;
Les vents jaloux l'ont poursuivie
Dans ses capricieux détours,
Mais, guidé par la sympathie,
Je sais la retrouver toujours.

Pieds mignons, tracés sur la neige, etc.

Ah ! combien mon âme est émue !
Les pas vont vers le métayer
Dont la famille est secourue...
La paix sourit à son foyer.
On me dit que c'est le bon ange
Du hameau qui vient de venir ;
Ma joie est aussi sans mélange,
Et je me prends à le bénir.

Pieds mignons, tracés sur la neige, etc.

En mars, la neige tombe encore ;
Mais déjà, dans nos environs,
La violette vient d'éclore,
Elle parfume les buissons.
Près de l'un d'eux, la fée amie
A fait arrêter quelques instants,
Pour y cueillir, je le parie,
Les prémices du doux printemps.
Pieds mignons, tracés sur la neige, etc.

Je suis alors sur la colline,
Sa trace avec plus de bonheur ;
Elle est venue, on le devine,
Pour revoir un site enchanteur.
Voici la fleurette embaumée
Qu'elle aura perdue en chemin...
Ah ! combien mon âme est charmée !
Cette fleur a touché sa main !...
Pieds mignons, tracés sur la neige, etc.

Les pieds charmants vers la chapelle,
Se sont dirigés de ces lieux...
«En son âme est la foi si belle !»
Me dis-je, en regardant les cieux.
Entrons... mais devant moi rayonne
Comme un fantôme éblouissant ;
Je voudrais prier la Madone...
Mon esprit, hélas ! est absent.
Pieds mignons, tracés sur la neige, etc.

Elle est charitable et pieuse,
Elle aime la nature aussi,
Ô femme toute gracieuse !...
Mais ma bien-aimée est ainsi...
Ciel ! au détour de la colline,
N'est-ce pas elle que je vois ?
Ô bonheur, oui, c'est Roseline,
Celle à qui j'ai donné ma foi.

Pieds mignons, tracés dans la neige,
Mon cœur suit tous vos pas ;
Vous avez le doux privilège
De me faire rêver tout bas.

LE GRAND VENEUR

I.

Voici ce que naguère un pâtre,
Aimant les antiques récits,
Me racontait au coin de l'âtre
Où près de lui j'étais assis.

Dans la sombre forêt d'Ardenne,
Le grand veneur régnait jadis ;
Il savait tendre à l'âme humaine
Des pièges adroits et maudits.

Dans les solitudes profondes,
Sous le chêne, orgueil de nos monts,
Le veneur conduisait les rondes
Des sorcières et des démons.

Instruments de ses maléfices
Et de ses projets suborneurs,
Des nymphes pleines d'artifices
Captivaient les jeunes chasseurs.

Sous les courtines de charmillie,
En fêtant le vin et le jeu,
Loin du doux nid de la famille,
Ils blasphémaient les Saints et Dieu.

Chassant par ravins et montées,
Et sanglier, et biche, et loup,
Toujours leurs balles enchantées
De la mort apportaient le coup.

II.

Le comte de la Roche-noire,
Oublieux des lois du Seigneur,
Hélas ! se faisait une gloire
D'être l'ami du grand veneur.

De la chasse l'ardente ivresse
Avait séduit son cœur altier :
Plus de respect pour la sagesse,
Et plus d'amour du saint foyer.

Profanant même le dimanche,
Il fuyait le temple pieux :
La prière, colombe blanche,
Pour lui ne volait plus aux cieux.

Guidé par son mauvais génie,
Un jour il quitta le manoir,
Laissant sa mère à l'agonie,
Et qui demandait à le voir.

Il resta sourd à sa prière,
Au moment du suprême adieu ;
Une heure après, sa pauvre mère,
Seule, rendait son âme à Dieu...

Et quand il revint de la chasse
Courbé sous le poids du remord,
Livide, il inclina sa face
Devant l'image de la mort.

Mais le front brillant de lumière
L'ange vengeur parut et dit :
«Tu fus sans pitié pour ta mère,
» Sors de ces lieux, enfant maudit !».

Un cri de triomphe et de joie
Signale au loin le grand veneur :
Il arrive et saisit sa proie,
Inerte et pâle de terreur.

«Hourra ! » dit le veneur au comte,
» Ton âme noire est ma rançon !... »
Il est minuit, la lune monte
Sanglante et morne à l'horizon.

Minuit ! ah ! c'est l'heure fatale !
Le grand veneur sonne du cor :
Aussitôt la meute infernale
Se dispose à prendre l'essor.

Mais, horrible métamorphose !
Le comte arraché du castel
Hurle et sur des pattes se pose...
Satan le change en loup cruel.

L'œil flamboyant, la gueule ouverte,
Bavant comme un chien enragé,
Dans la forêt profonde et verte,
Comme l'éclair il s'est plongé.

Monté sur un coursier sauvage,
Et précédé de noirs limiers,
Le veneur se fraie un passage
Dans les ravins et les halliers.

La forêt tressaille et s'anime,
Dans son immense profondeur ;
L'aquilon d'une voix sublime
Module un lamentable chœur.

Voyant le drame qui s'apprête,
Les hiboux, les chauves-souris,
En quittant leur sombre retraite,
Font ouïr de funèbres cris.

Sur les bords des vastes clairières,
La lune, en montant dans les cieux,
Montre les biches solitaires,
Tremblant sous les chênes noueux.

On dirait qu'une âme palpite
Dans ces arbres illuminés :
Chacun se tord, gémit, s'irrite
Devant la chasse des damnés.

Le gravier et la branche morte
Craquent sous les pas des chasseurs ;
Et l'écho sinistre transporte
Au loin leurs cris et leurs clameurs.

Parfois les rêveuses étoiles,
Témoins du spectacle hideux,
Se cachent derrière leurs voiles
De nuages silencieux.

Des spectres décharnés, avides,
Disputent sa proie au veneur.
Les feux follets, lutins perfides,
Entre les joncs dansent en chœur.

La lumière pâle, indécise,
Change et grossit tous les objets.
L'arbre, les eaux, la roche grise
Revêtent d'effrayants aspects.

Ici, tout près, c'est un fantôme
Qui, plaintif, vous frôle en passant ;
Plus loin, c'est un horrible gnome
Qui s'enfuit en vous menaçant.

Là-bas, là-bas, dans la pénombre,
Se dresse un vieux Christ de bois...
Le grand veneur jette un cri sombre,
Le loup pousse un dernier abois...

Soudain, dans la forêt immense,
L'aquilon cesse de mugir.
Puis un mystérieux silence
À l'Orient vient à surgir.

On sait qu'à l'aube matinale,
La nature en se réveillant,
Revêt sa robe virginale
Et son manteau le plus brillant...

Or, Satan, le père du crime,
Il a la lumière en horreur
Ouvrait alors le noir abîme
À la chasse du grand veneur...

JÉHOVA ET LE CHRIST

Jéhova, Trinité bénie,
Principe de l'éternité,
Incompréhensible harmonie,
Inaccessible immensité !
Devant ce pouvoir sans limite,
Mon cœur et se trouble, et s'agite,
Et je l'adore à deux genoux.
Mais de Jésus, avec quelle âme,
J'implore le divin dictame,
Et que son nom me semble doux !

Jéhova, races alarmées,
C'est le Roi des Rois d'ici-bas ;
C'est le puissant Dieu des armées,
Protégeant le juste aux combats,
Jésus, c'est le fils de Marie,
La Vierge que la Litanie
Nomme l'Étoile du matin.
Jésus, c'est Dieu qui s'est fait homme,
Pour pouvoir épuiser la somme
Des maux de tout le genre humain.

Jéhova, c'est le grand mystère
Qu'à peine ont entrevu les Saints ;
C'est le Dieu qui cache à la terre
La profondeur de ses desseins.
Jésus, c'est le Saint Évangile,
Où l'enfant, le vieillard débile
Et l'humble lisent en tout temps.
Jésus, c'est la manne divine
Qui tombe sur chaque chaumine,
Comme sur les palais des grands.

Jéhova, c'est le saint oracle,
Que Moïse ouït autrefois,
Au pied du divin tabernacle,
Proclamant d'immuables lois.
Jésus, c'est la paisible étoile,
Qui, pour les humains se dévoile,
Au doux crépuscule du soir.
Jésus, c'est l'adorable aurore
Dont les purs rayons font éclore
Le Verbe d'amour et d'espoir !

Jéhova, c'est la Providence
Qui nulle part ne se dément ;
C'est l'origine, c'est l'essence
De la vie et du mouvement.
Jésus, c'est le Dieu des Apôtres.
« Aimez-vous bien les uns les autres ! »
Dit-il aux hommes en tous lieux.
Aux humbles, aux pauvres qu'il aime,
Il promet le bonheur suprême,
Et l'immortalité des cieux.

Jéhova, c'est la poésie
Dans son éclat majestueux.
Moïse, David, Isaïe
Célèbrent son Nom glorieux
Jésus, c'est la Muse chrétienne,
Aux pieds blancs, à l'âme sereine,
Au front brillant de chasteté.
C'est la vertu, c'est l'espérance
Qui terrasse, par l'innocence,
Tous les dieux de l'antiquité.

Jéhova, ton grand nom m'impose
Un respect profond, solennel.
Ce n'est qu'en frémissant que j'ose
Invoquer ton nom sous le ciel.
Mais, quand je souffre et que je pleure,
Toujours, dans mon humble demeure,
Mon cœur s'adresse au bon Jésus ;
Et quand je lui fais ma prière,
Je vois sa divine lumière ;
Je sais que mes vœux sont reçus.

Jéhova, ta bonté suprême
S'est révélée à notre esprit,
Quand, chargé de notre anathème,
Sur la Croix succomba le Christ.
Oh ! par sa mort, toute la terre,
Te donnant le doux nom de Père,
Avec Lui put le contempler !
Oui, de son âme ardente et pure,
Jaillit, sur toute créature,
L'amour qui le fit s'immoler !

À L'ESPÉRANCE

Musique de M. le curé Robaye.

Fille des cieux que partout on encense,
Sœur de la Foi, sœur de la Charité,
Rayon de miel, fleur de suavité,
Souriez-nous, douce Espérance !

Quand du sillon, l'alouette s'élance
Pour célébrer le printemps et l'amour,
Son chant parfois la dénonce au vautour.
Ramenez-la, douce Espérance !

Quant le malheur accablant l'innocence,
Lui met dans l'âme et le doute, et le fiel,
Pour la calmer et lui montrer le ciel,
Souriez-lui, douce Espérance !

Quand le guerrier, au cœur plein de vaillance,
Pour son pays affrontant le trépas,
Craint de ne plus revoir sa mère, hélas !...
Souriez-lui, douce Espérance !

Quand le pasteur va prier en silence
Pour qu'aux moissons, Dieu donne le beau temps,
Lorsque le pauvre appelle le printemps...
Souriez-leur, douce Espérance !

Quand sur les mers, la tempête s'avance,
Le matelot, prodigue de ses jours,
À la prière a cependant recours...
Souriez-lui, douce Espérance !

Quand l'angelus tinte dans le silence,
Ah ! prions bien pour ceux qui ne sont plus !
Nos morts chéris sont-ils chez les élus ?...
Souriez-nous, douce Espérance !

MARIE ET JEAN

« Dieu l'a voulu ! prenons courage ! »
Disait un jeune et beau soldat,
En revenant dans son village,
Après plus d'un sanglant combat.
Sur la montagne solitaire
Il fait halte, les yeux en pleurs ;
L'aspect lointain du cimetière
Réveille en lui tant de douleurs !

« Plus de mère !... Hélas ! ici même,
» Je reçus son dernier baiser.
» Pauvre ange ! à ce moment suprême
» Son cour fut prêt à se briser.
» Mais rappelant son énergie,
» Elle me dit : espoir en Dieu !
» Pour nous là-haut ton père prie...
» Fais ton devoir... mon fils, adieu. »

» Orphelin, je revois l'Ardenne,
» Mais le Seigneur me reste encor.
» Si je suis pauvre et dans la peine
» Du moins j'ai l'honneur pour trésor.
» Désormais, de ce cher rivage,
» Plus rien ne pourra m'exiler :
» Et mes compagnons du jeune âge
» Viendront bien sûr me consoler...

» — C'est bien Jean ! » — dit une voix douce...
Écoutait-on notre soldat ?
Il sent au cœur une secousse
À sa joue un vif incarnat.
Il se retourne avec prestesse,
Et croit voir un ange des cieux,
Qui l'embrasse et qui le caresse
Du feu pur de ses grands yeux bleus.

C'était une fille charmante,
En ses brillants et frais atours ;
Sa physionomie aimante,
Montrait une âme sans détours.
Les églantines de l'Amblève
Certes, n'avaient pas sa fraîcheur.
Le soldat redoutait qu'un rêve
N'abusât sa vue et son cœur.

Mais sur la bruyère fleurie,
Elle s'assied auprès de Jean :
Quoi ! tu ne reconnais pas Marie ?... »
Dit-elle, avec un tendre élan.
« Tous les jours de ta longue absence,
» Pour toi j'ai prié le Seigneur.
» Ne te dois-je pas l'existence
» Et surtout l'espoir du bonheur ?

» — Oh ! ciel ! vous seriez l'orpheline ?
» — Que tu sauvas d'un loup affreux.
» — Vous étiez jeune et si... — Lutine ?
» Allez donc, monsieur l'oublieux !
» J'étais de plus une pauvrete
» Que bien souvent ta mère et toi,
» Vous avez aidée en cachette...
» Ami, t'en souvient-il, dis-moi ? »

Et, sensible autant qu'ingénue,
De Jean elle a saisi la main ;
Celui-ci, l'âme tout émue,
De joie a tressailli soudain.
Puis, tous les deux fondent en larmes,
Au souvenir des jours passés.
La sympathie a mille charmes,
Quand deux cœurs se sont fiancés !

« Cher Jean, ta mère fut la mienne :
» Après ton douloureux départ,
» Elle sut faire une chrétienne
» De l'enfant livrée au hasard.
» Plus tard, à son heure dernière,
» Elle dit : — Rends heureux mon fils ! —
» Tout bas, je répondis : J'espère
» Que vos vœux seront accomplis...

Puis, rougissant comme une rose,
Elle ajouta, baissant les yeux :
« Maintenant vous savez la cause
» De ma présence dans ces lieux.
» Voyez-vous près de la rivière,
» Ce beau chalet, ce grand verger ?
» C'est Dieu qui m'en fit l'héritière,
» Y viendriez-vous en étranger ?... »

L'INCRÉDULE

AIR : *Quand on ne peut faire autrement.*

J'occupe une modeste place,
Parmi nos nombreux chansonniers ;
Ils ont, je le sais, au Parnasse,
Cueilli presque tous les lauriers.
Maint flatteur pourtant certifie
Que j'en moissonne à tour de bras,
Que de Clesse je suis les pas...
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme saint Thomas.

Jeanne, l'enchanteresse aimable,
Épouse le vieillard Orgon
Par un dévouement admirable,
Par tendresse même, dit-on...
Mais qu'elle n'ait pas eu l'envie,
En se laissant prendre en ses lacs,
D'accaparer de beaux ducats...
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme saint Thomas.

Lise et Paul, couple jeune et riche,
Affectent de s'aimer beaucoup ;
L'un dit sans cesse, « ma bibiche ».
Et l'autre répond, « mon louloup »...
Mais que, malgré cette manie,
Ils n'aient jamais certains débats
À rendre jaloux chiens et chats...
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme saint Thomas.

On dit que, dans notre Belgique,
Messieurs les partis ne font plus
De propagande politique
Dans l'intérêt de leurs élus ;
Que, ne se portant plus envie,
Tous deux, fatigués de combats,
Ils vont enfin mettre armes bas...
Je demande à la compagnie
D'en penser comme saint Thomas.

On dit qu'à son mandat fidèle,
Aujourd'hui tout représentant
Remplit sa tâche avec un zèle
Qui n'a d'égal que son talent...
Soit... mais qu'à la table servie
Il se pose en Tantale, hélas !
Laissant aux autres tous les plats...
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme saint Thomas.

Amis, autre objet de croyance...
Chacun de nous, on le prétend,
À la caisse de prévoyance,
Court déposer tout son argent...
Avant que ça se vérifie,
Les hivers seront sans frimas ;
Or, il gèle... donc, en ce cas,
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme saint Thomas.

Il gèle, viens-je de vous dire...
Ici, l'on s'en aperçoit peu ;
Mais que de pauvres, ô martyr,
Sont sans pain, peut-être, ou sans feu !
Amis, quoi ! ma chanson finie ;
Je ferais sans doux résultats,
Pour des frères en tels états,
La ronde de la compagnie ?...
Allons, voyons, dit saint Thomas.

LES FEUX DE LA SAINT-MARTIN

AIR : *De ma république.*

Les souvenirs de notre enfance
Nous font toujours battre le cœur ;
La foi naïve et l'innocence
Y déposent tant de fraîcheur !
Souvent ce passé qui rayonne,
Vient dissiper le noir chagrin...
Moi, j'aime à rêver en automne,
Aux doux feux de la Saint-Martin.

Lorsque la brune était venue,
On allumait un grand foyer ;
La flamme montait vers la nue,
Le vent la faisait tournoyer.
Et puis, quel plaisir d'être au monde !
Chaque enfant, gai comme un lutin,
Dansait et chantait à la ronde,
Près des feux de la Saint-Martin.

Parfois, près de la bande heureuse,
Des amants venaient se parler
Alors d'une voix amoureuse
Nous nous mettions à roucouler ;
D'autres s'appliquaient en cadence,
Des baisers moqueurs sur la main...
Dieu ! que l'amour avait de chance,
Près des feux de Saint-Martin !

À l'aspect de notre allégresse,
Le vieillard se croyait moins vieux ;
Il se rappelait sa jeunesse,
Sa vigueur et ses premiers jeux ;
Et, s'il nous racontait sa vie,
Souvent l'étoile du matin
Nous surprenait, l'âme ravie,
Près des feux de la Saint-Martin.

Hier, brûlait sur la colline,
Ce foyer, toujours si joyeux,
Qu'entourait la ronde enfantine...
Des larmes mouillèrent mes yeux.
Et puis, sur de magiques grèves,
Au fond d'un horizon lointain,
Je vis passer tous mes beaux rêves
Près des feux de la Saint-Martin.

À MA PIPE

AIR : *Te souviens-tu ? disait un capitaine.*

Vite rentrons... ma pipe sera prête ;
Allumons-là, puis fumons à loisir.
Déjà ma chambre a pris un air de fête ;
Près du foyer je vais me souvenir.
En rappelant à mon âme attendrie
Un père aimé, ravi par l'Éternel,
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Tu viens de lui... de lui, mon noble père !...
Ce vétéran, soldat de l'Empereur,
Dont le blason, trésor héréditaire,
Brilla toujours au soleil de l'honneur.
Pauvre mais fier, toujours gai, sans envie,
Tu le charmais sous notre si beau ciel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Que ta fumée est charmante et bleuâtre,
Que du tabac, les parfums sont exquis,
Lorsqu'en hiver, assis au coin de l'âtre,
Je rêve amour, famille et doux pays !
Las ! un soldat loin des siens, d'une amie,
Trouve parfois que son sort est cruel !...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Parfois, je suis près d'un ami sincère...
Quel plaisir j'ai de t'allumer alors !
En t'arrosant d'un vieux flacon de bière,
Je sais goûter la gaité sans efforts.
Couplet malin, joyeuse répartie,
Le bon tabac vous donne plus de sel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Lorsque je fume, ah ! la Muse rebelle
Daigne souvent m'inspirer quelques sons...
Je te dois donc, ma compagne fidèle,
Mes doux refrains, mes naïves chansons ;
Œuvres où l'art manque de théorie,
Mais où mon cœur peut s'épancher sans fiel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Qui dit fumeur dit rêveur, je le pense...
Je rêve donc que toujours mon pays,
Conservera sa fière indépendance,
Ses fortes lois, chefs-d'œuvre de Thémis.
Ah ! mon vieux père adorait sa patrie ;
Il m'a légué cet amour immortel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

LA SOURCE D'ARDENNE

Ô source solitaire,
Qui jaillis du rocher ;
Dans la grande rivière,
Tu veux donc t'épancher ?

Pourquoi fuir notre Ardenne,
Ton agreste berceau ?
Sois la pure fontaine,
Qui sourit au hameau.

L'Ourthe majestueuse,
Crois-moi, quitte à regrets,
Pour entrer dans la Meuse,
Nos monts et nos forêts.

La fauvette charmante
Vient boire sur tes bords ;
C'est pour toi qu'elle chante
Ses plus jolis accords.

À ton onde limpide,
Dans les bosquets touffus,
La bergère timide
Vient baigner ses pieds nus.

Près de toi l'enfant cueille
Le bleu myosotis,
Le rose chèvrefeuille,
L'anémone et l'iris.

À l'ombre du vieux chêne
Dont tu baignes le pied,
Le vieillard sent sa peine
S'adoucir de moitié.

Oh ! demande au rivage
De la Meuse et du Rhin,
Que de fois sur leur plage
Coula le sang humain !

Nul n'est puissant, chère onde,
Qu'aux dépens du bonheur.
Et l'humble, dans ce monde,
Est béni du Seigneur.

AUX MANES DU CAPITAINE BLONDIAU

Il est, non loin de Kermpt, une tombe guerrière
Où le soldat s'incline en rêvant exalté.
Blondiau repose ici ; la gloire calme et fière
Veille sur son tombeau, près de la liberté.

Avec respect, que chacun vienne lire
Ces mots qui font battre le cœur,
Ces mots qui font vibrer ma lyre :
Ci-gît Blondiau, mort au champ de l'honneur !

Ses canons glorieux vomissant la mitraille,
Dans les rangs ennemis allaient porter l'effroi ;
Et nos fiers escadrons, au fort de la bataille,
Répondaient à son cri : Vive à jamais le Roi !

Mais hélas ! au moment des plus nobles prouesses,
L'ennemi sur Blondiau fond comme l'ouragan.
Il lui criait : « Rends-toi ! » Mais, contemplant
[ses pièces,
Plutôt mourir, dit-il, en un sublime élan !

Allez, jeunes soldats, rêver sous cet ombrage ;
Près du tombeau guerrier, fléchissez les genoux :
Demandez au Très-Haut que ce mâle courage,
À l'heure du danger, vous électrise tous.

Mânes de nos aïeux, tressaillez dans la tombe :
Vos fils savent encor rappeler vos beaux jours !
Comme vous, chacun d'eux, est plus grand
[quand il tombe,
Et parmi vous, au Ciel, prend place pour toujours !

Avec respect, que chacun vienne lire
Ces mots qui font battre le cœur,
Ces mots qui font vibrer ma lyre :
Ci-git Blondiau, mort au champ de l'honneur !

LA SŒUR DE CHARITÉ

Musique du poète J. ABRASSART.

À l'hôpital, sombre demeure,
Un soldat mourant et blessé
Voyait venir sa dernière heure ;
Son front déjà s'était glacé.
Mais, par bonheur, une sœur grise,
À son chevet, était assise ;
Et l'ange providentiel
De la main, lui montrait le Ciel.

La voix comme l'âme attendrie,
Le soldat disait à la sœur :
« Mon sang versé pour la patrie
» Va féconder le champ d'honneur...
» Mais, dans notre pauvre chaumière,
» Qui pourra consoler ma mère?... »
Et l'ange providentiel
De la main, lui montrait le Ciel.

« Qui n'a pas dans son existence
» Voué son cœur au pur amour?...
» J'aimais la grâce et l'innocence,
» Et j'étais payé de retour.
» Hélas, hélas ! mon cœur se brise...
» Qui protégera ma promesse?... »
Et l'ange providentiel
De la main, lui montrait le Ciel.

« Mourir, ma sœur, c'est peu de chose ;
» Je n'ai rien à me reprocher...
» Mais faudra-t-il que je repose
» Si loin de notre vieux clocher ?
» Mourir !... hélas ! pensée amère !
» Je ne verrai donc plus ma mère... »
Et l'ange providentiel
De la main, lui montrait le Ciel.

Et dans la main de la sœur grise,
La Croix semblait étinceler,
La Croix qui nous immortalise
Et seule peut nous consoler.
Le soldat, de sa lèvre humide,
Baisa trois fois la sainte égide...
Puis, l'ange providentiel
Vit une âme monter au Ciel.

PAGE DE L'IMITATION

Parlez, Seigneur, à ma pensée,
Parlez à votre serviteur ;
J'attends la céleste rosée,
Oui, vers vous s'élève mon cœur.

Parlez, parlez, Roi des prophètes !
Un mot, un accent, un soupir...
Et la lumière sur nos têtes
Comme un soleil va resplendir.

Parlez à mon intelligence,
Afin de mieux lui faire voir
Votre grandeur, votre indulgence,
Votre éternel et doux pouvoir.

Les prophètes, Moïse même,
Sans vous, je le sais, ne sont rien ;
Leur génie, ardent et suprême
Sans vous n'eût produit aucun bien.

Ils pourront, par leur éloquence,
Frapper les peuples et les rois...
Mais si vous gardez le silence,
Les cœurs seront sourds à leur voix.

Les prophètes montrent la lettre,
Sa majesté, ses dons puissants...
Mais vous seul, ô mon divin Maître,
Pouvez en découvrir le sens.

Oui, par eux, l'éternel mystère
Est proclamé dans tous les lieux...
Mais seul, vous rompez sur la terre
Le sceau qui le cache à nos yeux.

Ils publieront avec louanges
Vos célestes commandements...
Mais vous aidez, avec vos anges,
À leurs saints accomplissements.

Ils nous montreront bien la route
Qui mène vers le vrai bonheur...
Mais à celui qui vous écoute
Vous donnez la force et l'ardeur.

Ils sèmeront dans l'âme humaine,
Le germe de la Vérité...
Mais votre parole sereine
Donnera la fécondité.

Parole de vie éternelle,
Soutenez-moi dans ce sentier
Où, parfois, comme un roseau frêle,
Le moindre vent me fait plier !

Parlez pour consoler mon âme,
Pour me faire aimer la vertu,
Pour que votre saint Nom m'enflamme
Et relève un cœur abattu.

À M. L'ABBÉ F. MAGNUS

qui m'a fait l'honneur de me dédier son admirable chanson :
La lyre et l'épée.

AIR : *T'en souviens-tu ? disait un capitaine.*

Tu l'as comblée, ami, ma pauvre Muse ;
Et cependant je le dirai tout bas,
J'aime à la voir, rougissante et confuse ;
Tant de fierté perce en son embarras !
Dans tes couplets, quel essor, quelle audace !
Qu'il est brillant l'éloge de ta sœur !
Souffre aujourd'hui qu'elle te rende grâce.
Magnus, ton chant m'arrive droit au cœur.

De l'Amitié, dans nos cœurs, vit la flamme ;
C'est entre nous, à la vie, à la mort !
D'un vrai soldat, en toi j'ai surpris l'âme
Tu m'as prouvé le *mens divinitor*.
Prêtre d'élite et ravissant poète,
Quel avenir te garde le Seigneur !
De frais lauriers, je vois ceindre la tête ;
Magnus, ton chant m'arrive droit au cœur.

Pour mon pays et ma mère l'Église,
Ah ! je voudrais combattre dès demain,
Et dans mon sang, retrempe ma devise,
Tomber vainqueur, mon épée à la main !
Dans son fourreau, j'entends qu'elle tressaille,
En réclamant l'appel au champ d'honneur ;
Quand sonnera l'heure de la bataille ?...
Magnus, ton chant a fait vibrer mon cœur.

Servir son Dieu, comme le fit mon père,
C'est pratiquer le beau, le vrai, le bien ;
C'est être bon, pieux, vaillant, sincère,
C'est en un mot, être Soldat-Chrétien.
Bien mérité, ce titre est grand sans doute ;
Ta noble voix m'en décerne l'honneur.
Je bénis Dieu qui t'a mis sur ma route,
Magnus, ton chant a fait vibrer mon cœur.

L'AMAZONE DES ARDENNES

Auprès d'un gué de la Semoy,
Une amazone au doux visage
Arrêtait son beau palefroi,
Pour contempler le paysage.

Tout était charmant en ces lieux ;
Mais des trésors de la nature
Le plus doux, le plus merveilleux,
C'était cette beauté si pure.

Yeux veloutés, blancheur de lis,
Taille souple, cheveux d'ébène,
Fraîcheur de rose et pieds jolis,
Telle était la gentille Hélène.

Elle rêvait... or, à vingt ans,
Fille rêve bonheur, tendresse ;
Son cœur aimait depuis longtemps,
Un soldat brave et sans richesse.

Elle aperçoit, près du rocher,
Un nain boiteux et misérable
Qui tout près d'elle ose approcher
Et lui dit : « Soyez charitable ! ».

« Ma famille pleure un absent,
» On m'attend sur l'autre rivage... »
Il gémissait... elle consent
À le prendre en croupe au passage.

Le gué franchi, ce méchant nain
Pique des deux, saisit les rênes,
Soutient la belle de la main,
Et disparaît sous les vieux chênes.

Elle invoque le ciel tout bas,
Mais sa terreur devient profonde
Quand le nain dirige ses pas
Dans une grotte au bord de l'onde.

Grand Dieu, que devint-elle alors !
Le nain lui dit : « Gente amazone,
» Vois-tu briller tous ces trésors ?...
» Ils sont à toi, je te les donne.

» Oui, cet or et ces diamants,
» Moi seul, j'en suis maître suprême.
» Je connais tes bons sentiments...
» Cours enrichir celui qui t'aime !

» Je voulais éprouver ton cœur ;
» Il eut pitié de ma misère...
» Va, tu mérites le bonheur,
» Et tu l'obtiendras, je l'espère.

» Je suis le Gnome, ami des bons ;
» Avec ardeur je les protège...
» Mais aux méchants de ces vallons,
» Par contre je tends plus d'un piège. »

Elle accepta donc le trésor,
Mais pour les pauvres de l'Ardenne ;
Et le soldat bénit son sort,
Car il devint l'époux d'Hélène.

LE 21 JUILLET 1856

AIR : *On parlera de sa gloire, sous le chaume bien longtemps.*

La reconnaissance ordonne
De suspendre nos labeurs.
De lauriers verts et de fleurs,
Vite, tressons une couronne.
Ah! celui que nous fêtons,
C'est le Roi, le Roi lui-même !
Pour Léopold, apprêtons
Un agreste diadème.
La Belgique, en ce beau jour,
Salue un anniversaire
Que l'on révère.

Léopold est notre père :
À lui nos chants et notre amour.
Oui, tout notre amour !

Bonnes gens, sous les charmes,
Trinquons au meilleur des Rois,
Et disons à haute voix
Un mot d'histoire à nos familles.
Notre peuple, aimé de Dieu,
Le choisit entre les princes ;
Lui, se rendant à ce vœu,
Vint régner sur nos provinces.
Sage et ferme, tour à tour,
Il nous fit un sort prospère,
Un sort prospère.

Léopold est notre père ; etc.

Mais quel élan magnifique
Quand il nous vint en Juillet !
L'enthousiasme accueillait
Le premier Roi de la Belgique !
Que de pompe, que d'éclat !
Quelle époque solennelle !
Alors, aux lois de l'État
Il jura d'être fidèle.
Il fut à nous sans retour,
Car sa parole est sincère,
Toujours sincère.

Léopold est notre père ; etc.

À ce Roi qu'il favorise,
Dieu sembla tendre la main,
En préparant son hymen
Avec notre sainte Louise.
Leurs rejets glorieux
Sont l'espoir de la patrie.
Elle est maintenant aux Cieux.
Cette Reine si chérie !
Ange, du divin séjour,
Elle bénit notre terre,
Oui, notre terre.

Léopold est notre père ; etc.

Vingt-cinq ans ont fait éclore
Tant de calme et de bonheur !
L'aimable Loi du Sauveur
Chez nous est plus aimable encore.
Quand la discorde grondait,
Turbulente et meurtrière,
Notre Roi lui défendait
L'accès de notre frontière.
Dans les champs, comme à la cour,
On l'admire, on le vénère,
On vénère.

Léopold est notre père ; etc.

Que notre vivat rappelle
Longtemps ce vingt-un Juillet.
Où la nation allait
Voir s'ouvrir une ère nouvelle.
Le Roi vers la Liberté,
Qui garde un saint privilège,
S'incline avec piété.
Que Dieu toujours le protège !
Seigneur, Seigneur, en ce jour,
Exauce notre prière,
Notre prière !

Léopold est notre père :
À lui nos chants et notre amour,
Oui, tout notre amour.

LA MUSE AMBITIEUSE

AIR : *Bon ouvrier, voici l'aurore* (du Maçon).

Muse, écoutez, ma bien-aimée...
Restons dans notre petit coin ;
Pour atteindre à la renommée,
D'un grand talent on a besoin !
Près du foyer de la famille,
Puis aux lieux où l'amitié brille,
On m'aime, et mon sort est si doux !
Chantons tout bas... Sous la charmille.
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

Dans les pays où l'on rencontre
Des monts s'élevant jusqu'aux cieux ;
Dans ceux encore où Dieu nous montre
Mille dons vraiment merveilleux ;
Quoi ! vous errez... sans reconnaître
Que les lieux qui nous ont vus naître
Aux nobles cœurs sont les plus doux !
Mon humble toit vient d'apparaître...
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

Des Français la gloire éclatante
Vous séduit encor... je le sais ;
Ô Muse vraiment inconstante,
Vous rêvez à tous leurs succès !
Pensons plutôt à notre histoire ;
N'avons-nous pas plus d'une gloire
Dont les grands peuples sont jaloux ?...
Sur ce beau petit territoire,
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

En donnant l'essor à vos ailes,
Vous voulez lire les secrets
Des cieux, des sphères éternelles...
De Dieu respectons les décrets.
Humble chrétien, moi, je l'adore
Dans une fleur qui vient d'éclore,
Dans l'étoile aux rayons si doux ;
On est heureux quand on ignore...
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

Walcourt, 7 novembre 1849.

L'ALOUETTE ET LES MOINEAUX

AIR : *de la Ronde de la ferme et du château.*

Dans un beau pré, ceint d'aubépine.
Une alouette, au point du jour,
Chantait sous la voûte divine
L'hymne au printemps, l'hymne à l'amour ;
En s'élevant, vive et légère,
Elle semblait dire à la terre :
« Tout mon bonheur est dans les cieux ;
» Oui, voyez, je suis dans ma sphère...
» Tout mon bonheur est dans les cieux ;
» Disons mes chants harmonieux. »

Près de là, des moineaux frivoles
Babillaient au sein des buissons,
Ils disaient d'amères paroles
À l'alouette, à ses chansons.
— Toujours on la voit solitaire ;
Son dédain est chose bien claire... —
Mais l'alouette, au haut des cieux,
Répétait : « Je suis dans ma sphère ;
» Tout mon bonheur est dans les cieux ;
» Disons mes chants harmonieux. »

— Croit-elle donc, la mal-apprise,
Que l'on envie ici ses chants ?
Autant en disperse la brise
Dans la forêt et dans les champs.
Ce buisson ne lui suffit guère,
Il lui faut la nature entière... —
Mais l'alouette au haut des cieux
Répétait : « Je suis dans ma sphère, »
» Tout mon bonheur est dans les cieux ;
» Disons mes chants harmonieux. »

Ainsi, bien souvent le poète
S'isole du monde et du bruit,
Et, comme la vive alouette,
Son âme, vers le ciel, s'enfuit...
Alors la raillerie amère
Insulte au chanfre solitaire ;
Mais le poète insoucieux
Lui répond : « Je suis dans ma sphère ;
» Tout mon bonheur est dans les cieux :
» Disons mes chants harmonieux. »

LE PRÉSENT DE LAÏS

À Flore, un jour, pour rendre hommage,
Laïs, sœur des amours légers,
Choisissait les fleurs du bocage
Et les plus beaux fruits des vergers.

Le lis blanc, la rose vermeille,
L'œillet, l'acacia, l'iris
Font une charmante corbeille ;
Tous les yeux en sont éblouis.

Dans une autre, aussi belle encore,
On voit les fruits délicieux,
Ornés des perles de l'aurore,
Mûris sous un ciel radieux.

Mais Flore, la chaste immortelle,
En voyant ces dons ravissants :
« L'autel d'Aphrodite, dit-elle,
» Doit seul recevoir tes présents.

» Laïs, les hommages du vice
» Devant moi n'ont rien de flatteur ;
» Mais toujours je serai propice
» À l'innocence, à la candeur.

» Vois la modeste bergerette
» Qui s'avance d'un pied léger.
» Elle n'offre qu'une fleurette,
» Mon pouvoir va la protéger.

» Car aucun souffle délétère
» Jamais n'effleura sa pudeur :
» Et, dans son offrande sincère,
» Je vois l'emblème son cœur. »

LES VERTUS DE MONSIEUR CHOSE

AIR : *de la Bastringue.*

Bon Dieu, que je suis satisfait,
Quand Monsieur Chose
Est en cause !
Bon Dieu, que je suis satisfait...
Vraiment, c'est un homme parfait.

Jamais, dit-on, dans sa chaumière
Il ne va revoir son vieux père,
Car ce n'est qu'un pauvre berger...
Il craindrait de le déranger.

Bon Dieu, que je suis satisfait, etc.

Le triste aspect de l'indigence
Sur son cœur a tant d'influence
Qu'en hiver, chez lui, tous les jours,
Monsieur s'enferme à doubles tours !
Bon Dieu, que je suis satisfait, etc.

Est-il chez un grand personnage...
« Amen », voilà tout son langage ;
Oui, voulût-on lui faire voir
Que le blanc est d'un très beau noir.
Bon Dieu, que je suis satisfait, etc.

Avec la dernière obligeance,
Il prêterait son assistance ;
N'ayez pourtant besoin de rien...
Refuser lui coûterait bien !
Bon Dieu, que je suis satisfait, etc.

Frappé par l'envie ou la haine
Qu'un homme lui conte sa peine,
Il lui prouve par A plus B,
Que par sa faute il est tombé.
Bon Dieu, que je suis satisfait, etc.

Parfois, il vous fera la grâce
De vous promettre quelque place...
Ne soyez pas surpris, demain,
D'y voir son frère ou son cousin.
Bon Dieu, que je suis satisfait, etc.

Il fut jadis un peu faussaire,
Avec Thémis eut mainte affaire ;
L'argent depuis a lavé tout...
Et c'est Monsieur Chose partout !

Bon Dieu, que je suis satisfait,
Quand Monsieur Chose
Est en cause !
Bon Dieu, que je suis satisfait...
Vraiment, c'est un homme parfait.

LE MAUVAIS RICHE

AIR : *de la romance de Joseph.*

« L'hiver est bien long cette année...
» Tu gémis de froid et de faim »,
Disait une enfant consternée,
Pressant sa mère sur son sein.
« Mais espérons ; laisse-moi faire,
» Nous obtiendrons quelques secours.
» Mon Dieu, soyez-nous tutélaire !... »
La neige, hélas ! tombait, tombait toujours !

Voilà l'enfant qui s'achemine,
En tremblant, vers le vieux manoir...
D'un bal la musique argentine
Se mêlait au vent froid du soir.
« La charité !... c'est pour ma mère !... »
Le triste écho des alentours
Répondait seul à sa prière...
La neige, hélas ! tombait, tombait toujours !

« Ma mère a faim ; comme une proie,
» Le désespoir va la saisir !
» Pitié, pitié, dans votre joie...
» Un bienfait double le plaisir.
» Un peu de pain... notre souffrance
» N'a plus que vous seuls pour recours ;
» Dans vos mains est notre existence !...
La neige, hélas ! tombait, tombait toujours !

Enfin on ouvre la fenêtre ;
Son cœur se livre au doux espoir...
Mais on entend la voix du maître :
« Chassez les pauvres du manoir ! »
L'enfant tomba dans le délire,
Et les heureux restèrent sourds
Aux cris de la pauvre martyre !...
La neige, hélas ! tombait, tombait toujours !

On la chassa sans une obole.
Malheur !... à quelques pas plus loin,
Sans prononcer une parole,
Elle succomba de besoin.
Pendant ce temps, sa pauvre mère,
En vain attendait du secours ;
Qui peindra sa douleur amère ?...
La neige, hélas ! tombait, tombait toujours !

Le lendemain, devant sa porte,
Le châtelain, pâle, interdit,
Trouva la mendicante morte...
Alors sa raison se perdit.
Et Dieu depuis, dans sa colère,
Lui fait répéter tous les jours :
« Pitié !... non, non !... c'est pour sa mère !...
La neige, hélas ! tombait, tombait toujours !

LE DÉMON DES EAUX

Ma mère, on a frayé la glace.
J'y veux aussi marquer ma trace :
J'aurai les patins les plus beaux !
Ivan, il te faudrait un guide ;
Car c'est un jeu souvent perfide.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Tu n'iras pas : crois-en ta mère.
Dans mainte crique solitaire,
Il tend de sinistres réseaux.
Et parfois, pour dresser un piège,
Il se sert de blanche neige.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Songe à cet enfant de ton âge
Qui se noya près du barrage,
Qu'on repêcha dans les sureaux.
En le revoyant, froid et blême,
Mourut sa mère à l'instant même.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Oh ! toute mère est inquiète,
Quand le lac, en hiver reflète
La vaine image des joyaux.
Les enfants sont si téméraires...
Que leurs jeux alarment les mères !
Mon fils, crains le démon des eaux.

Dès qu'il vous voit tous sur la glace
Il vient bien vite à la surface,
De vous, il choisit les plus beaux ;
Et quand vous glissez à la file,
Il rompt cette glace fragile.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Caché sous la prêle et la mousse,
Il séduit avec sa voix douce
Qui monte au-dessus des roseaux.
Puis, il ouvre un linceul verdâtre,
Où git plus d'un petit folâtre.
Mon fils, crains le démon des eaux.

— Mère, faut-il donc que l'on souffre
Ce méchant, toujours dans son gouffre
On peut le tuer sous les flots !
— Ivan, pourquoi cette colère,
Voudrais-tu chagriner ta mère ?
Mon fils, crains le démon des eaux.

LA BONTÉ

Non rien n'émeut, non rien n'enchanté
Plus que l'élan d'un noble cœur,
Dont la bonté vraiment touchante
S'épanouit comme une fleur.

Charme divin, vertu native,
Au moindre contact offensant,
Elle imite la sensitive
Et se replie en frémissant.

Mais que dans l'ombre un rayon passe,
Que l'aube ramène un beau jour ;
Elle renaît, s'ouvre avec grâce,
Exhalant des parfums d'amour.

Ah ! c'est dans le cœur d'une mère,
Sublime chef-d'œuvre des cieux,
Qu'elle a placé son sanctuaire,
Et se divinise à nos yeux.

La bonté, dans son énergie,
Fit éclore la Charité ;
Sainte vertu que Dieu convie,
Au banquet de l'Éternité.

Ah ! la bonté pleine de charmes
Au repentir ouvre ses bras ;
Faire le bien, sécher des larmes,
Voilà son bonheur ici-bas.

Vertu sympathique et charmante,
Toi, la force dans la douceur,
Étends sur nous ta main clémentine,
Anime à jamais notre cœur !

Ayons bon cœur, et la nature
Va nous montrer ses dons touchants.
Ayons bon cœur, et la Foi pure
Nous consolera des méchants.

L'ARDENNE ET F. NICOLAÏ

Le printemps que le pauvre acclame
Succède à l'hiver rigoureux ;
Ses beaux rayons consolent l'âme
Du vieillard et du malheureux.
Semblable à lui, sur nos bruyères,
Nicolai vient de venir ;
Il console bien des misères,
Le pauvre espère en l'avenir.

Aussi nombreux que les feuilles des chênes,
Les bienfaits de Nicolai,
Sont répandus dans nos Ardennes...
Que le Seigneur soit avec lui !

L'aïeul le cite pour exemple,
À son foyer calme et serein ;
Le bon pasteur, au sein du temple,
Apprend son nom à l'orphelin ;
L'écho du rocher séculaire,
Avec l'Ourthe au rapide flot,
Tout redit ce nom tutélaire :
Nicolai de Stavelot !...

Aussi nombreux que les feuilles des chênes, etc.

Si dans la carrière des armes
S'illustrent parfois les guerriers,
Leur gloire coûte tant de larmes !
On voit du sang sur leurs lauriers ;
Mais ceux qui, par la bienfaisance,
Cherchent à se rendre immortels,
Sont grands comme la Providence ;
Le monde leur doit des autels !

Aussi nombreux que les feuilles des chênes, etc.

Des montagnards de la Belgique
Jamais le cœur ne fut ingrat ;
Car la fleur de l'honneur antique
Brille en eux de tout son éclat.
Oh ! oui, paix, bonheur et louanges
À l'ami de l'humanité !
En lui se sont cachés les anges
Sous les traits de la Charité.

Aussi nombreux que les feuilles des chênes,
Les bienfaits de Nicolai,
Sont répandus dans nos Ardennes...
Que le Seigneur soit avec lui !

À CHEVAL

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

À cheval ! oui, mon âme est fière,
Chaque fois, ô brave coursier,
Que je puis saisir ta crinière
Et chausser après l'étrier.
De ta course, ardente et rapide,
Parfois les vents semblent jaloux ;
L'élan généreux est ton guide...
Amis, volons au rendez-vous !

À cheval ! et prouvons encore
L'éclatante réalité,
De l'apologue du Centaure
Que les anciens ont inventé.
Je cède au beau feu qui t'enflamme,
À mes ordres tu te résous,
Dans ton instinct passe mon âme...
Ami, volons au rendez-vous !

À cheval ! dans la forêt sombre,
Le printemps refléurait encor,
La violette éclot dans l'ombre ;
L'oiseau modère son essor.
Au bois tout est paix et silence ;
Y rêver est toujours si doux !
J'y passerais mon existence...
Ami, volons au rendez-vous !

À cheval ! savourons l'ivresse
Et les pensers tumultueux
Que l'on trouve dans la vitesse
De ton galop impétueux !
Vois... la poésie et sa grâce
Semblent surgir autour de nous ;
Oui, tout nous sourit dans l'espace...
Ami, volons au rendez-vous !

À cheval ! l'Amitié m'invite,
L'Amitié, ce rare trésor ;
Ami, partons, oh ! partons vite,
Renaissiez, Pollux et Castor !
S'aimer, mon Dieu, quelle merveille,
Et combien le prouver est doux !
L'Amitié m'attend sous la treille...
Ami, volons au rendez-vous !

À cheval ! dans l'impatience,
Rose m'attend... c'est mon amour.
Il faut abréger la distance,
Cela fuit si vite un beau jour !
Oui, le bonheur est éphémère,
Le temps rapide en est jaloux...
Rose m'attend près de sa mère,
Ami, volons au rendez-vous !

À cheval ! la trompette sonne...
C'est pour escorter l'étendard ;
Déjà mon cœur d'orgueil frissonne ;
Après, je soupire à l'écart...
Ah ! quand donc aux champs de la gloire,
Français, irai-je comme vous ?
Ô rêve à jamais illusoire !
Là, pour nous, point de rendez-vous !

Mai, 1857.

LA MUSE BELGE

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Elle aime la grâce voilée
Comme la virgée avant l'hymen,
Comme l'étoile du matin,
Comme la sainte immaculée.
Mais, quand elle chante l'honneur,
La foi, l'amour ou la valeur,
Sa voix grandit dans la vallée.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Elle sait respecter l'enfance,
Ce tendre fruit qui doit mûrir,
Au doux soleil de l'avenir,
Pour l'honneur et pour l'espérance.
Jésus l'a dit : Malheur à ceux
Qui, de mes petits aux yeux bleus,
Troubleraient la jeune innocence !

Ô Muse Belge, en la chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

La nature souvent l'invite
À célébrer ses doux présents.
Ses chants sont purs comme l'encens
Qu'au ciel offre un jeune lévite.
Dans les guérets et dans les bois,
Elle recueille mille voix,
Dont le charme la sollicite.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Mais pour prouver à la Belgique
Au jour terrible du danger,
Qu'elle ne craint pas l'étranger,
Elle a plus d'un chant énergique.
Son hymne enfante les héros ;
Elle réveille les échos
Que frappe un cri patriotique.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Elle suit le vieux légendaire
Pour recueillir, au pied des monts,
Dans les hameaux, dans les vallons,
Les chants, les récits de naguère.
Puis, riche d'un charmant butin,
Exhalant la rose et le thym,
Elle revient heureuse et fière.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Muse, par toi la jeune fille
Voit se peindre le doux espoir,
Le pur amour, le saint devoir,
Tous ces trésors de la famille !
Et les roses de la pudeur,
La beauté, l'aimable candeur
Forment son escorte gentille.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Dieu de bonté, Dieu de nos pères,
Si tu la pares du laurier,
C'est qu'elle chérit le foyer,
Où le travail retient nos mères.
La patrie a tous nos amours :
Seigneur, Seigneur, fais que toujours
Flamands et Wallons restent frères !

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

L'AGNEAU À LA CRÈCHE

Le lendemain de la naissance
Du charmant Dieu de l'innocence,
Un berger vint avec sa sœur,
Pour offrir à l'Enfant céleste,
Les dons d'une famille agreste
Et leur agneau plein de douceur.

Ils ont appris le saint message
Par les pasteurs du voisinage ;
Le couple accourt, joyeux et prompt.
Voyez la jeune pastourelle ;
La foi s'épanouit en elle
Et la pudeur orne son front !

Qui n'aimerait aussi son frère,
Ce berger robuste et sincère,
Vêtu de sa peau de mouton ?
Tenez, déjà son œil se mouille,
La tête nue, il s'agenouille,
En s'appuyant sur son bâton.

Pendant qu'à genoux, dans l'étable,
Devant le Rédempteur aimable,
Ils inclinent leurs fronts tremblants ;
Le jeune agneau court à la crèche,
Et de Jésus voilà qu'il lèche
Les mains et les petits pieds blancs...

Le pasteur rougit et s'empresse,
Redoutant que cette caresse
N'importune le doux Sauveur :
Mais, aussitôt, la Vierge Sainte
Lui dit : « Berger, soyez sans crainte,
» La Grâce aime tant la candeur ! »

Et Jésus se mit à sourire,
En glissant sa main, sans rien dire,
Dans la molle et blanche toison :
Sur ce doux groupe symbolique,
Des anges disant un cantique,
Jetaient des roses à foison.

Ensuite la brune bergère
Offre à la Sainte Vierge-Mère
Un joli fuseau de Nachor,
Une corbeille de beaux langes,
Du lait savoureux, des oranges,
Et du miel exquis du Thabor.

La Vierge dit : « Oui, mais j'y pense,
» Que vous donner pour récompense,
» Pastourelle au cœur pur, humain ? »
Elle répondit attendrie :
« Du saint Enfant, je vous en prie,
» Ô laissez-nous baiser la main ! »

LE PÂTRE MAUDIT

Avez-vous, dans l'Ardenne antique,
Visité le mont de Mousny ?
Une légende symbolique
Plane sur ces blocs de granit.
Jadis, un berger menait paître
Sur la pente un troupeau nombreux,
Quand de loin, il vit apparaître
Un homme pâle et soucieux.

Il allait en pèlerinage,
Implorer l'aide et les bienfaits
D'un saint dont la pieuse image
Est chère à tous les Ardennais.
Mais la chaleur était intense ;
Le front baigné par la sueur,
Le pauvre pèlerin s'avance
En sentant défaillir son cœur.

En été, le soleil calcine
L'humble bruyère sur nos monts ;
Plus d'abeille qui la butine,
Et l'eau tarit dans les vallons.
L'herbe même semble une cire
Qui fond aux ardeurs d'un bûcher ;
L'astre attache un morne sourire
Au front de l'aride rocher.

Sur le flanc du mont solitaire
Le pâtre, ennemi du bon Dieu,
De pain frais, de lait salubre,
Se délectait sous le ciel bleu.
« Pitié ! dit l'homme au teint livide,
» Pitié, ma voix te bénira :
» Étanche un peu ma soif avide
» Et saint Thibaut te le rendra... »

Mais le berger inexorable
Répond au inalheureux chrétien :
« Que Satan te soit secourable !
» Arrière ! de moi, n'attends rien. »
Le mendiant part sans mot dire,
Mais à vingt pas de ce méchant,
S'assied, le regarde et soupire,
Puis il baisse son front brûlant...

Le pâtre, que Satan conseille,
D'un ton haineux : « Vas-tu partir ? »
Dit-il, « car ma fureur s'éveille
» Contre ton insolent désir. »
Tandis qu'à sa menace altière
Le pauvre cède lentement,
Le cruel saisit une pierre
Et la lui jette en blasphémant !

Mais soudain, une main divine
A pétrifié le berger ;
Lui, ses moutons sur la colline
En granit se sont vu changer.
Et la légende ajoute encore
Que le pèlerin triste et beau
Était Jésus qui, dès l'aurore,
Allait visiter saint Thibaut.

CANTIQUE DES TROIS ENFANTS

Merveilles de la Providence,
Œuvres de la Toute-Puissance,
Bénissez le Seigneur !
Sa main, du couchant à l'aurore,
D'un mot partout vous fit éclore,
Célébrez sa grandeur !

Anges couronnés de lumière,
Esprits d'amour et de prière,
Bénissez le Seigneur !
Azur du ciel, sublime voûte,
Où l'espérance prend sa route
Célébrez sa grandeur !

Soleil joyeux, qui nous éclaire,
Lune aux clartés douces et chères,
Bénissez le Seigneur !
Astres brillants dans la nuit sombre,
Dont l'Éternel seul sait le nombre,
Célébrez sa grandeur !

Lumière, qui charmes le monde,
Et vous obscurité profonde,
Bénissez le Seigneur !
Éclairs, ouragans et tonnerre,
Prompts ministres de sa colère,
Célébrez sa grandeur !

Brises tièdes et bienfaisantes,
Chaleurs fécondes et puissantes,
Bénissez le Seigneur !
Frimats dont rigueur sévère
Sert à purifier la terre,
Célébrez sa grandeur !

Et vous, ô pluie, ô fraîche ondée,
Par qui la terre est fécondée,
Bénissez Seigneur !
Aquilons aux ailes rapides,
Et vous zephyrs légers, timides,
Célébrez sa grandeur !

Torrents, vous, profondes ravines,
Des montagnes et des collines,
Bénissez le Seigneur !
Glace et givre, attachés aux branches,
Et vous terribles avalanches,
Célébrez sa grandeur !

Terre féconde, œuvre sublime,
Des sommets bleus et de l'abîme,
Bénissez le Seigneur !
Monde qu'il fit d'une parole,
Globe de l'un à l'autre pôle,
Célébrez sa grandeur !

Monts parés de neige éternelle,
Que l'aigle seul frôle de l'aile,
Bénissez le Seigneur !
Beau jour qui vois fleurir la rose,
Toi, nuit, pendant que tout repose,
Célébrez sa grandeur !

Rocs sourcilleux, hautes montagnes,
Coteaux ombrageant les campagnes,
Bénissez le Seigneur !
Belles fleurs, verdure odorante
Que notre sol partout enfante,
Célébrez sa grandeur !

Sources filtrant aux pieds des chênes,
Lacs azurés, claires fontaines,
Bénissez le Seigneur !
Fleuves aux ravissantes rives,
Vous mers aux vastes perspectives,
Célébrez sa grandeur !

Poissons dont la foule innombrable
Remplit l'Océan redoutable,
Bénissez le Seigneur !
Oiseaux qui chantez dans l'espace.
Des hymnes d'amour et de grâce,
Célébrez sa grandeur !

Vous bêtes de luxe et de somme,
Soumises à la voix de l'homme,
Bénissez le Seigneur !
Et vous, ô justes, dont la race
Verra l'Éternel face à face,
Célébrez sa grandeur !

Israël, nation choisie,
Pour donner le jour au Messie,
Bénissez le Seigneur !
Fils d'une race glorieuse,
En tout temps, et d'une âme heureuse,
Célébrez sa grandeur !

Vous prêtres, riches de mérites,
Et vous, légions de lévites,
Bénissez le Seigneur !
Vous, serviteurs incorruptibles,
Que son amour rend invincibles,
Célébrez sa grandeur !

Âmes faites pour la justice,
Anges de paix, de sacrifice,
Bénissez le Seigneur !
Cœurs humbles où Dieu se repose
Comme le parfum dans la rose,
Célébrez sa grandeur !

Et vous, Misaël, Ananie
Et vous aussi, jeune Azarie,
Bénissez le Seigneur!
Ensemble, au milieu de la flamme,
N'ayant qu'un cœur, n'ayant qu'une âme,
Célébrez sa grandeur !

LE CHANT DU PEUPLIER

AIR : *de Roland.*

Que chantes-tu, beau peuplier,
Lorsque la nuit vient à descendre ?
Le vent du soir, à ton clavier,
Module un air toujours si tendre.

Je chante pour les beaux sillons
Que la forêt de blé nous voile ;
Je chante pour les doux rayons
De la première et chaste étoile.
Je chante encore à nos Sylvains
L'appel des vives Mélusines ;
Vois-les danser à mes refrains,
Sur le sommet de ces collines...
Que chantes-tu, beau peuplier, etc.

Je chante pour calmer le cœur
De l'homme qui se désespère ;
Et je lui prouve avec douceur,
Que la nature est bonne mère.
Tu vins au milieu de ces champs,
Le front couvert d'un voile sombre ;
Tu pars, oubliant les méchants,
Et sur ton front il n'est plus d'ombre...
Que chantes-tu, beau peuplier, etc.

Que la brise ne souffle pas,
Que le frais zéphir se repose,
Je puis te dire encor bien bas,
Quelque douce et riante chose.
Ma feuille tremble à tous moments
Comme ceux que l'espoir agite,
Et je bénis les cœurs aimants,
Dont la tendresse est sans limite.
Que chantes-tu, beau peuplier, etc.

Parfois, je semble tressaillir...
C'est que des âmes émigrées,
Près de moi, viennent recueillir
Leurs souvenirs adorés.
Alors je chante avec amour
Pour ces absentes que l'on pleure...
Pourquoi pleurer en ce séjour ?
Un si beau ciel est leur demeure !
Que chantes-tu, beau peuplier, etc.

Je chante au crépuscule d'or
L'Arbitre saint de la nature ;
Oui, je le chante quand tout dort,
Moi, sa plus humble créature.
La nuit, ces beaux lieux sont déserts ;
L'ombre y règne avec le silence...
C'est l'heure de mes doux concerts,
Je bénis Dieu dans votre absence.

Chante toujours, beau peuplier...
La nuit rêveuse va descendre ;
Puisse la brise à ton clavier
Moduler son chant le plus tendre !

*N.-D. del Cherra, près Durbuy,
28 mai 1852.*

FAIS CE QUE DOIT, ADVIENNE QUE POURRA.

On parle de l'honneur en parlant de mon père.
BENOÎT QUINET.

AIR : *Te souviens-tu ? disait un capitaine.*

Mon père, un jour, me tenait ce langage,
Dans son jardin étagé sur nos monts...
Je l'écoutais, comme on écoute un sage
Qui de la vie enseigne les leçons.
Oui, si tu veux que Dieu te favorise,
Suis mes conseils... chacun profitera.
Ô mon enfant, adopte ma devise :
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Sache garder intacte, franche et pure,
Cette fierté, trésor d'un noble cœur ;
Des grands, jamais, ne sois la créature,
Mais sois toujours un appui du malheur.
À ton foyer la pénible indigence,
Un jour, mon fils, peut-être s'assiéra...
Ah ! malgré tout, conserve l'espérance...
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Pour un soldat, la seule politique
C'est de chérir son drapeau, son pays ;
Sois toujours fier de servir la Belgique,
La liberté protège tous ses fils !
Que l'étranger menace ta patrie,
Partout ici, ce cri retentira :
« Plutôt mourir que de la voir flétrie ! »
Fais ce que dois, advienne que pourra.

L'honneur, mon fils, qu'il devienne ton guide
Soit que le sort te favorise ou non ;
L'homme de cœur n'a que lui pour égide ;
Honneur vaut plus que richesse et renom.
L'honneur, mon fils, c'est la plus belle plume
Qu'à ton chapeau ma main attachera.
Sache rester fidèle à ma coutume...
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Adore Dieu, dans sa bonté suprême,
Dans son amour et dans sa majesté...
Le chêne altier, la fleurette elle-même,
Semblent parler de la Divinité.
Non, sans la foi, point de bonheur sur terre,
Point d'avenir qui nous consolera.
Sers bien ton Dieu... puis, ainsi que ton père,
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Ainsi parlait ce soldat de l'Empire,
Au sein des champs par ses mains cultivés ;
Et, dans mon cœur, où je le voyais lire,
C'est pour toujours que ces mots sont gravés !
Sa noble voix, maintenant est glacée ;
Le jour s'éloigne où mon père expira ;
Mais sa devise est là, dans ma pensée :
Fais ce que dois, advienne que pourra.

L'ALOUETTE DE LA PRISON

Musique de M. P.-M. Mary, de Mons.

Que fais-tu donc, vive alouette,
Dans ta cage près du geôlier ?
L'écho de ton chant printanier
En ces tristes lieux se répète.

Est-ce le doux besoin d'amour,
Ou quelque rayon d'espérance
Qui vient t'animer en ce jour,
Dans l'asile de la souffrance ?
N'es-tu pas prisonnière aussi ?
Plus de liberté, de tendresse !
Et, quand tu nous peins l'allégresse,
Ta compagne est bien loin d'ici.

Par les humbles et les petits
Dieu souvent daigne nous instruire.
Captive même, tu redis
Des chants qu'un air plus libre inspire.
Dieu voudrait-il prouver par toi,
Que l'innocence et le courage,
Dans les fers, comme dans l'orage,
Doivent garder espoir et foi ?

Tu dominais les vastes champs,
Aux premiers rayons de l'aurore,
Et si haut s'élevaient tes chants
Que se perdait ta voix sonore.
Tu saluais, de ta chanson,
L'azur où pâlassait l'étoile.
Pauvre oiseau ! cette sombre toile
Est ton ciel et ton horizon !

Ah ! que tes accents enchanteurs
Dès le point du jour retentissent !
Il est beau d'essuyer les pleurs
Des infortunés qui gémissent.
Cher oiseau, bénis ton destin
Heureux qui, sous le poids des chaînes,
Peut consoler encor des peines
Par un harmonieux refrain.

Reste toujours, vive alouette,
Dans ta cage près du geôlier ;
Et que ton hymne printanier
Comme un chant d'espoir s'y répète.

LA FÊTE D'UNE MÈRE

Les Fleurs.

Mes sœurs, voyez-vous pas, gracieuse et vermeille,
Roseline accourir, brune enfant aux yeux doux ?
De nos dons printaniers remplissons sa corbeille ;
Elle fête sa mère, oh ! quel beau jour pour nous !

Roseline, cueillez ma fleur épanouie ;
La fleur de l'égantier dans toute sa candeur.
Je suis jaloux d'offrir une tige fleurie
À celle dont l'amour fait tout votre bonheur !

Pâle fleur du fraisier, quoique peu glorieuse,
Je promets des trésors ; et, pour vous cependant,
Je renonce à gonfler la pulpe savoureuse,
À mûrir le nectar de mon fruit odorant.

Myosotis éclos auprès de la fontaine,
Des beaux yeux de la Vierge, on dit que j'ai l'azur.
Enfant, je sais pourquoi l'aube ici vous amène :
Penchez-vous jusqu'à moi ; votre front est si pur !

Ne me négligez pas ; obscure violette,
Je fleuris pour vous seule au bord du frais sentier
Le muguet, mon voisin, vous appelle en cachette :
Emportez nos parfums à votre heureux foyer.

La Madone des champs s'abrite entre mes branches ;
Que de fois l'aubépin, pour vous, surprit des vœux !
Votre mère, en priant, sous mes étoiles blanches,
Recevra mon bouquet, ce soir dans ses cheveux.

À la rose unissez l'iris de la prairie,
Le bluet des sillons, au genêt des côteaux ;
Comme vous, nous fêtons une mère chérie :
À vous, tous nos parfums, à vous, tous nos joyaux !

JOSSINE DE FLORANGE

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Disons encor, disons de nos Ardennes,
Une légende, un récit vénéral.
Au pied des monts, couronnés par des chênes,
Est un refuge au malheur consacré.
Oh ! que d'amants, touchés par la souffrance,
Ont recouvré, dans ce calme séjour,
Avec la foi la céleste espérance.
L'amour du ciel épure tout amour.

Or, en ces temps, une vierge suave
Au jeune Énard avait promis son cœur.
Il était beau, noble, croyant et brave ;
Pour la patrie il vole au champ d'honneur.
Plus tard, hélas ! on vint dire au bel ange,
Qu'Énard, loin d'elle, avait perdu le jour !
Elle entre, en pleurs, au cloître de Florange...
L'amour du ciel épure tout amour.

Après trois ans, ô mortelles alarmes !
Revient celui que Jossine croit mort !
Tendres amants, vous comprenez leurs larmes,
Vous déplorez ce trop funeste sort !
Le pauvre Énard, près de la Carmélite,
Le cœur navré, vint chercher un séjour.
Jossine apprit qu'il s'était fait ermite.
L'amour du ciel épure tout amour.

Quand l'Angelus tintait à l'ermitage,
Alors tous deux priaient avec ferveur :
On entendait un céleste langage :
Espoir, espoir ! dans un monde meilleur !
Pendant vingt ans, ne parler qu'en prières,
Fut leur destin... Et, sans se voir un jour,
Ils ont vécu, croyants et solitaires.
L'amour du ciel épure tout amour.

Mais un matin, à l'heure habituelle,
La cloche, hélas ! fit silence au vallon...
Jossine vit l'âme la plus fidèle,
Dans les beaux cieus, se frayer un sillon.
Elle pria, la pauvre désolée,
Disant un nom aux échos d'alentour.
Dieu, près d'Énard, rappela l'exilée.
L'amour du ciel épure tout amour.

LE MÉDECIN DE L'AMITIÉ

AU DOCTEUR JOUNIAUX.

AIR : *de la pipe de tabac.*

Allons, préparez-vous, ma Muse,
À célébrer un bon docteur,
Qui possède la joie infuse,
Et vous ferait croire au bonheur.
Être à cheval sur l'Espérance,
Prendre le chagrin en pitié,
Mes bons amis, c'est l'ordonnance,
Du médecin de l'amitié.

Oui, de l'amitié militaire,
C'est le digne représentant ;
Il sait la fêter à plein verre,
Et l'ennoblir par son talent.
On n'est pas tous dans l'opulence...
Mais, qui donc ne l'a pas payé,
Avec de la reconnaissance,
Le médecin de l'amitié ?

Voyez, il aborde un malade...
Son air est joyeux et dispos ;
Il lui chante quelque roulade,
Ou lui débite un gai propos.
Rendre à ces gens, la confiance,
C'est les rétablir à moitié.
Aussi, comme il suit l'ordonnance,
Du médecin de l'amitié !

Reprendre du poil de la bête,
Après un orageux festin,
Voilà l'infailible recette
Qu'il nous donne de grand matin.
Au mal, ainsi, sans violence,
Il est bientôt remédié.
Retenons donc bien l'ordonnance,
Du médecin de l'amitié.

Quand la besogne nous chagrine,
Plus d'un, prompt à l'invention,
Plus d'un de nous, on l'imagine,
A quelque indisposition.
« Non, non, peste de l'indolence ! »
S'est-il bien souvent écrié ;
« À cheval ! » voilà l'ordonnance,
Du médecin de l'amitié.

Fuir les esprits atrabilaires,
Fêter le vin et le faro,
Donner au diable les faux frères,
Sur les pédants crier : « haro ! »
Puis, espérer meilleure chance,
Du sort fût-on disgracié...
Mes bons amis, c'est l'ordonnance,
Du médecin de l'amitié.

De l'Escaut aux bords de la Meuse,
Chacun connaît ce bon vivant,
Et sa morale si fameuse :
« S'aimer bien et vieillir gaiement. »
Or, voulons-nous voir la souffrance
Chez nous, ne mettre plus le pied ?
Mes amis, suivons l'ordonnance,
Du médecin de l'amitié.

RESSOUVENIR

Hier, combien mon âme fut heureuse,
Dans le hameau, j'entendis un enfant
Qui, tout joyeux, fredonnait LA FILEUSE,
Près de sa mère, il était triomphant.
Mon cœur s'émut d'une sainte espérance ;
Et dans mes yeux, des pleurs vinrent briller.
Je me disais : je plais à l'innocence ;
On me reçoit à l'agreste foyer !

LES SARCLEUSES

« Sarcleuses, au milieu des champs,
Où l'alouette nous devance,
Mêlons nos voix à ses doux chants,
Afin que le travail avance.
Pour ses petits, craignant la faim,
L'oiseau dès l'aurore s'agite...
Le pain qu'on gagne de sa main,
Est bon au cœur et nous profite !

» Tous ces blés vont devoir plus tard,
De beaux épis à la sarcleuse ;
Dieu nous en réserve une part...
La part de Noémi, l'heureuse !
Non, que rien n'échappe à nos yeux...
Chardons et parasites herbes,
Tout, jusqu'au bluet gracieux,
La nielle et les pavots superbes.

» Le pasteur, dimanche matin,
Disait une chose bien vraie :
Pour qu'un champ donne de bon grain
Il faut n'y point laisser d'ivraie... »
Pour nos cœurs, il parlait ainsi...
Mais partout où l'ivraie abonde,
Il faut l'arracher sans merci...
Et la moisson sera féconde.

« Hélas ! dans les grandes cités,
Les jeunes filles des fabriques,
En des lieux souvent infectés,
Jalousent nos travaux rustiques.
Nous vivons sous les vastes cieus,
Nous aspirons l'air des campagnes,
En chantant des refrains joyeux...
Ah ! plaignons nos pauvres compagnes.

» L'angélus sonne et l'astre d'or
Va bientôt finir sa carrière...
Ouvrons à Dieu notre âme encor,
Ensemble faisons la prière.
Nos mains que durcit le labeur
Pieusement se sont croisées...
Ah ! la prière met au cœur
La paix et les bonnes pensées... »

Depuis que, ramenant le jour,
L'aube apparut sur les montagnes,
Que de chants ont dits, tour à tour,
Les pauvres filles des campagnes !
Mais, avec les derniers rayons,
A fui l'heure laborieuse...
On n'entend plus dans les sillons
Le chant naïf de la sarcleuse.

LA MORT DE L'ARABE

Qui va pleurer sur mon tombeau ?...
Ah ! ce n'est point Fathma, la fière.
Au temps passé, sur ce coteau,
J'étais la vigne, elle, l'ormeau ;
Fathma gît sous la froide pierre.

Qui va pleurer sur mon tombeau,
Aux lieux qu'illustra mon courage ?...
Le ciel est si profond, si beau !...
Mais j'y vois planer un corbeau,
Qu'attire le champ du carnage.

Qui va pleurer sur mon tombeau ?
Ah ! s'il pouvait renaître encore,
Ce noble ami, ce cour jumeau,
Dont le sang rougit le ruisseau,
Mon œil, en paix, pourrait se clore !

Qui va pleurer sur mon tombeau ?
Ah ! ce ne sera point ma mère !
Pauvre orphelin, sur mon berceau,
La fatalité mit son sceau !
Enfant sans nom, maudis ton père !

Qui va pleurer sur mon tombeau ?...
C'est ma belle et vaillante épée !
Elle a conquis ce vieux drapeau ;
De la pointe jusqu'au pommeau
De pleurs de sang elle est trempée.

Qui va pleurer sur mon tombeau ?...
C'est mon brave cheval de guerre ;
Il me flaire, oh ! poignant tableau !
Et dans son œil si doux, si beau,
Je vois poindre une larme amère !

Qui va pleurer sur mon tombeau?...
Un chrétien m'a dit, l'âme émue,
Que dans la tombe, un jour nouveau,
Nous sert de guide et de flambeau...
Que son Dieu dessille ma vue!

CHARLOTTE D'AUTEL

La peste a franchi les montagnes
Sur l'aile du vent meurtrier;
L'affre et l'horreur sont ses compagnes;
La mort la suit, cruel limier.
Et, plus terrible que la guerre,
Que la famine au front hideux,
Du palais et de la chaumière
Elle fait un désert affreux.

Muse, ceins ton front de verveine:
C'est dans nos paisibles hameaux,
Dans notre bien-aimée Ardenne,
Qu'on endure ces tristes maux!
La mort entasse, pêle-mêle,
Pauvres, nobles et paysans,
Et frappe de sa faux cruelle
Jusqu'au pasteur en cheveux blancs.

Pour conjurer l'épidémie,
Qui partout répand la terreur,
Mère du Christ, Vierge Marie,
Chacun t'invoque avec ferveur.
Et, bientôt, une sœur des anges
Accourt... c'est Charlotte d'Autel;
Marie, objet de ses louanges,
La désignait du haut du ciel.

Charlotte est de noblesse antique,
Et pure comme un lis charmant;
La pitié la plus angélique
Parle dans son regard aimant.
Dix-neuf printemps forment son âge,
Son corps est frêle et délicat,
Mais un héroïque courage
Sur son front brille avec éclat.

S'animant d'une ardeur céleste,
Intépide, soir et matin,
Elle court affronter la peste,
Et tient un crucifix en main.
Aux uns, elle rend l'existence,
Par ses nobles et saints efforts;
Et, quand il n'est plus d'espérance,
Charlotte ensevelit les morts.

Cette admirable jeune fille,
Au cœur vaillant, plein de bonté,
Du foyer de chaque famille,
Était la sœur de charité.
Et quand l'épidémie affreuse
Eut perdu son venin mortel,
L'Ardenne redevint heureuse,
Et bénit Charlotte d'Autel.

On lui voua, pour récompense,
Un pré que l'on appelle encor:
Le champ de la reconnaissance;
L'Ourthe en vient caresser le bord.
Dans ces lieux, où la jeune fille
Laisse un immortel souvenir,
Plus embaumée et plus gentille,
La fleur aime à s'épanouir.

LE REGARD DE MA SŒUR

Ô doux regard de femme,
Où sourit tant de cœur,
Doux regard de ma sœur,
Viens éclairer mon âme!

Il est sincère, il est profond,
Et tout empreint de rêverie;
Que de pensées on voit au fond
De ce miroir de poésie!
Bien mieux que la bouche il saura
Vous dire: «Je hais», ou bien «j'aime».
Et vous lirez tout un poème,
Quand pour ma mère il brillera.
Ô doux regard de femme, etc.

À l'extrême douceur, souvent,
Ce regard noblement allie
Tout le feu du saint dévoûment,
Et la plus tendre sympathie.
Ma sœur est un frêle roseau,
Une fleur douce et délicate;
Mais quelle force d'âme éclate,
Dans son regard timide et beau!
Ô doux regard de femme, etc.

Parmi les fleurs il a trouvé,
— Ô fleurs, vous faites tous ses charmes! — (1)
Ce délicieux velouté
Où la rosée a mis ses larmes.
Bonne Élixa, doux cœur aimant!
Que de fois j'ai vu sa paupière,
S'humecter, ô mon noble père,
À l'aspect de ton monument!
Ô doux regard de femme, etc.

Un peintre ne saura jamais,
Retracer la vive étincelle,
De ces grands yeux couleur de jais,
Où rayonne une âme si belle.
Puisse le bonheur et l'espoir
Y resplendir longtemps encore,
Comme on voit une pure aurore
Promettre et tenir un beau soir!

Ô doux regard de femme,
Où sourit tant de cœur,
Doux regard de ma sœur,
Viens éclairer mon âme!

(1) La sœur de notre poète a, comme lui, un remarquable talent qu'elle ne doit qu'à elle-même; elle peint admirablement les fleurs. (Note de l'éditeur.)

LA PREMIÈRE ABEILLE

Saluez la première abeille,
Arrivant à l'aube vermeille,
Pour annoncer le gai printemps...
Sa douce tâche est commencée,
Elle n'a plus qu'une pensée:
Butiner les fleurs de vos champs.

Sentiers ombragés d'aubépine,
Forêts, vallons, verte colline,
Rochers, ravins, chênes nouveaux;
Rives agrestes ou fécondes,
Vous reverrez nos ailes blondes
Et nos travaux industriels.

Si nous ravissons à la rose
Le miel que le Seigneur dépose,
Dans son calice virginal;
Nous ne froissons point sa parure,
Nous lui laissons sa grâce pure
Et son parfum oriental.

On nous chérit dans la chaumière;
Près d'elle, l'essaim tributaire,
Bourdonne du soir au matin.
La fleur est notre fiancée,
Nous nous mirons dans la rosée
Qui baigne son front de satin.

On dit, qu'autrefois, le poète,
En goûtant le miel de l'Hymète,
Devenait digne d'Apollon;
On dit encor que dans l'Attique,
Nos sœurs, entourant le portique,
Volaient sur ta bouche, ô Platon!

La fleurette, humble et solitaire,
Dont se parfume la bruyère,
Nous donne un suc délicieux,
Pareille à la vertu cachée,
Que le Seigneur a recherchée,
Pour embaumer les vastes cieux.

Mais lorsque l'étranger s'efforce,
De nous dérober par la force,
Le miel, trésor du sol natal;
Notre essaim vengeur l'environne,
Et, portât-il une couronne,
Il meurt sous l'aiguillon fatal.

Dans le buisson qui les rassemble,
Quand les oiseaux jasant ensemble
De leurs amours, au bord du nid;
Ah! nous aimons leur voix sonore,
Mais nous leur préférons encore
Le saint travail que Dieu bénit.

Faire du miel est notre joie,
Et, bien souvent, il est la proie
De l'homme plus rusé que nous.
Qu'importe, si l'on est utile?...
La ruche au malade débile
Offre les secours les plus doux.

N'avons-nous pas pour récompense,
La vertu, l'ordre, l'innocence,
La concorde et la liberté?
Dans les parfums et la lumière,
Au sein de la ruche ouvrière,
Nous te louons, Dieu de bonté!

LA VEDETTE

Musique de François Bozière.

À l'avant-garde, une vedette
Observait l'ennemi de loin;
Attentive, sombre et muette,
Elle veillait avec grand soin.
Mais quand le soir vint à descendre,
Un beau rêve fut la surprendre...
Sentinelle, prends garde à toi,
L'ennemi peut tout entreprendre;
Sentinelle, prends garde à toi,
Tes compagnons sont loin, crois-moi!

Mais le soldat, tout jeune encore,
De ses songes était épris :
— Demain, disait-il, à l'aurore,
Je combattrai pour mon pays !
Au champ d'honneur, comme mon père,
Je vais illustrer ma bannière !
— Sentinelle, prends garde à toi,
L'ennemi veille à la frontière...
Sentinelle, prends garde à toi,
Tes compagnons sont loin, crois-moi ! —

— Demain, qui sait ?... dans la bataille,
Je vais gagner la croix d'honneur !
Mon colonel, ah ! j'en tressaille,
Viendra l'attacher sur mon cœur !
Je lis déjà dans ta pensée
Ton bonheur, ô ma fiancée !...
— Sentinelle, prends garde à toi,
Dans les bois, une ombre est passée...
Sentinelle, prends garde à toi,
Tes compagnons sont loin, crois-moi ! —

Mais, tout à coup, dans le silence,
Un coup de mousquet retentit...
Le soldat tombe, et l'espérance
Sur son front encor resplendit.
Avant de clore la paupière,
Il dit pourtant, ô peine amère !...
— Sentinelle, prends garde à toi !...
Je ne reverrai plus ma mère !
Tout s'efface... ô pénible émoi !...
Seigneur, ayez pitié de moi ! —

LE MYOSOTIS

Charmante fleur au doux emblème,
Grâce des amours innocents,
Ah ! désormais qu'un autre t'aime...
Tu redoubles mes maux cuisants.
C'est en vain que ton pur calice
Reflète l'azur des beaux cieux ;
Tu ne me fus jamais propice,
De toi, je détourne les yeux.

Ma douce espérance s'envole,
Tous mes beaux rêves sont partis.
Quel sarcasme que ton symbole !
Oui, tu mens, bleu myosotis.

L'onde qui baigne ta racine,
Le zéphyr, ami de tes fleurs,
Le papillon qui les lutine,
Sont moins légers et moins trompeurs,
Que l'amour vain de la parjure
Qui m'avait soumis à sa loi !
J'aurais douté de la nature
Avant de douter de sa foi !...
Ma douce espérance s'envole, etc.

Bientôt ta fleur sera flétrie,
Comme s'est fané son amour...
Pourtant, ici, dans la prairie,
Vous me souriez, tour à tour.
Il me souvient que l'infidèle
En te cueillant, disait tout bas :
Ami, que sa devise est belle !...
Non, je ne vous oublierai pas.
Ma douce espérance s'envole, etc.

Arrière tes promesses vaines !...
Je croyais son cœur aussi pur
Que le cristal de nos fontaines,
Que ton calice aux yeux d'azur.
Ta grâce, naïve et touchante,
Au printemps pourra refléurir...
Mais pour moi, que tout désenchante,
Je maudis jusqu'au souvenir !

Ma douce espérance s'envole,
Tous mes beaux rêves sont partis.
Quel sarcasme que ton symbole !
Oui, tu mens, bleu myosotis.

CANTATE MILITAIRE

*exécutée en présence du ROI, au Camp de Béverloo,
le 29 août 1856 (1).*

Musique de M. Schrooder.

Vive à jamais le Roi ! C'est le cri de l'armée !
Qu'il retentisse en longs échos
Dans ton sein généreux, Belgique bien-aimée !
Vive à jamais le Roi ! C'est un sage, un héros !
Soldats, dans notre âme ravie,
Oui, confondons avec fierté,
Le dévouement à la patrie,
Le respect à la royauté !

Ce matin, tu passais la brillante revue
Des soldats, rangés sous ta loi.
Tous nos fronts rayonnaient de bonheur à la vue,
Le drapeau du pays s'inclinait devant toi.
Campés sur la verte bruyère,
Libres, joyeux et triomphants,
Nous te voyions, comme un bon père,
Qui vient sourire à ses enfants.

Oui, Sire, notre amour, voilà ton vœu suprême !
De ton règne c'est la splendeur !
Quand Dieu ceignit ton front du noble diadème,
Il mit, comme en dépôt, l'avenir dans ton cœur.
Lorsque, partout, grondait l'orage,
Le monde admirait un grand Roi
Sauvant son peuple du naufrage,
Ce Roi vénéré... C'était Toi !

Nos princes, les enfants du plus digne des pères,
Avec respect suivent tes pas.
Ils seront, comme toi, généreux, populaires ;
Justes pendant la paix, vaillants dans les combats.
Belgique, admire de tels Princes,
Nés au milieu de tes foyers ;
Ils sont l'espoir de tes provinces,
Ils sont l'honneur de tes guerriers !

INVOCATION

Dieu, Dieu de nos pères !
Reçois nos vœux et nos prières,
Protège notre Roi !
Sur ta sainte justice, il a fondé sa loi !
Les vertus, où reluit ta sagesse infinie,
L'honneur, Liberté
Ont inspiré son génie
Pour le bonheur de ma patrie !
Dieu ! prolonge ses jours... Nous l'avons mérité !
Veille sur sa noble famille,
Sur nous, qu'il nomme ses enfants :
Seigneur, que ta puissance brille
En signes éclatants !

CHEUR GÉNÉRAL

Vive à jamais le Roi ! C'est le cri de l'armée ;
Qu'il retentisse en longs échos
Dans ton sein généreux, Belgique bien-aimée !
Vive à jamais le Roi ! C'est un sage, un héros !

(1) Ce jour-là, 12.000 hommes, en armes, réunis au camp de Béverloo, étaient rangés devant le palais du Roi, dont la façade était brillamment illuminée. À 8 heures du soir, les tambours battirent aux champs, puis les musiques jouèrent la Brabançonne. Un silence religieux ayant succédé aux vibrantes acclamations de l'armée, et tous les regards s'étant dirigés vers le Roi, qui venait de prendre place sur une magnifique estrade, la cantate fut entonnée par 200 chanteurs militaires. Rien ne peut donner une idée de l'effet magique qu'elle produisit sur les spectateurs : le beau temps, l'éclat des armes, les étoiles, mêlant leurs douces clartés aux feux de l'illumination, cette profonde émotion qui s'empare des masses, quand un sentiment d'enthousiasme les domine, le bonheur que l'armée éprouvait à fêter, à son tour, le glorieux chef qui la commande depuis 25 ans, tout contribuait à donner un caractère majestueux à cette scène de famille. La musique et des salves d'artillerie accompagnaient ce chœur homérique, dont l'exécution fut irréprochable.

LES FEUX FOLLETS

En été, quand la nuit est sombre,
On voit briller, dans le lointain,
Une lueur qui perce l'ombre
Et s'évanouit au matin.
Le feu follet danse et scintille
Sur le gazon, près du tombeau,
Et fait trembler la jeune fille
Qui le contemple du hameau.

Ah ! c'est surtout au cimetière,
Qu'un feu follet donne frayeur ;
On croit voir, dans cette lumière,
Une âme errer avec douleur.
Le remords, peut-être, alimente
La flamme qui brûle en ces lieux.
Le pâtre, saisi d'épouvante,
S'enfuit en détournant les yeux.

Parfois, dit-on, cette étincelle
Qui luit devant le voyageur,
Pour l'attirer se fait plus belle...
Il avance avec plus, d'ardeur.
Imprudent ! prends garde et redoute
Ce feu trompeur rempli d'appas ;
Il va t'éloigner de la route
Et tendre un piège sous tes pas.

Je fus bercé, dans mon enfance,
Par tous ces récits merveilleux ;
En avançant dans l'existence,
Je reste superstitieux.
Mais moi, devant ce feu magique,
Si bleu, si pur et si léger,
J'éprouve un attrait fantastique,
Je ne crois jamais au danger.

C'est peut-être un fragment d'étoile,
Un doux regard de séraphin
Qui, lorsque la terre se voile,
Vient éclairer notre chemin.
Et, près du cimetière agreste,
Je me dis que ce doux flambeau
Est un rayon de foi céleste,
Qui veille sur quelque tombeau.

LES HIRONDELLES

Je vis de jeunes hirondelles
Se réunir sur le rocher.
Nos rives cessaient d'être belles,
Et l'hiver allait approcher.
Au signal, donné par l'ainée,
L'essaim partit, vif et joyeux :
Une plage, plus fortunée,
Lui souriait sous d'autres cieus.

Quand, tout à coup, une pauvrete,
Trop faible et trop chétive encor,
Au sein de la troupe s'arrête,
Incertaine dans son essor...
Aussitôt les oiseaux fidèles
Se groupent autour de leur sœur ;
Et, la soutenant de leurs ailes,
Ils calment bientôt sa frayeur.

À ce tableau, j'eus l'âme émue :
Oh ! la pitié règne en tous lieux !
Les petits oiseaux, dans la nue,
La font éclater à nos yeux.
Aux pauvres, à ceux qui pâtiennent,
Sachons aussi tendre la main ;
Afin que leurs voix nous bénissent,
Et que Dieu nous guide en chemin.

LA LÉGENDE DU HOUX

Jadis, au lever de l'aurore,
Le Houx, toujours vert, du vallon,
Supplia la déesse Flore
De changer son destin, dit-on.

« Des épines de mon feuillage,
» Nul, disait-il, n'ose approcher ;
» La fleur qui naît sous mon ombrage,
» On ne la vient jamais chercher.

» Tout près de moi, le chèvrefeuille
» Attire les yeux des amants ;
» Et la jeune fille l'accueille,
» Avec des sourires charmants.

» Dans les bosquets du voisinage,
» Je vois l'oiseau faire son nid ;
» Jamais son chatoyant plumage
» N'effleure mon buisson proscrit.

» À quoi me sert, jeune déesse,
» Ce beau fruit d'un rouge vermeil ?
» Toujours, le passereau le laisse
» Se flétrir aux feux du soleil.

» Mon brillant, mais rude feuillage,
» Las, est insensible au Zéphyr ;
» À sa caresse, que j'outrage,
» Moi seul je ne puis tressaillir... »

Flore changea le houx en herbe :
Un jeune agneau vint la brouter.
Puis il devint un lis superbe :
L'orage, un jour, vint l'emporter.

Elle en fit un flexible saule :
Un enfant, qui passait par là,
Dit : coupons-la ; c'est une gaule.
Et l'ayant prise il s'en alla.

Mais le voilà fleur azurée,
Le bleu myosotis, je crois.
Et, trahi dans la foi jurée,
L'Amour l'effeuilla maintes fois.

« Pitié, pitié ! dit-il, à Flore,
» Rendez-moi mes dards épineux,
» Les disgrâces de mon aurore,
» Le buisson où j'étais heureux ! »

Flore lui dit : — « Plus d'un envie,
» Ce qui paraît meilleur d'abord.
» Mon fils, il faut, en cette vie,
» Être satisfait de son sort. »

LE BOUQUET DU PRISONNIER

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Dans ma prison, ce bouquet me console,
En me parlant du printemps radieux.
Mon œil ému fixe chaque corolle,
Qui semble encor resplendir sous les cieus.
Lilas, muguet, narcisse et primevère,
Du mois de Mai vous avez la fraîcheur ;
Et vous venez de celle qui m'est chère !
Le prisonnier ne sent plus sa douleur.

Charmant lilas, votre calice à peine
Venait d'ouvrir ses trésors les plus beaux :
Le rossignol a soupiré sa peine
Et ses amours, au sein de vos rameaux.
En l'écoutant, auprès de sa chaumière,
Ma Roseline avait le front rêveur.
Oh ! parlez-moi de celle qui m'est chère !
Le prisonnier ne sent plus sa douleur.

Mais qu'ai-je vu ? les perles de l'aurore,
Diamants purs, brillent encor sur vous !
Enchantements, parfums, beauté de Flore.
Pour un captif que vos charmes sont doux !
Mais non, qui sait ! Rose, en sa peine amère,
Sur mon bouquet, aura versé des pleurs !...
Pitié, mon Dieu ! car celle qui m'est chère,
Du prisonnier, partage les douleurs !

D'UNE ÉTAPE À L'AUTRE

L'escadron marche, au pas de route,
Sous les vieux arbres du chemin ;
Un cavalier chante... On l'écoute,
Et l'on répète son refrain.
Puis, c'est le tour des causeries...
Et, vives comme la chanson,
Les joyeuses plaisanteries
Éveillent l'écho du vallon.

Le soleil est splendide encore,
On quitte un bon cantonnement ;
Les chevaux, repus dès l'aurore,
Deux à deux vont allègrement.
Chaque cavalier s'émancipe,
L'un, à sa gourde, dit deux mots,
Puis tel autre allume sa pipe ;
Prêtons l'oreille à leurs propos :

— Logé chez un vieux de la vieille,
J'obtiens l'accueil le plus courtois,
Et, tout en vidant la bouteille,
Il m'a raconté ses exploits.
Je suis encor grisé de gloire...
Heureux qui peut, rempli d'honneur,
Dire en narrant, mainte victoire :
J'ai servi le grand Empereur !

— Notre escadron a son poète,
C'est ce jeune sous-officier,
Qui, près de nous, penche la tête...
Va-t-il nous dire un chant guerrier ?
Souvent, sa Muse nous console
Et nous soutient dans nos travaux.
Tantôt, il aura la parole...
Ensuite, nos joyeux bravos.

— À quoi pense le capitaine ?
Aujourd'hui, nous ne trottons pas.
Pourtant, arrivant de l'Ardenne,
Ma pauvre mère attend là-bas !...
Elle a marché depuis l'aurore,
Pour me serrer contre son cœur :
Nous allons nous revoir encore ;
Hâtez, mon Dieu, notre bonheur !

— Eh, Jean, qu'as-tu dans la besace ?
Vraiment, j'admire sa rondeur... —
Chut ! répond le drôle, à voix basse,
La loi punit le maraudeur !
Hier, un vieux ladre, après l'étape,
M'offrit du pain noir et de l'eau...
Sur ses poulets je me rattrappe,
Et ma besace est leur tombeau.

— Voyez, là-bas, sous ce grand chêne...
C'est un vieillard, qui tend la main...
Imitons notre capitaine,
Et faisons l'aumône en chemin.
Nul vrai soldat n'est égoïste,
Cet infortuné le sait bien ;
Son front déjà semble moins triste,
Il nous bénit d'un cœur chrétien.

— Mais nous voici près d'un village ;
Dressons-nous sur nos étriers ;
Les belles souriront, je gage,
Aux fiers et hardis cavaliers.
Nos cuirasses étincelantes
Sont un miroir pour les amours...
Ouais ! nous effrayons ces charmantes...
Voyez donc leurs prompts demi-tours !

— Quel beau pays que la Belgique !
Je le contemple avec fierté...
Qui n'aimerait ce sol antique
Plein de grâce et de majesté ?
En parcourant tes monts, tes plaines,
Terre aux souvenirs glorieux,
Un sang plus chaud coule en nos veines...
Et nous rêvons de nos aïeux !... —

C'est ainsi que, dans la colonne,
On entend jaser le troupier ;
Au langage natal il donne
Un tour heureux et familier.
Libre et naïf en son allure,
Et toujours prêt pour le combat,
Dieu ! belle et franche nature !...
Ah ! quel plaisir d'être soldat !

LA VOIX DU CŒUR

À MADAME ANTOINE CLESSE.

AIR : *Dans les gardes françaises.*

Eh bien, oui, je l'avoue,
Je fuis ce monde vain,
Où l'égoïsme joue
Son rôle avec dédain ;
Où l'on peut se complaire
À mentir sans pudeur...
Pour l'âme douce et fière,
Il faut la voix du cœur.

L'adorable nature
Fait entendre des chants
Que l'âme, aimante et pure,
Recueille dans les champs.
Heureux qui peut nous dire
Leurs charmes, leur douceur !
Mais, pour bien les traduire,
Il faut la voix du cœur.

Voyez cette coquette,
Si vaine en ses atours...
Que votre esprit s'apprête
À l'encenser toujours ;
Mais près de l'innocence,
Image du bonheur,
Ah ! la seule éloquence,
C'est bien la voix du cœur.

Près d'un ami sincère,
Éprouvé bien des fois,
Et qu'on fête à plein verre,
Si franche est cette voix !
Et, quand le feu pétille
Sous un toit protecteur,
Comme on aime, en famille,
La douce voix du cœur !

Voyez... cet homme jette
Au pauvre un peu d'argent ;
Mais sa bouche est muette,
Et son air outrageant.
Non ; une seule aumône
Peut sourire au Seigneur...
C'est celle que l'on donne,
Avec la voix du cœur.

Pour qu'au mot de patrie
On tressaille en ce jour,
Pour que l'âme sourie
À l'espoir, à l'amour ;
Pour que l'on s'intéresse
Au pauvre, à sa douleur...
Il faut la voix de Clesse,
La noble voix du cœur !

L'AUMONIER (1)

Musique de M. Edmond Duval, d'Enghien.

Ouvrons nos rangs, mes chers compagnons d'armes,
Ouvrons nos rangs... Voici l'homme de cœur !
L'homme oublié, quand la vie a des charmes,
L'homme adoré, quand survient la douleur.
Grave, serein, indulgent et sincère,
À nos périls, il vient s'associer.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Qui prêche Dieu, l'honneur et la patrie,
Le saint respect que nous devons aux lois ?
Qui nous dira, d'une voix attendrie,
Tous les bienfaits du plus sage des Rois ?
Qui, sans blâmer, la gloire de la terre,
Nous montre au ciel un plus brillant laurier ?
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Quand le plaisir, l'espérance et la gloire,
Autour de nous, marchent d'un pas léger,
Lui, va prier dans son humble oratoire,
Afin que Dieu daigne nous protéger.
Sachons-le bien, l'homme de la prière,
Par ses vertus, peut nous édifier.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

À l'hôpital, quand le destin nous livre
Au noir typhus, au pâle choléra,
Et que l'on craint de ne pas y survivre
Qui donc, alors, pour nous, se dévouera ?...
Voyez, il vient ! c'est lui, ce digne père :
La Charité lui sert de bouclier.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Oui, la vertu met sa blanche auréole
Sur le front pur de cet homme de Dieu.
Prêtons l'oreille à sa noble parole,
Écho divin des hymnes du Saint-Lieu !
Il nous dira que Godefroid, naguère,
Devant la Croix allait s'humilier.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Que le canon gronde dans la bataille,
Et que la mort éclaircisse nos rangs,
La croix en main, à travers la mitraille,
Il va porter des secours aux mourants.
Secours divins, que tout chrétien révère !
Vers le beau ciel va l'âme du guerrier !
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

(1) Monsieur l'abbé Lepers, ancien aumônier militaire, décoré de l'ordre Léopold pour l'admirable dévouement dont il a donné tant de preuves, lors des ravages du choléra à Mons, en 1866, nous a servi de type pour composer ce chant.

LE TRÉSOR

Sur les débris d'un vieux manoir
Un berger construisit, naguère,
Une chaumine, dans l'espoir,
D'y vivre heureux en solitaire.
Sa fille, un ange de bonté,
Égayait sa calme existence ;
Et tous deux, pleins de piété,
Rendaient grâce à la Providence.

On disait qu'un riche trésor
Était caché dans les décombres,
Mais, que tout près, veillaient encor,
Les noirs lutins, amis des ombres.
On ajoutait que le berger
En savait, bien sûr, quelque chose,
Mais qu'il voulait le ménager,
Pour en doter la tendre Rose.

Advint qu'alors un châtelain,
Jeune homme ardent et téméraire,
Voulut savoir, un beau matin,
Quel pouvait être ce mystère ?
Il va creusant, fouillant partout,
Point de trésor, recherche vaine !
Sa patience étant à bout,
Il retournait dans son domaine ;

Lorsqu'à ses yeux, et par hasard,
S'offre la gentille bergère ;
Aussitôt notre montagnard
S'arrête près de la chaumière.
Il tressaille, il est interdit,
Lui, pourtant léger et sceptique,
Pendant que la belle rougit
En inclinant son front pudique.

Le vieux pâtre survient alors :
Mais pour se donner contenance,
L'amoureux parle de trésors,
Enfouis dans la ruine immense ?...
« — Ah ! dit le père, avec candeur,
» Je n'en connais qu'un sur la terre,
» Le voilà devant vous, seigneur,
» C'est ma fille, aimante et sincère. »

Trois mois après, la belle enfant
Devenait une châtelaine,
Et son époux disait souvent,
La voyant heureuse et sereine :
« Oh ! la légende avait raison,
» Un doux trésor, un bien suprême
» Était caché dans ce vallon :
» Le cœur pur de celle que j'aime. »

JE N'AIMERAI QUE TOI

Musique du poète Jules Abrassart.

J'avais seize ans. Ô crédule jeunesse !...
La blonde Adèle, aux regards enchanteurs,
Avait reçu l'aveu de ma tendresse ;
Puis, s'était fait l'échange de nos cœurs.
Il me semblait l'aimer à faire envie ;
Et, l'assurant d'une éternelle foi,
Je lui disais : « Sois à moi pour la vie !
» Je n'aimerai, je n'aimerai que toi. »

Des rêves d'or me traversaient la tête,
Quand je voyais son sourire charmant ;
C'était alors une divine fête...
Ah ! que ses yeux parlaient éloquentement !
Je me taisais, désireux de l'entendre ;
Avec bonheur, je subissais sa loi,
Car, elle aussi, disait de sa voix tendre :
« Je n'aimerai, je n'aimerai que toi. »

» Tout est constant dans l'aimable nature,
» Et pour toi seul, doux ami, je vivrai... »
Je répondais : « Si je deviens parjure,
» Sous le remords, oui, je succomberai !... »
De notre amour nous ne voyions pas rire...
Le monde entier n'était plus qu'elle et moi,
Et les échos ne cessaient de redire :
« Je n'aimerai, je n'aimerai que toi. »

C'était trop doux, trop beau... car la fortune
Vint fasciner son regard ébloui...
La vie alors me devint importune ;
Tout mon bonheur semblait évanoui ;
L'illusion, reine du premier âge,
Abandonna mon cœur avec effroi !
Un autre, hélas ! disait à la volage :
« Je n'aimerai, je n'aimerai que toi ! »

Westwezel, juin 1836.

LES ADIEUX D'UN PÈRE

Il est, dans notre pauvre Ardenne,
Un lieu riant et bien-aimé
Où le cœur toujours me ramène...
Durbuy, Durbuy je t'ai nommé !
Ah ! qu'il est beau le front sévère,
De tes fiers rochers de granit !
C'est là que repose mon père,
Dont la mémoire est pure et que mon cœur bénit.

Là, ce père, un preux de l'empire,
Nous rappelait chaque printemps,
Pour nous fêter, pour nous instruire,
Par des récits attendrissants.
Élevés à la grande école
De la justice et de l'honneur,
Nous l'écoutions... et sa parole
Prenait, pour nous charmer, le doux chemin du cœur.

Par l'exemple, une mère sainte,
Son épouse, élevait ses fils.
Nos âmes recevaient l'empreinte
De mille sentiments exquis.
Pendant qu'avec amour et zèle,
Elle prêchait la piété,
Et la concorde fraternelle,
Ses traits resplendissaient d'une noble beauté.

Quand du départ, l'heure était proche,
Le vieux soldat nous conduisait
Sur le haut sommet d'une roche,
Et là, sa main nous bénissait.
Auprès d'une croix séculaire,
Centre de vastes horizons,
Là, s'arrêtait notre bon père,
Pour dicter à nos cœurs ses dernières leçons.

« Que Dieu, mes enfants, vous protège,
» Et sur vous veille incessamment.
» Puissiez-vous avoir pour cortège
» L'espérance et le dévouement.
» Heureux, qui possède en partage,
» La Foi, le culte de l'honneur !
» Il a le plus saint héritage,
» Il est aimé des siens et béni du Seigneur !

» Adieu, mes enfants, du courage !
» Le jour décline, embrassons-nous... »
Nos baisers couvraient son visage,
Nos pleurs coulaient, ardents et doux...
Puis, arrachés à son étreinte,
Par l'impitoyable devoir,
Nous le quittions, et lui, sans plainte,
Mais pâle répétait : « Du courage, au revoir ! »

Ah ! je revois toujours ce site,
Ce père qui nous aimait tant !
Cette Croix qu'un soldat d'élite
Nous montrait au soleil couchant...
Bon père ! comme une statue,
Qui représentait la douleur,
Il priait pour nous, tête nue,
Et sur les pieds du Christ il épanchait son cœur.

LA MÉSANGE

Il est dans nos montagnes,
De fidèles oiseaux,
Qui, près de leurs compagnes,
Endurent bien des maux.
Quand la neige insipide
A recouvert nos champs,
La mésange timide
Nous redit ses doux chants :

« N'imitons pas l'hirondelle,
» Qui fuit devant les mauvais jours ;
» Je veux vous rester fidèle
» Berceau chéri de mes amours.

» Quand l'aquilon contraire
» Mugit sur le rocher,
» Tout près de la chaumière,
» Nous osons approcher.
» Une beauté charmante
» Nous jette quelques grains,
» Et sa bonté touchante
» Lui vaut nos doux refrains.
» N'imitons pas l'hirondelle, etc.

» Dans la forêt profonde,
» Dans les roseaux chanteurs,
» Nous cherchons, loin du monde,
» De paisibles bonheurs.
» Un oiseau, dans sa cage,
» Est nourri, puis fêté ;
» Mais c'est dans l'esclavage...
» Chantons en liberté !
» N'imitons pas l'hirondelle, etc.

» Dieu donne la pâture
» Aux petits des oiseaux,
» Et sous peu la nature
» Va sourire aux hameaux ;
» Déjà, les chèvrefeuilles
» Ont montré leurs bourgeons ;
» Oui, bientôt sous les feuilles
» Plus gais nous chanterons :

» N'imitons pas l'hirondelle
» Qui fuit devant les mauvais jours ;
» Je veux vous rester fidèle,
» Berceau chéri de mes amours. »

LA NUIT

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Ô douce nuit, que j'aime ton silence,
Ton ciel profond, et tes étoiles d'or !
De Dieu, je sens la grandeur, la puissance ;
Vers lui mon âme a repris son essor.
Oui, pour toujours l'espérance divine
A dans mon cœur rallumé tous ses feux...
Que de bienfaits je te dois, Roseline !
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux !

Lorsque jadis, égaré dans ma route,
Je contemplais ce beau ciel étoilé,
« Il est désert », m'insinuait le doute,
Et tristement j'écoutais désolé.
Mais, depuis lors, une fée enfantine
En souriant a dessillé mes yeux...
Que de bienfaits je te dois, Roseline !
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux !

La voyez-vous rayonner dans l'espace,
La blanche étoile, objet de mes amours ?...
Son pur éclat, dans mon esprit, efface
Le souvenir des longs et mauvais jours.
Tout en rêvant, je tressaille et m'incline,
Devant cet astre, habitant des doux cieus...
Que de bienfaits je te dois, Roseline !
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux !

Entendez-vous la brise qui murmure,
D'un Dieu de paix apportant le parfum ?...
Tout va sourire encore à la nature,
Un saint espoir consolera chacun.
Alors l'hymen, que le ciel nous destine,
Viendra combler le plus doux de nos vœux.
Que de bienfaits je te dois, Roseline !
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux !

Ypres, 4 avril 1848.

LES DEUX IMMORTELLLES

(Imité de St Grégoire de Nazianze.)

Je vis paraître, devant moi,
Deux jeunes vierges du même âge :
La candeur et l'ardente foi
Resplendissaient sur leur visage.

Une aimable simplicité
Était leur unique parure ;
Et leur radieuse beauté
Ressortait plus noble et plus pure.

Pour ornements, point de colliers,
Ni bagues, ni grains d'hyacinthe,
Point de ces tissus déliés,
Où l'or brille, où la rose est peinte.

Point de paupière au cercle noir,
D'où l'œil lance des étincelles ;
Point de ces fards, tristes à voir,
Sur le front des soi-disant belles.

Point de tunique de beau lin,
Pour dessiner leur taille fine ;
Pas de chaussure de satin,
À leurs pieds blancs comme l'hermine.

Ni ces cheveux longs et soyeux
Des blondes filles de la Gaule,
Qui tombent, en anneaux moelleux,
Sur les contours de leur épaule.

La pudeur colorait leurs traits
De l'incarnat de l'églantine,
Et, sous leur voile, aux plis discrets,
Rayonnait leur grâce divine.

Un long manteau que retenait,
Une étroite et blanche ceinture,
Jusqu'à leurs petits pieds tombait,
Flottant avec grâce et mesure.

Le silence, pour peu d'instant,
Tenait leurs lèvres demi-closes ;
On eût dit deux boutons charmants
Près de s'épanouir en roses.

Je les contemplais radieux,
Car mon cœur devinait en elles
Des anges descendus des cieus,
Et non pas des beautés mortelles.

Ô bonheur ! elles, tour à tour,
Me donnent le doux nom de frère.
Au fils, objet de son amour,
Ainsi doit sourire une mère.

Et tout frémissant, je leur dis :
« Comment vous nommez-vous, ô femmes ?
» Venez-vous du saint-Paradis ?... »
L'une avec un regard de flammes :

« Tu vois en moi la Pureté,
» Et ma sœur est la Tempérance.
» Nous nous mirons dans la beauté
» Des âmes pleines d'innocence.

» Ami, les compagnes du Christ,
» T'offrent leur amour, leur tendresse.
» Unissons nos cœurs, notre esprit ;
» Goûte le fruit de la sagesse.

» Heureuses nous t'enlèverons,
» Puis te conduirons près du trône,
» Où la Trinité ceint nos fronts
» D'une impérissable couronne. »

Elles dirent, et, vers les cieus,
Dirigèrent leur vol rapide...
Je les suivis longtemps des yeux ;
Ah ! couvrez-moi de votre égide !

LA PREMIÈRE COMMUNION DES ENFANTS

Ô jour, trois fois béni, par sainte innocence !
Un beau cercle d'enfants, réunis au saint lieu,
Prend sa place au banquet de vie et d'espérance,
Où préside le Christ, l'aimable Fils de Dieu.

À vos touchants accords, chérubins de la terre,
Les anges vont mêler leurs hymnes triomphants :
Entendez-vous Jésus dire, au nom de son Père :
Laissez venir à moi, tous les petits enfants !

Le riche ou l'indigent, à sa tendresse sainte,
Ont tous les mêmes droits et des titres sacrés.
Il veut que vous soyez frères dans cette enceinte
Enfants, aimez-vous donc, vous Le réjouirez.

Fléchissez les genoux, près de la sainte table ;
Vos fronts sont couronnés de grâce et de candeur.
Espoir du doux printemps, ô jeunesse ineffable,
Anges, inclinez-vous, voici le vieux pasteur !

Il s'avance à pas lents : il tient la blanche hostie...
Recueillez-vous, enfants, pour la première fois
Va descendre, en vos cœurs, la sainte Eucharistie,
Le corps, le sang du Christ immolé sur la Croix !

Songez que vos parents, à cette heure suprême,
Ont adressé, pour vous, mille vœux au Seigneur ;
Enfants, soyez pieux ! voyez comme on vous aime.
Trahirez-vous l'espoir qui fait battre leur cœur ?

Dans le cours de la vie, enfants, restez fidèles,
Au culte des aïeux, aux devoirs du chrétien !
Afin que le Très-Haut, vous couvre de ses ailes,
Et vous mène au bonheur par la route du bien.

LA FERME

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Combien de fois, errant dans la campagne,
Je suis venu contempler en passant,
La ferme assise au pied de la montagne,
Et dont reluit le toit éblouissant.
Dans un enclos, entouré d'aubépine,
Est le verger, plein d'ombre et de fraîcheur ;
Ici, l'air pur dilate la poitrine...
Salut, séjour de paix et de labeur !

Foint d'instruments, d'insipides sonates ;
Mais en Avril, quand le pré reverdit,
Là, maint oiseau, de retour aux pénates,
Nous dit ses chants, en construisant son nid.
Puis, il faut voir cette ferme, en automne,
Lorsque la vigne étale sa splendeur ;
La pourpre et l'or lui font une couronne...
Salut, séjour de paix et de labeur !

Parfois, là-bas, auprès de la fenêtre,
File ou bien coud la femme du fermier ;
Qu'un malheureux, soudain vienne à paraître,
Il bénira l'asile hospitalier.
Venir en aide à la triste indigence,
C'est mériter les bontés du Seigneur ;
À ce foyer, sourit la Providence...
Salut, séjour de paix et de labeur !

Le jour de fête à lui... la grande salle,
Ouvre sa porte aux parents, aux amis...
Sans fausse honte, on rit, on se régale ;
Point de hableurs, de fades Adonis.
Le bon aïeul censure ou bien approuve
Des jeunes gens, les doux projets du cœur ;
Franche gaité, c'est là que l'on vous trouve...
Salut, séjour de paix et de labeur !

En franchissant le seuil du lieu champêtre,
On voit la croix du sublime Martyr,
Qu'un mort, hélas ! aura laissé, peut-être,
Humide encor de son dernier soupir !
Le buis bénit ceint la tête immortelle,
Et dans un verre on a mis une fleur...
Ah ! la foi vraie est si noble et si belle !...
Salut, séjour de paix et de labeur !

Oh ! oui, la foi, le travail, la constance,
Font les beaux jours et la prospérité...
J'étais heureux, en voyant l'abondance,
Régner aux lieux où j'étais arrêté.
Je suis soldat, je chéris ma carrière,
Mais je disais, voyant le laboureur :
Honneur à qui sait féconder la terre !
Salut, séjour de paix et de labeur !

GROS JEAN

Ouvrez école d'égoïsme,
Gros Jean, vos disciples sont prêts.
Allons, maître ès-arts en cynisme,
Vantez les immortels progrès.
Prouvez qu'il est sage de nuire,
Que les bonnes gens sont des fous.
Si le diable avec vous conspire :
Gros Jean, de quoi vous plaignez-vous ?

Dans votre outrecuidance épaisse
Vous ressemblez aux escargots.
L'escargot dort, mange et s'engraisse,
Rechigne à tout, fait le gros dos !
Bavez et souillez sans scrupule
Les fleurs, dont vous êtes jaloux.
Vous divinisez la crapule,
Gros Jean, de quoi vous plaignez-vous ?

Égoïste par excellence,
Et grossier par tempérament,
Vous étalez votre insolence
Devant le faible seulement.
On vous fuit et l'on vous déteste
Comme un bouledogue en courroux ;
Vous mordez en grognant du reste,
Gros Jean, de quoi vous plaignez-vous ?

Vous vous plaignez... Eh oui ! sans doute,
Vous savez que l'homme de cœur
Ne vous suivra point dans la route,
Où vous marchez, rogue et moqueur.
L'amour pur est pour vous un piège,
Du libertain prônez les goûts ;
Les vauriens vous feront cortège...
Gros Jean, de quoi vous plaignez-vous ?

Jamais la pitié, dans votre âme,
Ne vit régner sa douce loi.
Vous dites : écrasons l'infâme !
Quand on vous parle de la foi.
Honneur, fidélité sincère,
Vous sont inconnus, entre nous ;
Mais, si votre embonpoint prospère,
Gros Jean, de quoi vous plaignez-vous ?

Privé de tout, qu'un pauvre meure,
Qu'on s'égorge dans les combats,
Qu'une mère gémissante pleure,
Rien ne vous émeut ici-bas.
La vertu, que Gros Jean outrage,
Nous voit encore à ses genoux.
Chaque vice vous rend hommage ;
Gros Jean, de quoi vous plaignez-vous ?

La candeur d'une aimable fille,
Le bonheur d'avoir des amis,
Le saint amour de la famille,
Pour vous, n'auront jamais de prix.
Un cœur blasé, dur, égoïste,
N'éprouve plus que des dégoûts...
Vous vieillirez, laid, seul et triste :
Gros Jean, de quoi vous plaignez-vous ?

LA JEUNE ÉTRANGÈRE

(Imité de Thomas Moore.)

La vierge porte à sa ceinture
Une agrafe en riches brillants,
Quelle étincelante parure
Orne ses cheveux ondoiants !

Mais, sa beauté cent fois surpasse,
Les bijoux les plus précieux.
Sa blanche main porte avec grâce
Un lis frais et délicieux.

C'est une vierge que Corrège
Aurait, je crois, peinte à genoux.
Sur son doux front, la pudeur siège ;
Elle s'avance parmi nous...

« Ne crains-tu pas, ô Damoiselle,
» De t'égarer dans ces déserts ?
» Errer ainsi, seule et si belle !
» Enfant, prends garde aux cours pervers !

» Les fils de ma patrie agreste
» Sont, il est vrai, bons, généreux ;
» Mais ton or, ta beauté céleste
» Pourraient tenter quelqu'un d'entr'eux.

— Barde, répond-elle avec charme,
» Nul des tiens ne m'offensera.
» Ce chaste lis est ma seule arme,
» C'est leur foi qui me guidera.

» De l'amour, pur comme l'aurore,
» Vos cœurs ressentent le pouvoir.
» Mais vous aimez, bien plus encore,
» L'antique honneur et le devoir. »

Elle poursuivit son voyage,
Et son sourire virginal
Marqua son gracieux passage
Partout sur notre sol natal.

Bénie à jamais l'étrangère,
Dont l'aspect charma nos regards,
Qui se confia, tout entière,
À l'honneur de nos montagnards !

LE PRÊTRE ET LE SOLDAT

AIR : *Te souviens-tu ? disait un capitaine.*

LE SOLDAT.

Salut à vous, vieux pasteur du village !
Je vous revois, et je retrouve ici
Tous les parfums de la foi du jeune âge...

LE PRÊTRE.

Honneur à toi, qui te souviens ainsi !
Prêtre ou soldat, qu'on lutte ou bien qu'on prie,
Il faut aimer, servir avec bonheur.
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur !

Ensemble.

Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur !

LE SOLDAT.

Pendant que vous, consolant vos ouailles,
Vous deveniez l'ange de ce hameau...

LE PRÊTRE.

Tu t'élançais au milieu des batailles,
Pour soutenir la gloire du drapeau.

LE SOLDAT.

Vous, quand venait l'affreuse épidémie,
Vous affrontiez les trépas sans frayer !

Ensemble.

Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur !

LE SOLDAT.

La charité, vertu pleine de charmes,
Vous fait voler vers tous les malheureux...

LE PRÊTRE.

Mais le vaincu, qui te rendit les armes,
Fut consolé de son sort rigoureux.
Puis, l'indigent, dans ton âme attendrie,
Jamais en vain n'épancha sa douleur.

Ensemble.

Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur.

LE PRÊTRE.

Que l'ennemi surgisse à la frontière,
Que des tribuns veuillent troubler l'État,
Tu vas encor illustrer ta bannière...

LE SOLDAT.

Mais, vous aussi, vous livrez maint combat...
L'antique foi, la vertu qu'on décrie,
Ont aujourd'hui besoin d'un défenseur !

Ensemble.

Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur !

LE PRÊTRE.

Avec orgueil, comme toi je regarde
Ce saint drapeau, bouclier de nos droits !

LE SOLDAT.

Mais nous avons aussi, pour sauvegarde,
Mon cher pasteur, l'étendard de la Croix !
De mille assauts il brisa la furie,
Nul ne vaincra le signe rédempteur !

Ensemble.

Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur !

LE PRÊTRE.

Le dévouement, mon fils, tu peux m'en croire,
Est la vertu la plus rare à présent ;
Pratiquons-là... c'est un titre de gloire,
Bien beau, bien pur, aux yeux du Tout-Puissant.
Prêtre et soldat, l'humanité nous crie :
« Restez unis, le droit sera vainqueur ! »

Ensemble.

Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur !

L'ÉTOILE DU SOIR

Enfants, rêveurs, femmes, poètes,
Où donc s'envole votre espoir,
Lorsque brillante, sur vos têtes,
Apparaît l'étoile du soir ?

Je veux cette étoile si vive !
Dit à sa mère, un bel enfant :
Dans son ignorance naïve,
Il ne voit là qu'un diamant.

Je songe à l'heureux chœur des anges
Dit la vierge, enviant leur sort,
Dieu bénit leurs saintes louanges
Auprès de ces étoiles d'or.

Je songe à l'astre de la gloire,
Dit le soldat rempli d'honneur ;
Il brille au jour d'une victoire
Et récompense la valeur.

Je rêve que la chaste étoile,
Nous dit un amant à son tour,
À Roseline, enfin dévoile,
Le pur rayon de mon amour.

Hélas ! je pense qu'à cette heure,
Nous dit l'infortuné banni,
Ma pauvre mère prie et pleure,
Devant l'astre de l'Infini.

Je pense à la sainte patrie,
Dit le pasteur aux cheveux blancs ;
Pour le juste, qui veille et prie,
Dieu fit les cieus étincelants.

Je songe à l'âme de mon père,
Nous dit un fils bon et rêveur,
Dans cette ineffable lumière,
Elle vient consoler mon cœur.

LE RETOUR DU PRINTEMPS

Quand le printemps, à l'œil si gai,
Pare la plaine fécondée,
Et, qu'au milieu du mois de Mai,
Tombe une tiède et fine ondée ;
Ma mère dit alors : — De quel ravissement
Frémiront aujourd'hui les lilas et les plantes !
Je les entends d'ici jaser joyeusement,
En montrant, tour à tour, leurs corolles brillantes,
Leurs bourgeons dépliés, leurs tiges verdoyantes.

Quand le printemps, à l'œil si gai,
Regarde au bas de la colline,
Et, qu'un beau jour du mois de Mai,
Dans le ciel d'azur se dessine ;
Ma mère dit encor : — Les roses du jardin,
Le front diamanté, sur leur branche élancée,
Admirent, comme nous, les rayons du matin ;
On les entend chanter : la nuit sombre est passée :
Epanouissons-nous, humides de rosée !

Quand le printemps, à l'œil si gai,
Contemple le joyeux rivage,
Et, que l'amant du mois de Mai,
Zephyr, revient dans le bocage ;
Ma mère dit gaiment : Les fleurs du vieux pommier,
Qui couvrent les rameaux de corolles vermeilles,
Chantent : nous devons tout aux soins du jardinier,
Mais quel miel nous donnons à ses blondes abeilles,
En préparant des fruits, doux comme ceux

[des treilles !

Quand le printemps, à l'œil si gai,
Heureux, admire la nature,
Et qu'il sourit au mois de Mai
Paré de sa verte ceinture ;
Ma mère dit toujours : — Bénissons le Seigneur !
Sa tendresse pour nous égale sa puissance.
Que ses bienfaits divins exaltent notre cœur !
Gardons, gardons la loi de la reconnaissance,
Et nous verrons briller sa sainte Providence !

CHANT D'ŒDIPÉ

PENDANT LE SOMMEIL D'ANTIGONE.

Antigone, ô ma pauvre fille,
Viens reposer contre mon cœur.
N'es-tu pas ma seule famille,
L'unique appui de mon malheur ?
Bien doucement, ici sommeille.
Mon âme, à défaut de mes yeux,
Jusqu'au retour de l'aube veille.
Pour toi j'invoque tous les Dieux !

Ta douce haleine est plus égale ;
Le calme règne dans ton sein.
Enfant, ta tête virginale,
Ne sent plus le poids du Destin.
L'oubli, la faim, l'exil, l'outrage,
M'ont éprouvé dans tous les lieux ;
Mais tu ranimais mon courage.
Pour toi j'invoque tous les Dieux !

Pour mes yeux, privés de lumière,
Il n'est plus de beaux horizons ;
Mais ta douce voix qui m'est chère
Me peint les lieux où nous passons.
Grâce à toi, je crois voir encore
La mer, les rochers sourcilieux,
L'azur du ciel, les bois, l'aurore.
Pour toi j'invoque tous les Dieux !

Tantôt, une chétive aumône,
Vint soulager Œdipe errant :
C'était toi, ma pauvre Antigone,
Toi, qui suppliais un passant !...
Quand mes crimes involontaires
Provoquaient le courroux des cieus,
Je m'abritais sous tes prières.
Pour toi j'invoque tous les Dieux !

Le Zéphyr ici nous effleure ;
L'air est doux, les bois odorants.
C'est toi qui choisis, tout à l'heure,
Cette halte à mes pas errants.
J'entends déjà, de Philomèle,
Les accents si mélodieux :
Oh ! que la nuit doit être belle !...
Pour toi j'invoque tous les Dieux !

Tu m'as guidé sur ce rivage,
Où las ! j'arrive en fugitif.
Quand donc se calmera l'orage,
Ma belle vierge, au front craintif ?
Toi, qui pressens, dans ta pensée,
Un ciel miséricordieux...
Oh ! rêve encore à l'Élysée !
Pour toi j'invoque tous les Dieux !

COUPLETS AU CURÉ DE BERNISSART (1)

AIR : *des Trembleurs.*

Un jour, le bon La Fontaine,
Dans le céleste domaine,
Relisait, tout d'une haleine,
Un *Armonaque de Mons...*
« Ma foi, dit-il, à saint Pierre,
» Je vais descendre sur terre,
» Pour connaître le confrère
» Qui m'explique aux gais Wallons. »

Il descend sur la Grand-Place ;
Un flamand, près de lui passe...
Il lui demande, avec grâce,
Où le bon curé logeait ?
Le flamand, d'un air tout triste,
Répond au grand fabuliste :
« *Och! Meenheer ik ferstom 'nieste.* » (2)
Et le laisse stupéfait !

Mais, plus loin, Jean La Fontaine,
L'air soucieux, l'âme en peine,
Rencontre le grand Daufresne,
Devisant avec Quinet.
Ceux-ci lui font politesse,
Et puis, chacun d'eux, s'empresse
De le conduire chez Clesse,
Qui rimait un beau couplet.

Dieu ! quelle heureuse entrevue !
Clesse, d'une voix émue,
Leur annonce la venue
Du fabuliste patois ;
Et, quand il vint, quelle fête !...
Nous vîmes le grand poète,
Faire à son humble interprète,
Un accueil des plus courtois.

« Oui, dit-il, d'un air affable,
» Votre talent adorable
» Fait mieux admirer ma fable,
» Mon cher Monsieur Letellier.
» Touchez la main qu'on vous donne,
» Je ne m'en cache à personne,
» Mon immortelle couronne
» Vous doit un nouveau laurier. »

Le curé, toujours modeste :
« Je parle un Wallon agreste... »
Mais la réponse fut preste :
« C'est le père du français.
» Nous n'avons pas l'âme fière,
» Nous aimons notre vieux père,
» Puis, grâce à vous, il prospère
» Et balance nos succès. »

« Bravo !... » que Clesse s'écrie,
« Letellier, ton doux génie,
» Fait honneur à la patrie...
» Maintenant, allons dîner. »
Puis, ayant fait connaissance,
Et bu de bon vin de France,
La Fontaine, au ciel, je pense,
Eut du mal de retourner.

(1) On sait que feu le spirituel curé de Bernissart a traduit, en patois de Mons, et d'une manière charmante, plusieurs des chefs-d'œuvre de La Fontaine.

(2) Monsieur, je ne comprends pas.

L'EXILÉ ET LES HIRONDELLES

C'était en mer, un exilé,
Endormait ses peines mortelles.
Quand, tout à coup, son œil troublé
Vit dans les cieus des hirondelles.
Leur nombre obscurcissait les airs :
Elles volaient vers sa patrie.
Jugez de ses pensers amers.
De loin, de bien loin, il leur crie :

Allez, allez, charmants oiseaux,
Où votre vol doit vous conduire.
Le doux printemps, dans nos hameaux,
Fleurit déjà pour vous sourire.
Quand vous toucherez au vallon,
Au vallon qu'habite ma mère,
Pour consoler son abandon,
Chantez au toit de sa chaumière.

Venez-vous des lointains pays ;
De Tyr, de Thèbe ou de Palmyre ?
Avez-vous vu ces grands débris,
Ces ruines de maint empire ?
Des tyrans régnaient en ces lieux :
Ils laissent à peine une trace.
Dans l'avenir mystérieux,
Gronde encor plus d'une menace !

Sous la conduite de l'instinct,
Aucune de vous ne dévie ;
Et l'homme s'agite incertain,
Oubliant le but de la vie.
Vers des rivages odieux,
Lorsque l'iniquité me chasse :
La Liberté, du haut des cieus,
Partout vous prodigue l'espace !

À vous, les cités, les palais,
À moi, cette prison flottante,
Où se ravivent mes regrets,
Au vent glacé de la tourmente.
Les déboires et le malheur
Ont flétri mon front avant l'âge :
L'espoir, souriant au bonheur,
Charme toujours votre voyage.

Je bénis le Juge secret,
Qui dirigea ma conscience ;
Et je médite, à votre aspect,
Sur les lois de la Providence.
Dieu, sans doute, a marqué le jour,
Et ce jour n'est pas loin, peut-être !
Qui doit éclairer mon retour
Vers les rives qui m'ont vu naître.

Oiseaux, aux fidèles amours,
Vite, fendez l'air de vos ailes.
Vos nids vous attendent toujours ;
On aime tant les hirondelles !
À la patrie où vous irez,
Portez ma plainte et ma prière ;
Mes vœux que vous gazouillerez,
Sont les vœux d'un fils pour sa mère !

ROSETTE ET LE COUDRIER

Rosette, en rêvant à la danse,
Cherchait des fleurs pour se parer,
Et ses pieds mignons, en cadence,
Sur l'herbe aimaient à folâtrer.

Mais, confuse, elle vit près d'elle,
Le coudrier le plus charmant,
Qui, fier d'ombrager cette belle,
La saluait à tout moment.

« D'où te vient donc ta robe verte ? »
Lui dit-elle, après un bonjour.
» — D'où vient, sur ta bouche entrouverte,
» Ce souris doux comme un beau jour ?

» D'où vient que ta joue, à la rose,
» Emprunte un si gentil carmin ?
» — C'est que parfois, répondit Rose,
» Ami, je bois un doigt de vin.

Gaîment souriait la rusée...
Mais le coudrier eut son temps :
« Pour moi, dit-il, c'est la rosée,
» Qui me pare au joli printemps.

» — Cher coudrier, soupira Rose,
» Le bûcheron dit que, demain,
» Avant que l'aube soit éclose,
» Tu tomberas sur le chemin.

» Je plains ta destinée amère.
» — Enfant, puisque tu m'avertis,
» Médite bien, dans ta chaumière,
» Ce qu'à mon tour je te prédis.

» Le danger, toujours, environne
» La fillette aimant trop le bal ;
» Là, souvent, sa belle couronne
» Tombe de son front virginal.

» Si l'on abat mon diadème,
» Mai le fera mieux reverdir ;
» Tandis que le tien, le tien même
» Flétri, ne peut plus refleurir. »

LE REFUGE DE LA FAUVETTE

Un soldat, avec un vieux prêtre,
Le jour brillait, l'air était doux
Passaient par un sentier champêtre,
Bordé de charmillle et de houx.
Le printemps paraît la colline
De violettes, de muguets ;
La fauvette, dans l'aubépine,
Chantait ses ravissants couplets.

Près d'eux, coulait l'Ourthe profonde,
Semblable à la jeune beauté,
Qui déroule sa tresse blonde,
Aux fraîches brises de l'été.
Ils admiraient l'onde rapide,
Dans ses détours capricieux,
Refléchissant, belle et limpide,
Les rochers, la fleur et les cieus.

La gaîté, sans hypocrisie,
Animait leurs naïfs discours ;
La foi, l'honneur, la poésie
Formaient leurs plus chères amours.
Dans les grâces de la nature,
Ils saluaient le Créateur,
Tous deux bénissaient sa main pure,
Qui répand partout le bonheur.

Soudain, au-dessus de leur tête,
Un long cri d'oiseau retentit,
Puis, une craintive fauvette,
Aux pieds du pasteur s'abattit.
Rasant le sol, à tire d'aile,
L'épervier la suivait des yeux ;
Mais, contre la serre cruelle,
Elle avait un abri pieux.

Les bras croisés, le militaire
Disait, en contemplant l'oiseau,
Qui, sous les regards du bon père,
Reprenait un aspect nouveau :
« Gracieux chanfre du bocage,
» Ce jour, tu trouves, comme moi,
» Auprès d'un pasteur de village
» La paix après un triste émoi. »

L'HONNEUR DE NOS PÈRES

AIR : *de Marianne.*

Heureux celui, dont la famille,
A des traditions d'honneur !
Sur ses jours ce souvenir brille,
Comme l'étoile du bonheur.
Sa bonne mère,
Heureuse et fière,
Fit naître en lui plus d'un beau sentiment ;
Pour sa jeunesse
Quelle caresse !
À la vertu qu'il se forme aisément !
Et, si par des destins sévères,
Un jour, Dieu vient à l'éprouver,
Ce qui pourra le relever,
C'est l'honneur de ses pères.

Que l'ambitieux, qu'on méprise,
À tout prix veuille la grandeur ;
Que le courtisan éternise,
La race des gens sans pudeur ;
Qu'un autre pense,
Que l'opulence,
Peut tenir lieu de vertu, de talent ;
Ou qu'un bélétre,
Paré d'un titre,
Croie être tout... de par son nom ronflant ;
Dédaignons ces sottises misères,
Sachons que, pour l'homme de bien,
Le vrai trésor, le grand soutien,
C'est l'honneur de ses pères.

Aimer est chose délectable,
C'est le doux rêve des beaux jours ;
Un cœur aimant n'est point coupable,
Dieu permet les nobles amours.
Céleste flamme !
Ouvrons notre âme,
À ce bonheur qui rayonne au printemps ;
Amants fidèles,
N'ayons plus d'ailes,
Le trouble naît chez les cœurs inconstants ;
Mais surtout, au nom de nos mères,
Sachons respecter la beauté
À qui rien, hélas ! n'est resté
Que l'honneur de ses pères.

Soldat, combien ton cœur doit battre,
Quant tu songes que nos aïeux,
Jusqu'à la mort, sachant combattre,
Souvent furent victorieux !
Partout l'histoire,
Redit leur gloire,
Nous tressaillons au bruit de leurs exploits !
Oui, leur courage,
Saint héritage,
Nous est transmis pour soutenir nos droits.
Si l'on menaçait nos frontières,
Ah ! que ton destin serait beau...
Car tu te ferais un drapeau,
De l'honneur de nos pères !

Mes amis, si notre Belgique,
Se crée un renom merveilleux
Par ses lois, par son art magique,
Par son travail industriel ;
Liberté fière,
Si ta bannière
Flotte au-dessus des Wallons, des Flamands ;
Si la Foi sainte
N'est pas éteinte...
Rendons en grâce à nos bons vieux parents.
Suivons leurs leçons salutaires,
Le vrai bonheur nous sourira ;
Et chacun de nous le devra
À l'honneur de ses pères.

LE CAPTIF

Sa prison est riante et douce,
Au pied d'un gracieux chalet,
Un frais tapis d'herbe et de mousse
Est émaillé de serpolet.

Il voit des pins et des hauts chênes.
Borner partout son horizon...
Ah ! s'il pouvait briser ses chaînes,
Et les barreaux de sa prison !

Antiques forêts des Ardennes,
Grottes obscures, ravins creux,
C'est dans vos agrestes domaines
Qu'il a vécu le plus heureux.

Plus de courses dans les vallées,
Sur les monts, au bord des torrents,
Plus de haltes sous les feuillées,
À l'ombre des bois odorants.

La gaîté n'est plus son hôte ;
Dans sa pose quel abandon !
Pourquoi, me dis-je, avec tristesse,
L'avoir privé du meilleur don ?

On l'arrache à sa solitude,
À son bonheur, à son destin ;
Hélas ! toujours la servitude
Fausse ou détruit l'âme et l'instinct.

Il n'a plus la grâce sauvage,
Le vif élan et la fierté ;
Il a perdu jusqu'au courage
Que lui donnait la liberté.

Ah ! bien souvent, je me demande,
Si, quelquefois, il rêve encor
Aux monts parfumés de lavande,
Aux taillis où vibre le cor ?

Lorsque je viens près de la grille,
Qui retient le charmant captif,
Son grand œil noir aussitôt brille,
Il m'approche d'un air craintif.

Puis, en le caressant, je rêve,
Aux rochers bordant la Semois,
Aux flots de l'Ourthe et de l'Ambève,
Et j'éprouve un si vif émoi...

Pauvre doux cerf de mon Ardenne,
O svelte et timide animal,
Comme moi, ressens-tu la peine
De vivre loin du sol natal ?

Gand, Jardin Zoologique, 1864.

L'ENFANT DE TROUPE

AIR : *Te souviens-tu ? disait un capitaine.*

Mon père est mort... vieux blessé de Septembre ;
Pour souvenir il m'a légué l'honneur.
J'étais bien jeune, alors que dans sa chambre,
Je le voyais languir avec douleur.
Honneur, Patrie, oui, c'était le beau thème,
Qu'il m'apprenait, couché sur son grabat...
Pour respecter son legs, son legs suprême,
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Un vétéran, ami de mon bon père,
Prit soin de moi, pauvre et triste orphelin ;
J'entraî plus tard à l'école de Lierre ;
Dès ce moment, je bénis mon destin.
Avec douceur, ici, l'on nous gouverne ;
Puis, à seize ans, on peut servir l'État...
J'aurai l'honneur de porter la giberne !...
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Avec ardeur, oui, j'apprends notre histoire ;
Elle m'engage à chérir encor plus,
Ce doux pays, resplendissant de gloire,
À qui, mes jours sont déjà dévolus.
Des vieux guerriers, j'admire les faits d'armes ;
Mon père aussi, servit avec éclat...
À ses récits, que j'ai versé de larmes !
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Lorsque je vois passer des militaires,
Qui, sur le cœur, portent la noble croix,
Un sang plus chaud circule en mes artères,
Avec transport, je songe à leurs exploits !
Mais je grandis... la patrie alarmée,
Peut appeler ses enfants au combat...
Ah ! nous irons la gagner à l'armée ;
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Au mot « Honneur », au mot « Indépendance »,
Naît sur mon front une noble fierté ;
Mais à ce mot si doux « Reconnaissance »,
De quel transport mon cœur est agité !
Que de bienfaits je dois à ma patrie !...
Mon pain, d'abord, puis un si noble état !
Pour l'adorer et lui vouer sa vie,
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Camp de Béverloo, 1853.

SAINT REMACLE

Aux temps lointains, notre patrie,
Avait pour tout culte ici-bas,
La monstreuse idolâtrie,
Et l'amour ardent des combats.
Les mœurs et les instincts sauvages,
Ayant l'ignorance pour sœur,
Régnèrent partout sur nos rivages,
Quand Dieu fit surgir un Sauveur.

Il avait fait plus d'un miracle,
Et sur son front brillait la foi :
Signons-nous ! c'était saint Remacle,
À nos yeux, bien plus grand qu'un roi.
L'amour dont l'élan nous entraîne,
L'amour que Dieu sait inspirer,
Guident ses pas vers notre Ardenne,
Que le saint veut régénérer.

Affrontant des périls sans nombre,
Bravant l'horreur, le froid, la faim,
Seul sur les monts, dans le bois sombre,
Il marche, un crucifix en main.
Il cherche au sein de leurs repaires,
Auprès des idoles de sang,
Des tribus féroces, altières,
Qu'il veut gagner au Tout-Puissant.

Au guerrier, à l'aspect farouche,
À l'homme abruti, malheureux,
Une parole, de sa bouche,
Verse un baume délicieux.
Au feu de cette âme d'élite,
Tout cœur s'enflammait pour le bien.
Ils voyaient, dans cet humble ermite,
Le premier type du chrétien.

Il leur apprit, par des symboles,
La vie et le trépas du Christ.
En expliquant les paraboles,
Il charmait le cœur et l'esprit.
Aimez-vous bien les uns les autres,
Répétait-il, avec ardeur ;
Ensuite, à l'instar des apôtres,
Il promettait le saint bonheur.

Le peuple, entendant ces paroles,
Se lève soudain exalté,
Et court abattre ses idoles,
En proclamant la Vérité (1).
Bientôt, sur le rocher agreste,
Puis à l'angle du carrefour,
S'éleva l'image céleste
De la Reine du pur amour.

En évangélisant l'Ardenne,
Il sut enseigner le secret
De mieux fertiliser la plaine,
Et de défricher la forêt.
Par ses soins, maint vallon aride
Deviut une fraîche oasis,
Où l'homme, autrefois dur, avide,
Au saint travail était soumis.

Depuis lors, dans le cours des âges,
Saint Remacle fut vénéré.
Ses rares vertus, ses lois sages
Sont notre legs le plus sacré.
Oui, la Foi, de nos jours encore,
Est le trésor des montagnards ;
Elle vivra, tant que l'aurore
Enchantera leurs francs regards.

Nos monts couronnés de bruyères,
Notre Amblève au rapide flot,
Nos rochers, nos forêts austères,
Cugnon, Malmédy, Stavelot,
Tous gardent pure la mémoire
Du grand saint, notre bienfaiteur ;
Nous lui devons bonheur et gloire :
Qu'il soit béni dans le Seigneur !

(1) Saint Remacle aborda les vastes marais, les bois et les monts escarpés de l'Ardenne, où il rencontra les preuves que ces lieux avaient été soumis à l'esclavage de l'idolâtrie. Les pierres de Diane, d'autres portant d'autres noms monstrueux, des fontaines propres à l'usage des hommes, mais souillées par la superstition des gentils et soumises au pouvoir des démons. Il les chassa par l'invocation du Christ et la force du signe de la croix. L'eau cessa de couler, mais il la ramena par la prière et grava sur le rocher le signe de la croix et y versa du plomb fondu. La borne qui a marqué la limite des terres de Saint-Hubert, entre Waha et Marche, n'est autre qu'un dolmen, sur lequel est représenté un cercle signifiant le soleil ou la lune, et à côté une X signifiant le Christ. — Que ce signe soit respecté et que ce monument n'aille pas rejoindre la poussière des autres !

J.-B. GEUBEL, *Notes archéol. sur Nassogne.*

MA GRAND-MÈRE

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Sous un riant berceau de lierre,
Bien souvent, au déclin du jour,
Aux côtés de notre grand-mère,
Nous nous groupions avec amour.

Combien je regrette
Les jeux innocents,
Et les jours de fête
De mon frais printemps !

Quand elle nous contait sa vie,
Pure comme un rayon de Dieu,
Une suave poésie
Se répandait sous le ciel bleu.

Combien je regrette, etc.

La Foi s'exhalait de son âme,
Comme les parfums de la fleur ;
Ah ! cette foi fut le dictâme,
Qui, plus tard, consola mon cœur.
Combien je regrette, etc.

Pour l'innocence du jeune âge,
Elle avait un respect profond :
Jamais sa gaité, son langage,
N'eussent fait rougir notre front.
Combien je regrette, etc.

Et toujours ma main dans la sienne,
Rêvant, souriant, tour à tour,
Le cœur ému, l'âme sereine,
J'aurais écouté jusqu'au jour.
Combien je regrette, etc.

Souvent, ma grand-mère chérie
Disait la chanson des aïeux.
Alors, elle était attendrie ;
Et sa main nous montrait les cieux.
Combien je regrette, etc.

Docteurs, savants, livres frivoles,
Que m'avez-vous appris, hélas ?
Grand-mère, tes saintes paroles
Ont su bien mieux guider mes pas !
Combien je regrette, etc.

Quand l'Angélus, dans la vallée,
Réveillait les échos si doux,
Soudain, vers la voûte étoilée,
Sa prière montait pour nous.
Combien je regrette, etc.

Puis, la veillée étant finie,
Sa tendre voix nous bénissait ;
Sous l'aile de ce bon génie,
Quel heureux sommeil nous berçait !
Combien je regrette, etc.

Aïeule, à ton heure dernière,
Tu nous a dit : Imité-moi !
Tu vécu comme ta grand-mère,
Nous saurons vivre comme toi !

Combien je regrette
Les jeux innocents ;
Et les jours de fête
De mon frais printemps !

DANS LA VALLÉE

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

LA MARGUERITE.

C'est moi, venez... Avec la violette,
Dieu me chargea d'annoncer le printemps.
Voyez briller ma blanche colerette ;
C'est moi qui suis l'oracle des amants.
Vous avez lu ma légende enfantine...
Essayons donc : beaucoup... peu... pas du tout...
Pourquoi trembler, naïve Roseline ?
Moi, je vous dis qu'il vous aime beaucoup.

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

L'ALOUETTE.

Dans le sillon est mon nid plein de vie ;
Je bénis Dieu, sous les épis dorés,
Puis, je m'élance et je le glorifie,
Avec des chants par l'amour inspirés.
Vous que je vois, là-bas, dans la vallée,
Prêter l'oreille à mes accents vainqueurs ;
Comprenez bien cette musique ailée,
Et, vers le ciel, faites inonder vos cœurs.

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

L'HERBE.

Dieu me donna mes tapis de verdure.
Brises, jouez au milieu de ces prés ;
Prenez, oiseaux, votre voix la plus pure,
Échos d'amour, doucement murmurez !
Et vous, amants, venus sur ce rivage,
Sous l'œil de Dieu, vous pouvez vous aimer ;
Un amour pur est un ciel sans nuage...
Parfums des fleurs, venez les embaumer.

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

LE SOLEIL.

Enfants, je suis le principe et la vie,
L'œil du Seigneur, l'orgueil de l'univers,
Le bien de tous, l'astre qui vivifie
Les vastes cieux, et la terre, et les mers.
J'ai des rayons, pour l'insecte éphémère,
Comme pour l'homme, ombre de l'infini...
Ah ! louez Dieu, sur ce beau coin de terre,
Le bonheur règne où son nom est béni.

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

LE CHÈVREFEUILLE.

J'ai des parfums, qui font envie aux roses ;
Les gais buissons en sont tout embaumés,
Et puis, ma fleur dit de si douces choses !...
C'est un message aux êtres bien-aimés.

LE MYOSOTIS.

Aux tendres cœurs, moi, je parle de même...
Me voyez-vous, là, presque sous vos pas ?
C'est du bon Dieu, que parle mon emblème...
En vous aimant, oh ! ne l'oubliez pas.

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

LA BRISE.

Je suis la brise... Autour de Roseline,
J'ai répandu les doux parfums des airs...

LE VENT.

Je suis le vent qui vient de la colline...
Dieu le sait bien, mes bruits sont des concerts.

LE RUISSEAU.

Et moi, ruisseau, dont vous foulez la rive,
Je suis un nain près du fleuve géant ;
Mais, comme lui, dans l'Océan j'arrive...
Il n'est pas plus que moi dans l'Océan.

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

LA NATURE.

Enfants, c'est moi qui suis la bonne mère ;
Je donne à tous, fleurs, fruits, parfums, chansons.
Bénissez Dieu, votre céleste Père...
Son nom remplit les vastes horizons.
Gloire au Seigneur !... Il est la Providence ;
Il est le Verbe... et moi, son instrument ;
Dans l'univers je sème l'abondance...
Gloire au Seigneur ! gloire éternellement !

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours !

L'ÉTRANGE AVENTURE

AIR : *La bonne aventure, ô gué !*

Chapelet, bourdon en main,
Et, dit-on, très sage,
Un novice pèlerin
Allait en voyage ;
Mais le tentateur, hélas !
Accompagnait tous ses pas...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Il rencontre en un sentier,
Gentille fillette ;
Frais jupon, blanc tablier,
C'était sa toilette.
Or, il crut voir le bonheur,
Et le feu prit à son cœur.
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Craignant les pièges du mal,
Il fuit au plus vite...
Mais un ami jovial
À souper l'invite.
Trinquer ensemble est si doux,
Quand on boit à petits coups !...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Voilà que le pèlerin,
Au lieu d'un cantique,
Entonne, en l'honneur du vin,
Un refrain bachique !
Puis, il ne marcha plus droit,
Le chemin fut trop étroit...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Enfin, au péché d'amour,
À celui d'ivresse,
Succéda bientôt le tour
De dame Paresse ;
Sur la mousse, il s'endormit,
Comme l'oiseau dans son nid...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Quand l'aube fut de retour,
Il dit : « C'est folie,
» De chercher à fuir l'amour,
» Et la chère lie.
» Attendons mes soixante ans...
» La sagesse aura son temps. »
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Bref, il était à songer,
À sa longue fête,
Quand apparut le Danger,
La face défaite ;
Il crut même, et non à tort,
Reconnaître en lui la Mort...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

« Ah ! » dit-il, bientôt après,
Rentrant en lui-même,
« Puisqu'on est toujours si près,
» De l'heure suprême,
» Pour vivre, comme il le faut,
» Non, il n'est jamais trop tôt. »
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Lors, de retourner à Dieu,
Il eut grande envie,
Et, soudain, il dit adieu
À la folle vie.
Notre homme, malgré cela,
Dans un couvent point n'alla.
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure !

Messieurs, l'amour dans l'hymen,
Ne perd pas notre âme ;
Aussi notre pèlerin
A pris tendre femme.
J'ai bu, de plus, aujourd'hui,
Une bouteille avec lui.
Voilà l'aventure,
Ô gué,
Voilà l'aventure.

LE TOMBEAU

Au jeune temps, quand la vie est si douce,
Il m'en souvient, enfant naïf et beau,
J'ai folâtré, maintes fois, sur la mousse,
Du froid tombeau.

Et lorsque vint la blonde adolescence,
L'illusion m'ayant mis son bandeau,
J'aurais rêvé d'amour et d'espérance,
Près d'un tombeau.

Je me croyais heureux, digne d'envie,
Quand du bonheur je n'avais qu'un lambeau.
Plus tard, j'appris l'énigme de la vie,
Sur un tombeau.

Père chéri, que d'amères alarmes,
Quand de tes jours s'éteignit le flambeau !
Dieu le voulut et j'arrosai de larmes,
Ton froid tombeau.

Le vent du soir siffle dans les vieux chênes,
Je prie et crois entendre un mot nouveau :
Espoir ! le Christ viendra briser nos chaînes
Dans le tombeau.

JEAN L'AVEUGLE

Sur l'agreste rocher, à l'ombre du vieux chêne,
Venez, nous chanterons les héros de l'Ardenne.

Notre pays donna le jour
À ce vaillant roi de Bohême.
Monarque et soldat, tour à tour,
Il porta haut le diadème.
Il se battait comme un lion,
Son glaive valait une armée :
L'honneur, la foi, la renommée,
En tous lieux, proclamaient son nom.
(Reprise du chœur).

Comme Homère, qui l'eût chanté,
Le roi fut privé de la vue.
Mais, l'héroïsme et la fierté,
Rayonnaient dans son âme émue.
Ses yeux paraissaient enflammés,
Quand il volait à la victoire.
Il mettait sa plus grande gloire,
À défendre les opprimés.
(Le chœur).

À la tête de cent guerriers,
Le vieux Jean quitte sa patrie.
Où se dirigent leurs coursiers ?
Vers les champs de la Picardie.
Au roi de France, il tend les bras :
« Mon frère, dit-il, du courage !
» L'Anglais, venu sur ce rivage,
» Doit y rencontrer le trépas !
(Le chœur).

Dans les vastes champs de Crécy,
Campaient les soldats d'Angleterre.
« — Plus de trêve, point de merci ! »
Dit l'aveugle après sa prière.
« Qu'on lie ensemble nos coursiers,
» Par le poitrail et par la bride ! »
Ayant dit, le chef intrépide
Charge avec tous ses chevaliers.
(Le chœur).

Comme l'ouragan furieux
S'avance, gronde et tourbillonne,
De Jean l'Aveugle et de ses peaux,
On voit s'élancer la colonne.
C'est au centre des ennemis,
Qu'avec son sang et son épée,
Le roi burine une épopée
Que liront ses neveux ravis.
(Le chœur).

Mais ils tombent sous mille traits,
Ces guerriers, que le monde admire.
Jamais plus, du ciel Ardennais,
Leurs yeux ne verront le sourire.
Hardis, sanglants, le front serein,
Liés par un serment suprême,
Ces preux et le roi de Bohême
Moururent le glaive à la main !
(*Le chœur*).

Héroïsme du dévouement,
Splendeur de la chevalerie,
Vous projetiez, en ce moment,
La gloire sur notre patrie.
L'âme fière du roi-soldat
Aux mâles vertus nous appelle ;
Évoquons cette âme immortelle,
Nous serons grands dans le combat !

Sur l'agreste rocher, à l'ombre du vieux chêne,
Venez, nous rêverons aux héros de l'Ardenne.

L'ADORATION DES MAGES

AIR : *de Roland*.

Dans le ciel, l'étoile a paru,
Pour annoncer aux trois rois Mages,
Qu'un Dieu vivant nous est venu,
Et qu'il attend leurs doux hommages.

Ils dirent, dans leur vive foi,
Et cheminant en paix profonde :
« Allons adorer le vrai Roi,
» Le Dieu qui sauvera le monde.
» L'étoile est là, devant nos yeux...
» Il est donc né, le divin Maître !
» Astre qui brilles dans les cieux,
» Tu nous le feras reconnaître. »
Dans le ciel l'étoile a paru, etc.

« Peuples, bénissez votre sort ;
» Pour vous, il n'est plus de ténèbres...
» L'erreur, triste enfant de la mort,
» Voit tomber ses voiles funèbres.
» Pasteurs, accourez près de nous,
» Bénissez les Mages fidèles ;
» Ils vont contempler, à genoux,
» Le Dieu des splendeurs éternelles ! »
Dans le ciel l'étoile a paru, etc.

« Hérode épie en vain nos pas ;
» Il tremble... la Sainte Écriture
» A prédit, pour tous, ici-bas,
» La liberté dans la Foi pure.
» Marchons !... l'étoile nous conduit,
» C'est l'astre de la Providence ;
» Elle s'arrête... heureuse nuit !
» C'est Béthléem... faisons silence. »
Dans le ciel l'étoile a paru, etc.

« Entrons... Voilà l'Enfant divin,
» Dans les bras de Sainte Marie !
» Mages, prosternons-nous soudain,
» Adorons le Dieu de la vie !
» Ouvrons pour lui tous nos trésors :
» Offrons l'encens, l'or et la myrrhe...
» Jésus, à nos pieux transports,
» En ce beau jour daigne sourire ! »
Dans le ciel l'étoile a paru, etc.

« Emmanuel a pour aïeux,
» Des rois, des princes, des prophètes ;
» Mais il obtiendra, sous les cieux,
» Mille gloires bien plus parfaites.
» Une éblouissante splendeur
» Illumine l'étable obscure...
» Ah ! la crèche du Rédempteur
» Est ton berceau, Charité pure ! »
Dans le ciel l'étoile a paru, etc.

« Son lit de paille et de roseaux
» Est entouré d'un cercle d'anges ;
» Ils chantent des hymnes si beaux,
» Que le Christ tressaille en ses langes.
» Radieux, dans sa pauvreté,
» Voyez-le... du fond de la crèche,
» L'évangélique humilité
» Est, en naissant, ce qu'il nous prêche. »
Dans le ciel l'étoile a paru, etc.

« C'est de là, que notre Jésus,
» S'élancera sur le Calvaire ;
» Mais, avant, combien de vertus
» Signaleront sa vie austère !
» Divin martyr, roi d'Israël,
» Doux foyer où l'amour abonde,
» Entends nos cris, du haut du ciel...
» Noël, Noël par tout le monde !... »

Dans les cieux, l'étoile a paru
Pour annoncer aux trois rois Mages,
Qu'un Dieu vivant nous est venu,
Et qu'il attend leurs doux hommages.

CHANTER EST DOUX

AIR : *du premier pas*.

Chanter est doux, quand la beauté rêveuse
À nos accords, envieux des jaloux,
Daigne mêler sa voix harmonieuse...
Chanter est doux.

Chanter est doux, quand on a l'espérance
Qu'un prisonnier, maudissant les verroux,
Pour un instant, oubliera sa souffrance...
Chanter est doux.

Chanter est doux, quand la coupe est remplie,
Et que l'on boit à de jeunes époux,
Dont l'amour pur vient de river la vie...
Chanter est doux.

Chanter est doux, lorsqu'un beau cri de l'âme
Sait éveiller le mépris, le courroux,
Sur le méchant, sur l'égoïsme infâme...
Chanter est doux.

Chanter est doux, lorsque, sous la tonnelle,
Des gais flacons on entend les glouglous,
Et que l'accord à la gaité se mêle...
Chanter est doux.

Chanter est doux, quand un Roi grand et sage,
Dans son amour veut nous confondre tous,
Et que le monde a dû lui rendre hommage...
Chanter est doux.

Chanter est doux, alors qu'à l'hirondelle,
Le frais printemps a donné rendez-vous,
Comme aux beaux jours, comme à la fleur
[nouvelle...]
Chanter est doux.

MES ARRÊTS

AIR : *du Carnaval*.

Je ne sais plus quelle chose piquante,
Hier, j'ai dite, à mon chef étonné,
Mais au repos, qui bien souvent me tente,
Pour quelques jours me voici condamné.
Tout n'est pas rose au jardin de la vie...
Nous le savons, dans ce métier charmant ;
Qu'importe ? on a de la philosophie...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Vite plaçons, ouvert sur cette table,
Le livre cher au poète montois...
Voici Dantan (1), satire incomparable,
De Juvénal, j'entends ici la voix.
Quinet, ta muse aux nobles cours inspire
L'horreur du mal, l'amour du dévouement.
À ton école on est fier de s'instruire.
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Puis, ô bonheur ! une charmante amie,
Au prisonnier pensera chaque jour ;
Et la pitié, dont son âme est remplie,
Fera grandir son trop timide amour.
Le bon facteur vient déjà d'apparaître...
Que je bénis mon sort, en ce moment !
Je suis aimé... vite, ouvrons cette lettre...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Combien de fois, pour des plaisirs frivoles,
J'ai délaissé mon paisible foyer !
Rêves sans fin, chimères, mes idoles,
Je vous reviens... mais je suis prisonnier.
La muse aussi me tiendra compagnie ;
De maint captif, elle a fait son amant ;
Nous chanterons l'espérance bénie...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

De mes amis, la joyeuse cohorte,
Vient avec moi trinquer au coin du feu,
Et le reclus, que leur gaité transporte,
Se croit encor libre sous le ciel bleu.
Au régiment, on trouve une famille,
Des gens de cœur, de noble sentiment...
Que le faro dans nos verres pétille !...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Pour ramener un soldat qui s'égare,
Souvent un mot, un seul mot suffirait...
Survient un chef, d'humeur sombre et bizarre,
Qui le punit et l'irrite à souhait ;
Mais, en pensant à la chère patrie,
Au fier honneur, au noble dévouement,
On se soumet... et, pour moi, je m'écrie :
Oui, mes arrêts, vous passerez gaîment.

(1) Dantan, chez *les contemporains illustres*, est un recueil de satires contre les idées et les hommes de la révolution. Ces satires se distinguent par la véhémence, le feu, l'esprit de bon aloi, et par une critique sûre et judicieuse. Ce poème didactique, tout empreint d'une vertueuse indignation que le ridicule, le vice ou le crime, inspire à une âme éminemment chrétienne, est un des meilleurs ouvrages qu'ait produits la Muse nationale.

FRÈRE MANUÉLIEN, *des écoles chrétiennes*.

LE FAUTEUIL

*Couplets chantés par ma chère petite Augustine, le 18 août 1858,
jour de la fête patronale de sa sainte grand-mère.*

AIR : Jeanne, Jeannette et Jeanneton.

Sur ce fauteuil, don de nos cœurs,
On a placé votre Augustine ;
Roulant sur un tapis de fleurs,
Vers vous, gaîment, on m'achemine.
Oui, j'étrene en cet heureux jour,
Ce siège, objet de votre envie ;
Pour vous embrasser, à mon tour,
Venez, que je vous le confie.

Allons, maman, reposez-vous,
Je chanterai sur vos genoux.

Ce doux fauteuil vous tend les bras ;
Nous vous l'offrons avec tendresse.
Mère, il est douillet, n'est-ce pas ?
Qu'il sourie à votre vieillesse.
Écoutez, écoutez les vœux
Que nous formons pour votre fête :
Votre petit ange, aux yeux bleus,
De ces vœux sera l'interprète.

Allons, maman, reposez-vous,
Je chanterai sur vos genoux.

Il est, dans notre beau jardin,
Plus d'un banc fait d'herbe et de mousse,
Où l'oiseau chante le matin,
Où l'ombre est si fraîche et si douce !
Au gai printemps, là, parmi nous,
Vous souriez... mais quand la neige
Couvrira le chêne et le houx,
Près du feu, vous aurez ce siège.

Allons, maman, reposez-vous,
Je chanterai sur vos genoux.

Vos grands et tout petits enfants,
Se réjouissent, bonne mère !
De voir que vous pouvez céans,
Vous dorloter mieux que naguère.
Sur un trône, orné par l'orgueil,
Quels vices, parfois, on encense !
Mais, avec vous, sur ce fauteuil,
La Vertu s'assied en silence...

Allons, maman, reposez-vous,
Je chanterai sur vos genoux.

Quand, après vos simples repas,
Vous ferez la méridienne,
Cessant mes jeux et mes ébats
Je toucherai le sol à peine.
Pour protéger votre repos,
Attentive, près de ce siège,
Je saurai chasser, à propos,
Tout insecte qui vous assiège.

Allons, maman, reposez-vous,
Je veillerai sur vos genoux.

Sur ce fauteuil, bonheur charmant !
Vous sourirez à mon enfance,
Et vos bons gros baisers, maman,
Seront encor ma récompense.
Oui, pour réjouir votre cœur,
Bonne, sage, aimant la prière,
Je recueillerai la saveur
De vos leçons, sainte grand-mère !

Allons, maman, reposez-vous,
Puis tendrement bénissez-nous !

L'ASTRE DES NUITS

Que la nuit vous ouvre ses voiles,
Reine des cieux, astre d'amour.
Apparaissez, belles étoiles ;
Voici Phœbé, formez sa cœur.

Succédant au soleil magique,
Aux splendeurs d'un beau soir d'été,
Un astre plus mélancolique
Va luire à notre cil enchanté.
Dans les cieux, cet astre qui monte
Conseille, ici-bas, le repos,
Et verse le sommeil qui dompte
La fougue même des héros.

Phœbé, la blanche souveraine,
Trône, sous le dais de la nuit,
Toujours chaste, toujours sereine ;
Le doigt du Seigneur la conduit.
Toujours sa lumière chérie,
Glissant dans un ciel étoilé,
Inspirera la rêverie
À l'amant comme à l'exilé.

La clarté, douteuse et profonde,
Trace à peine un faible horizon ;
Tandis qu'à mes pieds glisse une onde
Que moire un splendide rayon.
Tout se recueille en la nature :
Dans ce calme mystérieux,
Grâce au moucheron qui murmure,
Le silence frappe encor mieux.

Quand la nature est reposée,
L'astre charmant qui lui sourit,
Distille la tendre rosée,
Trésor d'une féconde nuit.
Le parfum des fleurs s'élabore,
La fraîcheur s'infiltre aux sillons.
Ah ! que de bienfaits vont éclore,
Quand l'aube enverra ses rayons !

À sa lueur mystérieuse,
Le philosophe aime à rêver.
Et, sur la lyre harmonieuse,
La Muse vient nous captiver.
Partout où l'ombre se projette,
Je crois entendre Roméo,
Répondre à la voix de Juliette...
La Muse éveille cet écho.

Que la nuit vous ouvre ses voiles,
Reine des cieux, astre d'amour,
Apparaissez, belles étoiles ;
Voici Phœbé, formez sa cour.

LE PASSANT ET LA MAISON ABANDONNÉE

Dis-moi pourquoi, blanche demeure,
A-t-on fermé tes volets verts ?
— Mon maître proscrit, à cette heure,
Vogue sur de lointaines mers.

De ses amis, aucune empreinte,
Sur ce sol, n'indique les pas ?
— Il est parti sans leur étreinte ;
Son cœur en a gémé tout bas.

On ne voit plus, à ta fenêtre,
L'oiseau voler en liberté ?
— Son ramage faisait connaître
Ma touchante hospitalité.

La fleur languit sur la pelouse ;
L'ortie envahit ce séjour.
— Mon seuil, sous la ronce jalouse,
Doit-il disparaître à son tour ?

Que te voilà triste et muette,
Maison, si joyeuse jadis !
— Hélas ! maintenant la chouette
Peut se poser sur mes lambris.

Auprès de toi l'indigent passe :
Il salue et murmure un nom.
— À l'exilé c'est qu'il rend grâce ;
Pour les pauvres il fut si bon !

Tu n'as plus rien, rien de ton maître ;
Que l'abandon, le souvenir.
— Pauvre exilé ! je l'ai vu naître ;
Sous mon toit, viendra-t-il mourir ?

Mais, doux présage ! une hirondelle
Revient te confier son nid.
— Dieu veuille, à mon foyer fidèle,
Bientôt ramener le proscrit !

NE GRONDEZ PAS

AIR : *Du premier pas.*

Ne grondez pas, si pour vous, ô ma mère,
Jusqu'à ce jour j'eus un secret, hélas !...
J'aime Fernand, je ne puis plus le taire...
Ne grondez pas !

Ne grondez pas, c'est mon ami d'enfance,
Il vous chérit, moi je l'adore, hélas !
J'ai mis en lui ma naïve espérance...
Ne grondez pas !

Ne grondez pas, son noble et doux visage
Rougit soudain au seul bruit de mes pas ;
Ô mère, alors, s'il me plaît davantage...
Ne grondez pas !

Le fier honneur avec la foi réside
Dans sa belle âme aux instincts délicats ;
Il est si brave avec son air timide !...
Ne grondez pas !

Ne grondez pas... Mais, ô bonheur suprême,
Vous souriez, vous me tendez les bras !
Pourtant, s'il sait déjà combien je l'aime...
Ne grondez pas !...

LA CROIX DE L'EMPEREUR

Demain, mon fils, tu quittes ce village
Pour affronter les hasards du combat.
Suis mon exemple, imite mon courage :
Sois intrépide et valeureux soldat.
Il est si beau de servir sa patrie !
Reste fidèle au drapeau de l'honneur.
Comme une égide, enfant, je te confie
La croix de l'empereur.

Je te l'ai dit, le fils de la Victoire,
Un conquérant, nous avait éblouis.
J'ai combattu pour l'honneur et la gloire :
Toi, tu combats pour ton libre pays.
Un étendard... sauvé par ma vaillance,
Valut ce prix à ma jeune vigueur.
Pour t'enflammer, je te remets d'avance
La croix de l'empereur.

Ô mon enfant, à la première affaire,
Si tu pâlis, songe que, sur ton sein,
Secrètement la croix de ton vieux père
Est toujours là; tu bondiras soudain !
Vole en avant, loin du chemin du lâche :
De ton pays repousse l'agresseur.
Garde à jamais, pure de toute tache,
La croix de l'empereur.

FAITES LA CHARITÉ

AIR : *Te souviens-tu ? disait un capitaine.*

Il fait bien froid ! hélas ! quelle torture
Pour l'indigent assailli par la faim !
Des mendiants écoutons le murmure,
Suivons les pas du bon Samaritain !
Allons vers eux, que l'aumône, en silence,
Des nobles cours témoigne la bonté.
Ils sont si grands les maux de l'indigence !
Faites encor, faites la charité !

Puissant du jour, ce pauvre est ton semblable ;
Il va fléchir, tends lui vite une main.
Et toi soldat, montre-toi charitable ;
Que ton obole aille aider l'orphelin !
Femmes, ouvrez votre cœur bon et tendre,
Ce doux refuge à toute adversité.
Des pauvres gens le cri s'est fait entendre :
Faites encor, faites la charité !

Jeunes beautés, que vos mains généreuses
Laissent tomber l'or de ces vains bijoux,
Dans le giron des mères malheureuses :
Leurs vœux, au ciel, s'élèveront pour vous.
Le noir besoin fait son appel au vice ;
Il flétrit tout : vertus, grâces, beauté.
Ah ! pour sauver vos sœurs du précipice,
Faites encor, faites la charité !

Rappelez-vous, Chrétiens, que l'Évangile
Montre Jésus, ce bienfaiteur divin,
Allant pieds nus, tendant, de ville en ville,
Au pauvre peuple, une angélique main.
Sa voix touchante enseignait dans le temple,
Les saints devoirs de la Fraternité.
De l'Homme-Dieu, suivez, suivez l'exemple.
Faites toujours, faites la charité !

DO, DO, L'ENFANT DO

Do, do, l'enfant do.
Dors, mon enfant, sur ton berceau
Ta mère heureuse prie et veille,
Et te prépare une merveille
En tournant son léger fuseau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Du lin, j'ai choisi le plus beau,
Il est soyeux et sans mélange ;
Et dans un mois, ô petit ange,
Il blanchira sur le coteau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
C'est grande fête au vieux château ;
Mais ici, dans l'humble chaumière,
C'est mieux que cela pour ta mère,
Travaillant pour son cher agneau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Déjà, grossit mon écheveau.
Que tu seras belle, ô Marie,
Quand tu joueras dans la prairie,
Sous le branchage d'un ormeau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
La nuit allume son flambeau ;
Il est déjà tard, ma petite ;
Mais pour toi, mon fuseau s'agite,
Et je veille sur mon joyau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Bien loin de nous, sous le drapeau,
Ton père, en servant la patrie,
Pour ton bonheur, sans doute, prie...
Que Dieu le ramène au hameau !
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Un mois après, sur un tombeau,
Folle, pleurerait la pauvre mère.
Elle avait fait un blanc suaire
Du lin filé près du berceau.
Do, do... l'enfant do...

UN ARDENNAIS

Robuste, infatigable, agile,
Robe grise, fleur de pécher,
Jarrets de fer, tête mobile,
Sabots plus durs que le rocher ;
Voilà Jean, mon beau cheval d'armes,
Mon compagnon, depuis longtemps.
Dans l'Ardenne aux rustiques charmes,
Il naquit un jour de printemps.

Ardent, joyeux, presque sauvage,
Au grand air, il fut élevé ;
Libre, il errait sur le rivage,
Jamais il ne fut entravé.
Mais dès qu'il fut mien, la trompette
Pour lui, remplaça les pipeaux ;
Le poulain, grâce à la gourmette,
Devint le plus doux des chevaux.

Je suis fier et j'ai lieu de l'être
Quand j'ai le pied à l'étrier,
Jean hennit, reconnaît son maître,
Et bondit en vrai destrier.
« Il ne lui faudrait que des ailes
» Pour porter un fils d'Apollon
» Jusque aux vouîtes immortelles ! »
Me dit la douce illusion.

Qu'on vante les coursiers de France,
Les chevaux allemands, anglais,
Moi je donne la préférence
A nos vigoureux ardennais.
Des milliers de chevaux de guerre,
Montés par de hardis soldats,
Que Murat conduisait naguère,
Combien sont morts dans les combats !

Oui, combien !... Mais le Borysthène,
Moscou, le désert, les glaçons
Diront : les chevaux de l'Ardenne
Formaient les derniers escadrons.
Mon Jean ! Oh ! sois fier de ta race !
Tu viens de l'un de ces chevaux
Sans qui, maint guerrier plein d'audace
N'eût jamais revu ses coteaux.

Cher Jean ! quand tu franchis l'espace
Le cerf, l'oiseau, le vent fougeux
Voudraient en vain suivre ta trace...
Ah ! tu voles plus vite qu'eux !
Surtout après l'absence amère,
Lorsque je vais revoir nos monts,
Pour embrasser ma vieille mère...
Dieu ! quels galops nous galoppons !

Et puis, quand je charge à la tête
De nos intrépides lanciers,
Brave Jean ! pour toi quelle fête !
Tu devances tous les coursiers.
Alors, j'aspire, ô ma patrie,
D'un cœur vaillant et sans détour,
À te donner mon sang, ma vie
Pour te prouver tout mon amour.

Robuste, infatigable, agile,
Robe grise, fleur de pécher,
Jarrets de fer, tête mobile,
Sabots plus durs que le rocher ;
Voilà Jean, mon beau cheval d'armes,
Mon compagnon depuis longtemps.
Dans l'Ardenne aux rustiques charmes,
Il naquit un jour de printemps.

Durbuy, 1871.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER

La patrie	05	Ressouvenir	20
La couronne de bluets	05	Les sarcleuses	20
Saint Martin	05	La mort de l'arabe	20
L'Ardenne	05	Charlotte d'Autel	21
Le cheval de bataille	06	Le regard de ma sœur	21
La fleur d'azur	06	La première abeille	21
Le facteur du régiment	06	La vedette	21
Retour à Durbuy	07	Le myosotis	22
Le chant de la fileuse	07	Cantate militaire	22
Les trois grâces	07	Les feux follets	22
Le chasseur	07	Les hirondelles	23
La semaine	08	La légende du houx	23
La fin de l'homme	08	Le bouquet du prisonnier	23
Jean dans le désert	08	D'une étape à l'autre	23
Waterloo	09	La voix du cœur	23
La fille de l'invalides	09	L'aumônier	24
Dans la forêt	09	Le trésor	24
Ensemble je les ai vus	10	Je n'aimerai que toi	24
Les fils de la Belgique	10	Les adieux d'un père	24
Le nenni de la fauvette	10	La mésange	25
Les pieds marqués dans la neige	10	La nuit	25
Le grand veneur	11	Les deux immortelles	25
Jéhova et le Christ	11	La première communion des enfants	26
À l'espérance	12	La ferme	26
Marie et Jean	12	Gros Jean	26
L'incrédule	12	La jeune étrangère	26
Les feux de la Saint-Martin	13	Le prêtre et le soldat	26
À ma pipe	13	L'étoile du soir	27
La source d'Ardenne	13	Le retour du printemps	27
Aux mânes du capitaine Blondiau	13	Chant d'Œdipe	27
La sœur de charité	14	Couplets au curé de Bernissart	28
Page de l'imitation	14	L'exilé et les hirondelles	28
À M. l'abbé F. Magnus	14	Rosette et le coudrier	28
L'amazone des Ardennes	14	Le refuge de la fauvette	28
Le 21 juillet 1856	15	Le captif	29
La Muse ambitieuse	15	L'honneur de nos pères	29
L'alouette et les moineaux	15	L'enfant de troupe	29
Le présent de Laïs	15	Saint Remacle	29
Les vertus de Monsieur Chose	16	Ma grand-mère	30
Le mauvais riche	16	Dans la vallée	30
Le démon des eaux	16	L'étrange aventure	31
La bonté	16	Le tombeau	31
L'Ardenne et F. Nicolaï	17	Jean l'aveugle	31
À cheval	17	L'adoration des Mages	32
La Muse belge	17	Chanter est doux	32
L'agneau à la crèche	17	Mes arrêts	32
Le pâtre maudit	18	Le fauteuil	33
Cantique des trois enfants	18	L'astre des nuits	33
Le chant du peuplier	19	Le passant et la maison abandonnée	33
Fais ce que dois, advienne que pourra	19	Ne grondez pas	33
L'alouette de la prison	19	La croix de l'empereur	33
La fête d'une mère	19	Faites la charité	34
Jossine de Florange	20	Do, do, l'enfant do	34
Le médecin de l'amitié	20	Un ardennais	34



Mar. 28, 1888, S. D. B. B. B.